

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

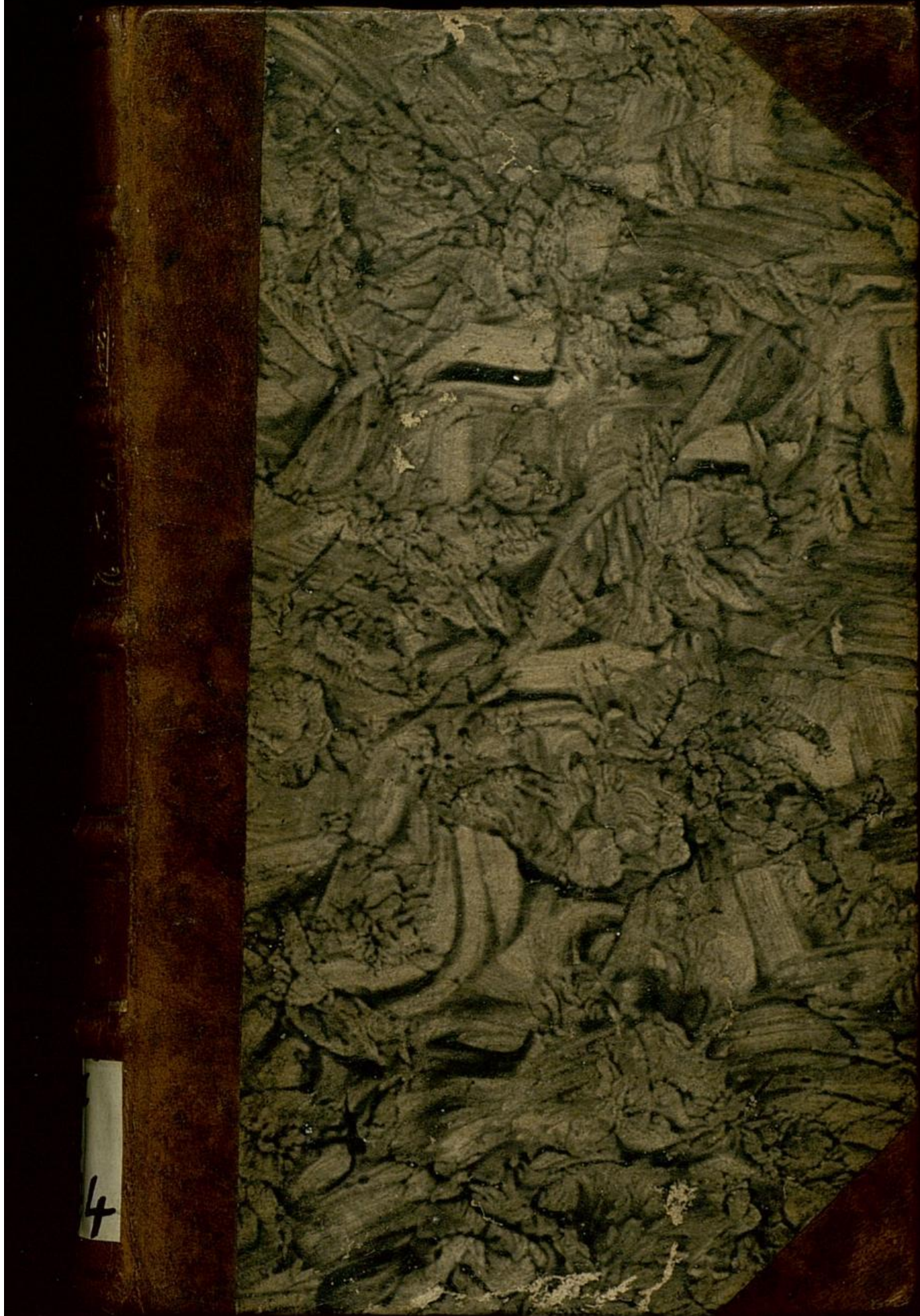
**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9435**



Geschicht. III.

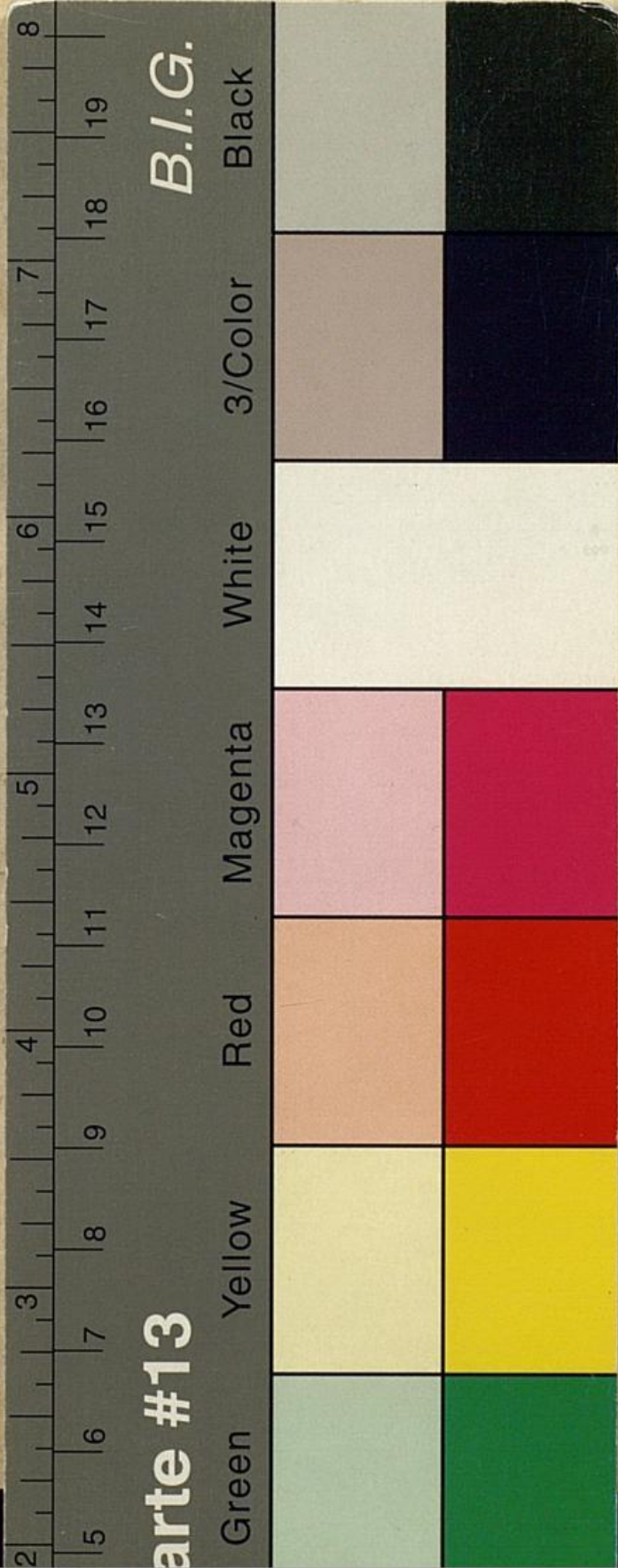
*i. d.*

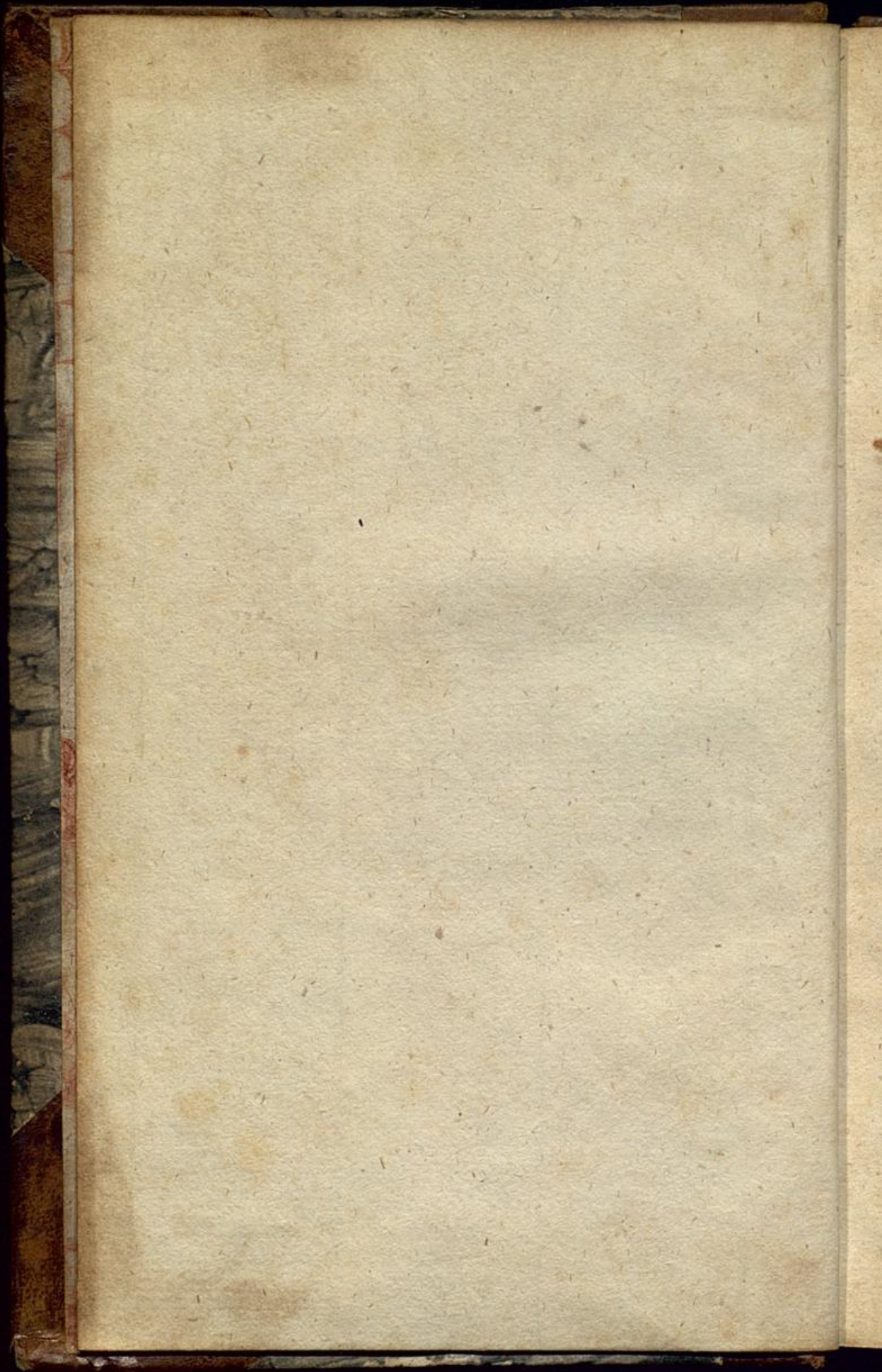


Ex 78

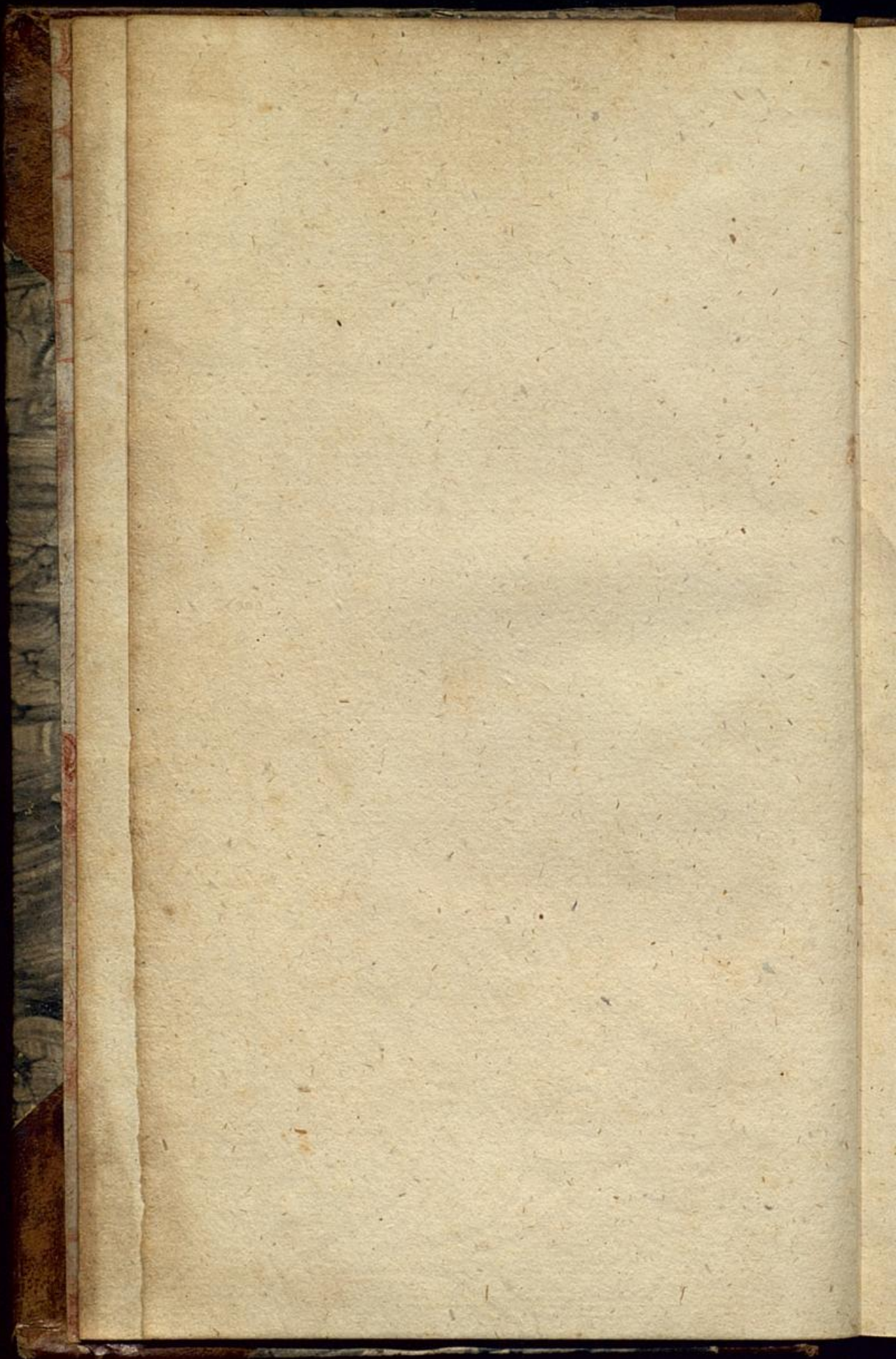
82

Strander



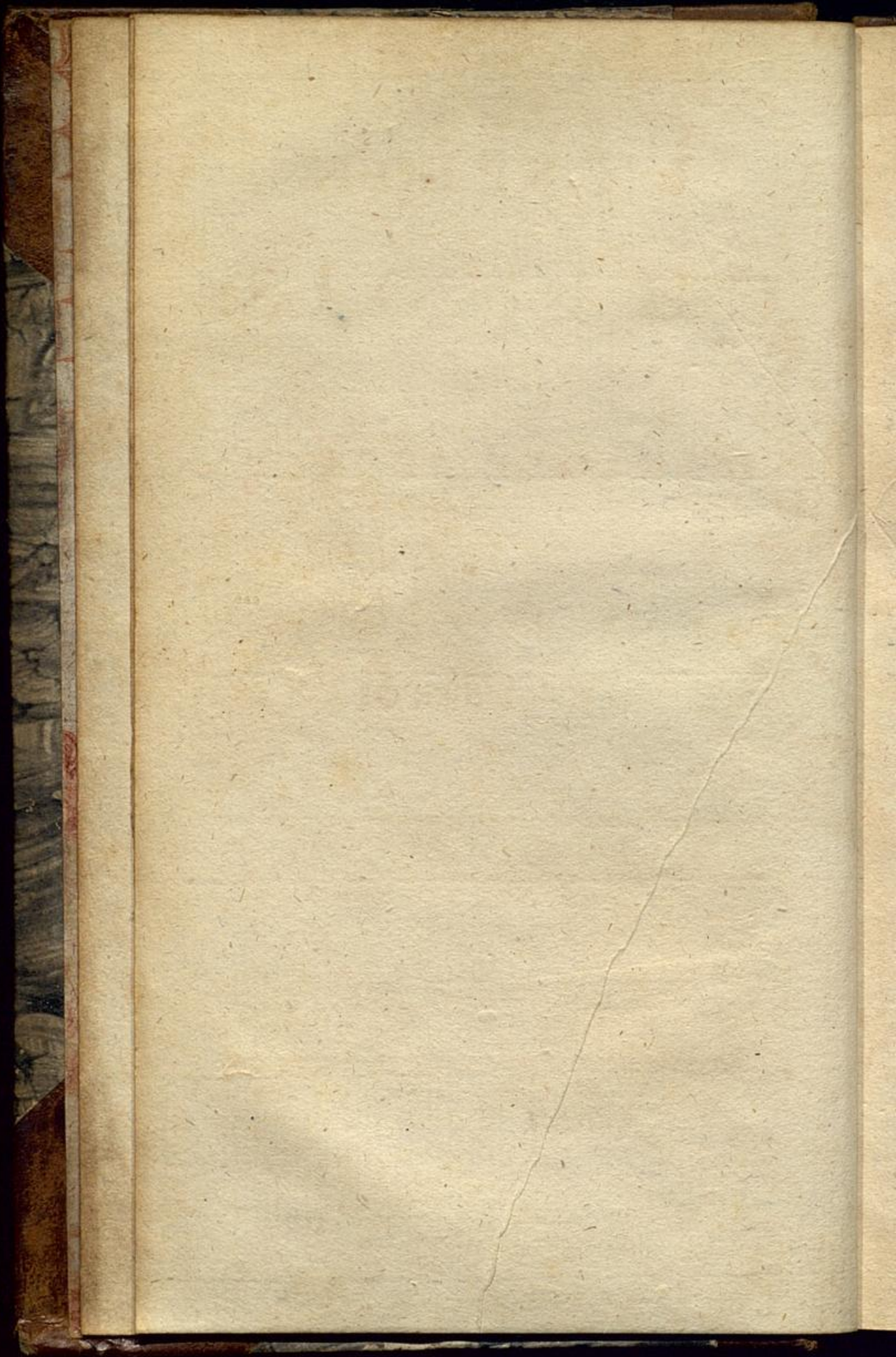












L'ESPION  
CHINOIS:

OU,

L'ENVOYE SECRET

De la Cour de PEKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

---

TOME QUATRIEME.

---

A COLOGNE.

---

MDCCLXIV.



L'ESPION

CHINOIS

OU

L'ENVOYE SECRET

De la Cour de Paris

EX BIBLIOTHECA  
OLDENBURGENSIS.

Tome de CHINOIS

---

TOME QUATRIEME

---

A COLOGNE

---

MDCCLXXII

---



# L'ESPION CHINOIS.

## LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pekin.*

De Londres.

**J**E m'embarquai à Falmouth. Après deux-jours de navigation, notre vaisseau se trouva à la portée de l'Angleterre.

Quand le pilote vint nous annoncer qu'on en pouvoit voir les côtes, je pris une lunette d'approche, & j'eus toutes les peines du monde à les découvrir, tant le continent de la Grande-Bretagne est petit. Voilà donc, dis-je en moi-même cet état dominateur, ce peuple qui a l'empire des mers, & qui fait aujourd'hui la loi à plusieurs grandes nations ! En vérité rien

Tom. IV.

B

n'est

n'est à sa place en Europe. Les gouvernemens, ainsi que les hommes, jouent des rôles qui leur sont étrangers.

Nous débarquâmes à Douvres : cette ville est petite & mal peuplée. Elle n'annonce pas un état puissant : mais nous apprîmes que, quoique nous fussions dans la Grande-Bretagne, il s'en falloit d'une journée que nous ne fussions arrivés en Angleterre ; attendu que tout le royaume étoit dans Londres. On nous avoit dit la même chose, en débarquant en France, à l'égard de sa capitale.

Un Chinois qui arriveroit de Pékin en droiture dans cette ville, seroit étonné : mais on ne l'est point, lorsqu'on vient de Paris.

Londres est sombre et noir. Les rayons du soleil n'arrivent jamais jusques à cette ville, & ils sont interceptés à moitié chemin du ciel par un nuage épais. Il est vrai qu'on n'y est pas tout-à-fait dans les ténèbres : mais il s'en faut de plusieurs nuances de clarté qu'on n'y jouisse du grand jour.

L'embaras des ruës est à-peu-près le même qu'à Paris, on y est heurté, poussé et culbuté, avec cette différence que les chocs sont plus rudes, parceque les corps sont plus forts.

Le premier spectacle de cette ville est triste, lugubre; & sa décoration est mélancolique. On croiroit que le peuple qu'on voit dans les ruës est à la suite d'un enterrement, ou qu'il marche après un convoi.

Tous les rangs à Londres sont confondus; les grands ont à-peu-près les allures des petits. L'extérieur est le même; on ne voit qu'un seul peuple, & ce peuple ressemble à un public.

Les phisionomies sont rares en Angleterre: il n'y en a qu'une pour toute la nation. Un François peut passer pour Chinois, Suisse ou Allemand; mais un Anglois ne peut être d'aucune nation que de celle de son visage.

Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger; l'or & l'argent n'éclatent nulle part. Les habits sont comme les visages, ils se ressemblent: l'on diroit que la nation est en uniforme.

Les carosses qui sont ici, comme en France, en très grand nombre, n'ont ni le brillant ni la magnificence de ceux de Paris. On les a, comme ailleurs, par ostentation: mais ce faste ne forme pas même un luxe.

Un philosophe ancien a dit que l'homme est un animal qui rit; l'Anglois est

un animal qui pense. On voit les Bretons marcher machinalement, il n'y a que leurs corps qui soient dans les rues ; leur esprit est à la douane, ou dans quelque coin de la bourse ; car presque tout le monde ici est marchand, même ceux qui ont embrassé un état différent de celui du commerce.

Il y a plus de maisons à Londres qu'à Paris, mais il n'y a pas tant de villes.

L'uniformité s'étend ici jusqu'aux bâtimens. Ils sont presque tous jettés dans le même moule ; cela va au point qu'il est facile de s'y tromper, de façon à prendre la maison de son voisin pour la sienne, & à s'y établir jusqu'à ce que le propriétaire vienne vous faire appercevoir de votre erreur. On entre ici dans les maisons par les fenêtres, & ce n'est jamais que par hasard si l'on enfile la porte.

Londres, comme Paris, est la capitale des nations, & l'assemblée générale des étrangers. La France y verse continuellement. Chaque Paquet-bott lui apporte un échantillon de cette monarchie ; mais on dit que ce n'est pas le meilleur endroit de la pièce de ce royaume.

LET-

## LETTRE II.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Chef de l'Agriculture, à Pekin.*

De Londres.

**T**OUTE l'Angleterre est cultivée. Il n'y a pas un seul pouce de terre en friche. C'est peut-être le seul royaume de l'Europe qui non seulement fournisse la subsistance à ses habitans, mais qui donne encore à vivre à d'autres peuples.

L'agriculture entre dans les vues de ce gouvernement, ou pour mieux dire, en est la base. Le premier soin de ceux qui gouvernent l'état, est de veiller sur la culture de l'état. Il suffit quelque-fois d'une seule maxime oeconomique pour donner à un gouvernement la supériorité sur les autres. Cette politique non seulement rend l'Angleterre puissante au-dedans, mais augmente encore ses forces au-dehors.

Elle occupe à la culture des terres un grand nombre de sujets qui, sans ce travail, seroient à charge à la république. Elle encourage les arts, les métiers & rend ainsi la nation plus industrieuse. L'exportation de ses grains entretient des



matelots toujours prêts aux besoins de l'état : la marine par ce moïen se soutient d'elle-même, sans que le gouvernement s'en mêle.

Mais le plus grand avantage que cette culture générale procure à la Grande-Bretagne, c'est qu'elle fomenté l'oïveté des autres nations, & les accoutume à dépendre d'elle dans les besoins phisiques. La molesse qui les porte à l'inaction énerve leur courage, & les dispose d'avance à être vaincues. Il n'est guere possible de calculer au-juste les maux qu'elle fait aux peuples étrangers, & les biens dont elle est la source en Angleterre.

Il y a des choses dans la politique de l'Europe, qui sont toujours nouvelles à un homme qui pense. Il n'est gueres possible de dire la raison pourquoi, lorsque l'Angleterre augmenta ses productions, les autres états ne suivirent point son exemple, & ne donnerent pas les mêmes encouragements. Ils auroient par-là rendu inutiles les mesures de l'Angleterre. Cette attention eut forcé la Grande-Bretagne à retomber en friche : car le peuple qui ne fait où placer ses denrées, n'en cultive que pour soi. Que feroit-il en effet d'un superflu qui ne lui procureroit aucun dédommagement.

Plus on réfléchit ici à la politique générale, & moins on la trouve conséquente à elle-même. On se bat toujours, on négocie sans cesse pour maintenir l'équilibre dans les pouvoirs de l'Europe; on prévient tout ce qui pourroit le faire pencher, & on ne voit point ce qui précipite la balance.

## L E T T R E. III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Chef de la religion, à Pékin.*

De Londres.

**L**E culte en Angleterre est simple & uni, la divinité n'y est pas enveloppée dans des mystères, qui en font ailleurs une véritable énigme.

On peut croire à la Providence sans effort, & être persuadé de l'existence d'un être suprême, sans renoncer totalement à sa raison.

La religion n'y est pas chargée de cette foule de cérémonies superstitieuses, qui font méconnoître Dieu par les pratiques-mêmes qu'on emploie à l'adorer.

En entrant dans ce royaume, on découvre d'abord que le pape n'y est rien;

B 4

car

car les gens d'église n'y font pas grand-chose.

Dans la plûpart des autres états catholiques d'Europe, le clergé est ambitieux, actif, fier & arrogant. Celui-ci ne fait point de bruit, et on n'entend presque point parler de lui. Sa modestie va même jusques à la décence: ce qui n'est pas peu louable dans des gens qui en général ne quittent le tumulte & l'embarras des affaires du monde pour se donner à Dieu, qu'afin d'avoir plus le loisir d'être vains.

La propagation en Angleterre n'est point gênée par le culte. Il est permis à tous les citoïens de donner des enfans à la république. Le clergé y engendre comme le reste du peuple, & se succede à lui-même. Il ne faut point que les autres classes s'épuisent continuellement, pour remplir les vuides de son célibat.

On ne croit point que l'autel dispense du premier devoir de citoïen, & que ceux qui, par leur état, s'appliquent plus particulièrement à admirer la grandeur de Dieu, doivent être les premiers à détruire son ouvrage.

On peut ici adorer Dieu & aimer une femme.

Tous les fideles invoquent le ciel avec le même habit. On n'y permet point les mascarades religieuses.

Il n'y a d'autre république que la grande république: les associations particulieres de fainéans n'y sont pas tolérées.

Il est deffendu de se consacrer par état à l'oïfiveté, & de s'enfermer dans un cloître pour y jouir, pendant toute sa vie, du loisir de n'avoir rien à faire.

Toutes les charges de la république sont partagées: aucun particulier n'a le droit de porter le nom de citoïen, sans remplir les obligations qui lui font mériter de l'être. Chacun a une occupation, un art, un métier avec lequel il rend à l'état ce qu'il tient de lui.

La circulation des richesses générales est libre, parceque le dogme ne la gêne pas. On paie les ministres des autels, mais on ne les enrichit point. Le faste & l'ostentation des Ecclésiastiques y sont inconnus; & afin que l'église n'engloutît pas l'état politique, on s'est défait du pape, on a réformé les saints & les reliques.

L'industrie n'y est point retrécie par le dogme. Il n'y a ici qu'un jour de repos dans la semaine. Ce jour-là est destiné aux exercices de la religion, & tous les autres sont employés au travail de la République, car on ne croit pas que les

saints aient le privilège de suspendre les occupations des hommes, & de rendre oisifs les sujets d'un état, pendant deux ou trois-mois de l'année.

La religion n'y forme point un spectacle, les processions & le reste du charlatanisme public du culte romain, ne distraient point les citoïens.

Le jour est destiné au travail & la nuit au repos. Les cloches n'interrompent point à minuit la tranquillité publique, pour apprendre aux citoïens, avec un grand bruit, que des moines vont s'humilier devant Dieu.

On n'est pas étourdi à tout moment par la sonnerie aigue des enterremens : les morts n'y font pas mourir les vivans.

#### LETTRE IV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**I**L n'y a rien de si beau sur la terre que la forme du gouvernement Anglois ; l'idée en est divine : il est dommage qu'elle soit impraticable, & que ce système, si bien combiné, ne soit qu'une magnifique théorie.

Cette législation ne pouvoit éviter de manquer son plan, car elle a méconnu l'humanité pour laquelle elle a statué. Ses loix sont en effet pour des anges, & non point pour des hommes.

Tu as sans doute entendu parler d'un ancien Grec nommé Platon, esprit chimérique & idéal qui, naïant pu faire un gouvernement pour des hommes, en forma un pour des esprits: le gouvernement Anglois est le second tome de la république idéale de Platon.

Pour peu que la législation eût influé sur ce peuple, les Bretons seroient aujourd'hui, pour m'exprimer ainsi, les dieux de l'Europe.

Dégagés de tous les vices qui entraînent après eux la servitude, ils possédroient toutes les vertus, qui sont une suite de la liberté politique établie par leur gouvernement.

Exemts des deffauts qui accompagnent les états corrompus, ils seroient justes; parceque leur constitution établit la justice pour fondement de leur pouvoir.

Paissibles et tranquilles au dedans, ils chercheroient à maintenir la paix au dehors.

Enfin équitables & modérés par système, ils n'auroient d'autre ambition que celle de faire le bonheur du monde ; & il n'y a qu'à lire l'histoire de ce peuple, pour être persuadé de l'inutilité de ce bel ouvrage. Tout y est si bien combiné, que rien ne peut être exécuté. Le deffaut n'est pas dans les loix ; il est dans le coeur humain.

La constitution Angloise est la copie d'un beau tableau dont l'original est dans le ciel. Je cherche par tout des réalités chez les Européens, et je n'y trouve que des images.

## L E T T R E V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Londres.

**E**N débarquant dans cette isle, il faut se mettre en colere ; c'est ici une des premieres loix de la société générale. C'est à-dire qu'on doit se déclarer avec emportement contre le Roi, ou ne point ménager les termes sur la république. Un étranger n'est pas le maître de ne prendre aucun parti ; car la neutralité là-dessus n'est point tolérée.

Il y a dans ce roïaume deux-cabales, qui non seulement occupent la Cour & la ville, mais qui descendent-même jusques dans les dernières classes de la société. L'une se fache contre le gouvernement, & l'autre a de l'humeur contre ceux qui ne se fachent point contre lui.

Un homme qui garderoit là-dessus un profond silence, passeroit pour un stupide, qui n'auroit pas la valeur d'un raisonnement sur les matieres d'éat. Icion appelle cela de la politique.

Le laquais Breton qui me sert a, tous les jours, ses audiences réglées dans un petit cabaret à bierre. Mon tailleur préside au-milieu d'un cercle de spéculateurs, où il donne le ton: & mon cordonier, qui ne fait ni lire ni écrire, règle régulièrement deux-fois la semaine les affaires de l'Europe.

Ce dernier a une rhétorique forte & véhémente; faute de raisonnemens, il emploie la démonstration. Il donna dernièrement vingt-coups de pied à un politique de sa boutique, qui soutenoit que l'Angleterre, à la fin de ses campagnes glorieuses, rendroit toutes ses conquêtes à la France, & feroit une paix onéreuse à la nation.

Les



Les phisiciens prétendent que cette évacuation de bile politique est nécessaire ici pour donner du mouvement aux fluides, & les tenir en action. Ils ajoutent que, sans cette agitation, que les Anglois empruntent de leur gouvernement, ils feroient de véritables machines.

En Europe, chaque peuple a sa passion particuliere, qui le tient en haleine. Les François disputent sur la religion ; & les Anglois sur la politique. Ceux-là se querellent continuellement pour les affaires du ciel, & ceux-ci grondent sans cesse pour les choses de la terre.

## L E T T R E VI.

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**J**E t'écris d'Avignon : quoique cette ville soit au-milieu de la France, elle est néanmoins hors de ce roïaume.

Ce païs fertile & abondant, n'a ni fortereffes, ni troupes : il est à la premiere puissance qui voudroit s'en emparer ; & aucune puissance ne s'en empare. Les princes d'Europe sont incompréhensibles ; ils envoient des armées au-bout du monde,

pour faire la conquête de terres arides & stériles, qui leur coûtent des sommes immenses; & ne cherchent point à s'emparer de celles qui sont à leur porte, d'ailleurs très abondantes, et qui ne leur coûteroient que la peine de les prendre.

On dit que le pape a acheté Avignon: mais une souveraineté ne peut point se vendre. Celui qui la paie, montre par-là son impuissance à la posséder. Depuis que la force ouverte a établi le droit des princes de l'Europe, toutes les possessions sont fondées sur celui de conquête. Avignon ne peut être qu'un dépôt: on a donc droit de s'en saisir, en rendant la somme: mais les invasions, chez les princes chrétiens, n'ont pas un motif si légitime. Ce n'est pas non plus par la vénération qu'on a pour Rome; on lui fait d'ailleurs mille-avanies. Il ne faut pas s'imaginer aussi que ce soit par équité: les guerres injustes & les vexations continuelles de l'Europe font une conviction du contraire. Cet état reste attaché au pape, par cette énigme, qui se rencontre ici à chaque pas dans la politique, & que l'esprit humain ne sauroit déchiffrer.

Quoique le ciel d'Avignon soit beau,  
& son climat heureux, aussi propre au  
travail

travail qu'à l'industrie; on sent une pesanteur & une lassitude dans tous les membres, en entrant dans cette ville, qui rend l'ame incapable d'aucune activité. Les phisiciens, qui connoissent l'influence que le phisque a sur les corps, prétendent que c'est un air de nonchalance, qui lui vient de Rome. En effet un état, gouverné par des hommes qui font voeu d'oïfiveté, ne doit pas être fort actif.

Le pape s'y prend, comme il faut, pour rendre ses sujets d'Avignon pauvres & malheureux; car il les laisse jouir de tous leurs biens, & n'établit sur eux aucun impôt. Les administrations Européennes ne rencontrent jamais le point fixe; elles vont au-delà du but, ou restent en-deçà. Il en est qui dépouillent totalement les sujets de leurs richesses, d'autres qui les leur laissent posséder en entier: deux extrémités également vicieuses qui ont le même effet. Il ne faut pas trop charger les peuples; car la pesanteur des impôts produit l'accablement: mais on ne doit pas non plus les en décharger entièrement; car l'exemption totale, qui d'abord donne trop d'aïse, conduit à la fin à l'inaction.

On a dit que le grand état dans lequel le Comtat est enclavé, coupe le nerf de son

son

son industrie: mais on a mal dit: les princes n'ont aucun droit sur l'action de l'ame. Quand une nation voisine est industrielle, & addonnée au travail, il n'y a qu'à être plus active qu'elle. Peut être même que le petit état à cet égard a l'avantage sur le grand, parcequ'on voit de plus près toutes ses parties, & qu'on peut faire marcher d'un pas égal les différentes branches de son industrie, ce qui lui donne la supériorité. Je dis que cela doit être ainsi, à moins que la vexation & la violence ne s'en mêlent.

## L E T T R E VII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Ministre, à Pékin.*

De Londres.

**T**U me demandes s'il y a un Roi en Angleterre? La question est embarrassante pour un Chinois qui, élevé dans un gouvernement absolu, ne trouve point de roi, là où il n'y a point d'autorité sans bornes.

D'un Empereur de la Chine à un Roi d'Angleterre, il y a une distance immense. Je n'ai pu encore me mettre bien au fait  
de

de ce qu'on entend ici par le titre de roi.

Voici à peu près ce que c'est. Il y a un grand dans ce royaume, qu'on appelle, SIRE, VOTRE MAJESTE, qui a des gardes, des foldats & des sentinelles à sa porte. La nation accorde annuellement à ce SIRE un brevet de retenuë de huit-cens-mille-livres-sterling sur les revenus publiques, ce qui est à raison de deux-cens-mille par quartier de Majesté; & il ne lui est pas permis d'être plus majestueux que cette somme.

Il est vrai que, quand l'année de ses revenus est mauvaise, et que la semence des charges & des pensions a jetté la stérilité dans ses coffres, on lui accorde quelques gratifications pour l'indemniser.

Tu me demandes aussi si cette couronne est élective ou héréditaire? C'est aussi ce que j'ignore. Il y a des cas différens suivant lesquels elle a l'une ou l'autre propriété. Tout ce que je puis te dire là-dessus, c'est que les Anglois renvoient leur roi, lorsqu'ils n'en sont pas contens; & dans ce point de vuë la couronne est élective, puisqu'après s'en être défait, ils en élisent un autre: mais sous un autre aspect, elle ne l'est point; car leur Roi étant mort, l'héritier ou l'héritiere

ritiere prend la couronne sans le consentement d'aucun corps de l'état

Tu voudrais savoir aussi si les Rois d'Angleterre ont du pouvoir ? C'est encore une troisième question, qui n'est pas moins embarrassante que les deux autres. Ce n'est pas ici, comme à la Chine, où l'Empereur est le maître d'ôter la vie au plus grand de l'état. Un roi d'Angleterre ne peut pas faire mourir le dernier citoyen de la république, il ne peut même ni attenter à sa liberté, ni lui ravir ses biens.

Il lui est permis de déclarer la guerre : mais, si elle est onéreuse à la nation, il lui est défendu d'avoir de l'argent pour la faire : ce qui annule entièrement sa déclaration. En effet dans cet état, comme dans tous les autres, on ne peut avoir des armées et des troupes que pour de l'argent.

Il y a un arrangement dans cette monarchie, qui remédie à la plupart des abus qui se trouvent dans les autres ; je veux dire que les finances sont d'un côté & le roi de l'autre. Mais en Europe il y a des tempéramens à tout. Un roi, qui n'est pas absolu par la constitution, peut le devenir par la combinaison.

J'auai

J'aurai peut-être occasion, dans quelque une de mes lettres, de te faire voir que ce Roi, qui semble l'être à peine, l'est plus que ceux à qui un despotisme absolu permet de l'être d'avantage.

## L E T T R E VIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**L**ES étrangers jugent d'une nation par les choses qui frappent d'abord leurs yeux. Si un peuple a les dehors doux et humains, il passe dans leur esprit pour civilisé; si au contraire ils découvrent qu'il est porté aux combats, & qu'il y a en lui comme un goût à répandre le sang, ils le regardent comme barbare. C'est pourquoi les Magistrats, ou ceux qui sont à la tête de la police des manières, ne doivent point négliger ce qui peut prévenir une je ne fais quelle férocité naturelle, qui se trouve dans le coeur humain, & que les loix civiles peuvent seules réprimer; car il n'est pas indifférent en soi, qu'un peuple acquière l'une ou l'autre de ces réputations.

J'assistai,

J'assistai, ces jours passés, à un spectacle affreux qui se donne ordinairement sur un théâtre de cette ville \*. C'est la barbarie elle-même qui y représente en personne. Les François jouent les tragédies : mais les Anglois les exécutent. Ce ne sont point des copies, mais des pièces originales de cruauté.

L'affiche de ce spectacle avoit annoncé qu'un tel jour deux-citoïens s'affassinoient. A peine eut-on levé la toile, que les *paris* furent ouverts. C'est le sang humain qu'on joue contre de l'argent. Tu frémirois, si tu voïois où se réduisent les acteurs de cette tragédie ; il n'y a aucune partie de leurs corps qui ne soit meurtrie. Quelque-fois ils en sont quittes pour un ou deux-membres, d'autres-fois il ne s'estropient qu'un bras, ou ne se crevent qu'un oeil. Souvent il en coûte la vie à l'un d'eux, & on ne pend point celui qui tue l'autre. Ces meurtres sont tolérés ici. Ces assassins publics ne sont point condamnés par les loix. La justice ordinaire n'a l'oeil que sur les homicides qui se font sur les grands chemins : elle

\* Ce théâtre est réformé, depuis que George III, est monté sur le trône.

en



ne doit point faire attention aux citoïens qui s'égorgent sur ce théâtre. Les acteurs de cette funeste tragédie ont le choix des armes, ils peuvent s'arracher les yeux avec leurs mains, se fendre la tête avec un fabre, ou se casser les os à coups de bâton.

On dit, pour raison, que ce spectacle entretient le courage de la nation; un peuple est bien malheureux de devoir se rendre cruel pour devenir barbare: c'est établir beaucoup de vices pour former une seule vertu. Mais je dis que ce théâtre d'inhumanité ne donne point les qualités militaires. L'expérience a souvent fait connoître aux Anglois, que ces athlètes n'ont qu'un courage local, qui ne va point au-delà du théâtre où la scène se passe.

Une armée de ces soldats athlètes mettroit la république d'Angleterre en grand danger; à la première décharge, tous ces braves de théâtre s'enfueroient. Si dans les batailles que les souverains se livrent, les armées se prenoient corps à corps, le théâtre Anglois pouroit peut-être servir d'école militaire: mais les armes ordinaires des princes sont le canon et le fusil, contre lesquels tout l'art & l'expérience

expérience des athlètes deviennent inutiles.

A l'égard des qualités de l'ame qui forment le courage, ces combats ne les feront point naître. Des hommes qui se battent pour de l'argent, & qui font parade de leurs forces, sont ordinairement des lâches. La véritable bravoure fuit l'ostentation. Elle n'est point barbare et s'indigne de mettre un prix au sang humain. La valeur est fondée sur des vertus, qui ne se forment point sur un théâtre vénal.

Ces institutions font qu'un peuple se familiarise avec le sang, sans devenir pour cela plus courageux. Elles laissent tous les inconvéniens de la cruauté, sans procurer aucun des avantages de la bravoure.

Les Romains, dit-on, établirent ces spectacles, c'est aussi par-là qu'ils devinrent barbares. La république fut perdue, dès que les athlètes descendirent dans l'arène. Cette institution forma un grand nombre de corruptions inconnues auparavant. C'est une maladie des modernes d'imiter les anciens, dans ce qu'ils avoient de mauvais, & de s'éloigner des vertus qui les rendirent l'admiration de l'univers.

J'aurois

J'aurois une infinité de choses à dire sur cette barbarie qui s'exerce ici; mais il me semble que c'est prodiguer la raison humaine, que de la faire servir à réfuter de pareils usages.

## L E T T R E IX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.*

De Londres.

**C**E T T E manie des combats ne se borne pas ici à un simple spectacle, la scène descend dans les ruës; tous les différens quartiers de cette ville sont autant de théâtres d'athlètes, où la tragédie de mutilation se représente à chaque heure du jour & de la nuit. La plûpart des affaires d'honneur se décident ici à coups de point; on voit tout plein de ces duels; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup de citoïens qui ont tous les soirs des bras ou des jambes de moins.

Dans le reste de l'Europe, on se cache pour se battre; ici, tous les combats particuliers se font en public. La populace s'assemble, fait un cercle, et le combat commence. Si un des duélistes est renversé par terre, & qu'il soit hors de defence, les

les spectateurs le prennent alors sous leur protection, & empêchent que l'autre ne tire avantage de sa situation; ils le relèvent eux-mêmes & le rétablissent sur ses pieds pour recommencer le combat; c'est-à-dire, qu'ils ont l'humanité de rendre la scène plus longue & plus cruelle. Ces combats ne sont pas particuliers à la populace; à l'exception de quelques personnes de qualité, qui se tuent aujourd'hui à coups de pistolet, toutes les classes font leurs duels à coups de poing.

Il y a quelques jours que mon carrosse s'étant accroché avec celui de Milord ~~Essex~~ dans une rue étroite, nos cochers commencèrent à se dire des injures; comme ils parloient toujours, & ne se battoient jamais, le jeune seigneur qui avoit plus de courage que son domestique, ouvrit une de ses glaces, & me proposa de vider cette affaire par les voies d'honneur ordinaires. Je remerciai Milord de la peine qu'il vouloit prendre de me pocher un oeil, ou de me mutiler un membre, & le priai de vouloir bien permettre, puisque nos cochers avoient commencé la querelle, qu'ils la voidassent eux-mêmes.

Non seulement les hommes, mais même



les bêtes font des duels ensemble. Il faut assurément que l'Anglois soit un animal malfaisant, car il passe sa vie à faire déclarer la guerre à des animaux, qui sans leurs instigations jouïroient ensemble d'une paix profonde. On arme ici des coqs de toutes pièces, & on les excite à se donner des batailles sanglantes; il faut que le victorieux, pour jouir d'une gloire complete, étende mort sur la place le coq antagoniste. On apprend les chiens à s'éventrer & à se dévorer.

Il y a des Bretons à la campagne qui s'exercent à faire battre les animaux aquatiques. J'assistai dernièrement à une bataille rangée de poissons; l'armée étoit composée de grosses carpes, la cavalerie pesante de saumons, les troupes légères d'anguilles, & le corps de réserve de brochets; l'affaire se passa dans un grand réservoir auprès de Richemont. Je dois me trouver dans peu de jours à une action générale de souris, qu'un gentilhomme du duché d'York a dressées lui-même à la guerre. Mais on parle d'un grand projet qui est de faire battre des rats contre des chats; si ceux-ci perdent la bataille, je regarde d'avance l'Angleterre, comme  
en-

entièrement dévastée; car les rats qui croîtront alors à l'infini, dévoreront les habitans.

J'ai appris depuis peu qu'il y a un curieux à quelques lieues de Londres, qui a enseigné à dix ou douze-araigrés, à s'attaquer & se défendre; & un autre qui s'exerce à faire battre des mouches entre elles. N'est-ce pas être perturbateur du repos de la nature, & la mettre continuellement aux prises avec elle-même?

## L E T T R E X.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**L**E S papes résidoient autrefois à Avignon: mais, depuis qu'ils font leur séjour à Rome, ils envoient à leur place un vice-roi ou légat, qui porte le nom de prince. Il a des gardes, des Suisses, & paroît avec la pompe des monarques. C'est proprement le Pacha d'Avignon.

Tous les peuples du monde, sans en excepter même les sauvages, ont un gouvernement; & cet état n'en a point. Les affaires de la république vont comme elles

C 2

peuvent

peuvent, & les gens en place y font ce qu'ils veulent.

Quand le vice-légat veut exiger le paiement d'une dette injuste, emprisonner un sujet ou lui faire donner la bastonnade, il l'ordonne de son autorité privée, sans exercer aucune forme. Cela s'appelle ici, procéder par voie de gouvernement; c'est-à-dire, exercer la justice comme en Turquie. Tous les tribunaux dans ce moment-là sont suspendus, les loix abrogées, la justice interdite, & rien n'existe plus que la volonté du prince.

Le roi de France dit, *je le veux*; & le vice-légat d'Avignon, *je l'ordonne*: avec la différence que l'un veut quelque fois bien; au lieu que l'autre ordonne presque toujours mal.

A ce despotisme intolérable, est joint ordinairement le péculation. Les Pachas de Turquie dévastent les provinces, & les vice-légats d'Avignon dépouillent le Comtat. Comme leur règne n'est que de six ans, chacun se presse de faire sa main, pour s'enrichir le plutôt qu'il peut sans s'inquiéter de laisser le pais ruiné à celui qui lui succede.

Les autres gouvernemens désolés par les monopoles, se refont par elles; parce-  
que

que ceux qui les exercent restent dans l'état : mais ce pais-ci ne jouit pas même de l'injustice de son gouvernement.

Et afin que la constitution Turque & celle d'Avignon soient entièrement les mêmes, chaque vice-légat a sa sultane favorite, par où s'écoulent ses graces & ses injustices.

C'est à elle à qui il faut s'adresser; elle reçoit les placets, lit les mémoires, apointe les requêtes, écoute les plaintes & ordonne en conséquence. Elle gouverne l'état en maîtresse absolue : le prince n'est que la seconde personne de la légation.

Représentes-toi, si tu peux, la désolation d'un peuple, gouverné par le despotisme d'un homme, qui est conduit par les caprices d'une femme.

## L E T T R E X I.

*Le Mandarin, Cham-pi-pi, au Mandarin,  
Cotao yu-se à Pékin.*

de Londres.

**L**A justice ici va presque d'elle-même, il n'y a rien de si aisé que de l'administrer; on peut se passer de tribunaux, & dans un besoin, même de magistrats.



Un livre seul conserve & maintient la république: voici comment cela se fait. Quand quelque citoïen a troublé l'ordre de la société, qu'il a tué, battu, ou volé le bien d'autrui, on ouvre ce livre, la peine de son délit s'y trouve écrite & il la subit. Après l'exécution, on ferme le livre jusqu'à ce que quelque autre perturbateur du repos public vienne le faire ouvrir de nouveau.

Cela est bien facile, comme tu vois, car des jurés n'ont qu'à entendre, & le boureau n'a qu'à pendre. On s'y passe même de juges; car ceux qu'on appelle ailleurs de ce nom, ne sont ici que les interprètes de la loi, qui est écrite dans ce livre; ce qui est encore très bien imaginé pour l'aisance publique; car les parties ne prennent pas la peine de séduire leurs juges, & ceux-ci n'ont pas celle de se laisser corrompre.

Je n'ai pas encore lu ce livre, mais je crois que cela doit faire un bel ouvrage. Il y a toute apparence que le volume est gros; car on dit qu'il contient tous les cas particuliers de délit des citoïens.

J'ai ouï raconter sur celui-ci des choses bien extraordinaires, & qui ne s'accordent gueres avec les coutumes des autres  
peuples

peuples de l'Europe. Par exemple ;  
 “ on dit qu'on y trouve, que l'admini-  
 “ stration de la justice doit être la même  
 “ pour tous les hommes ; que le plus  
 “ grand du roïaume n'est pas plus que  
 “ le plus petit ; qu'en fait de loi, le der-  
 “ nier de la république est autant que le  
 “ premier ; qu'un artisan peut faire em-  
 “ prisonner un seigneur qui est son débi-  
 “ teur ; qu'un Pair du roïaume, qui tue  
 “ le moindre de ses domestiques, est con-  
 “ damné à être pendu, &c.” Et autres  
 contradictions de cette nature, qui cho-  
 quent les moeurs & les manieres des autres  
 nations.

Il y a apparence que la premiere édition  
 de ce livre n'étoit pas correcte ; car on l'a  
 souvent revue et augmentée. Ses der-  
 niers éditeurs en ont arraché beaucoup de  
 feuillets, & y en ont ajouté un grand  
 nombre d'autres à leur place.

Il y a pourtant des Anglois qui assu-  
 rent que la premiere édition valoit mieux  
 que la derniere. Ils prétendent qu'à force  
 de corriger l'ouvrage, on l'a gâté. Si ce  
 qu'ils disent là dessus est vrai, il s'en-  
 suivroit de-là qu'à force de corrections,  
 le livre des loix d'Angleterre deviendroit  
 à la fin un ouvrage aussi mauvais, que ce-

lui que ses voisins emploient pour administrer la justice.

## L E T T R E XII.

*Le Mandarin, Cham-pi-pi, au Mandarin  
sur les finances, à Pékin.*

de Londres.

**T**'U me demandes si l'Angleterre est riche, & si elle abonde en finances? cette question n'est pas moins embarrassante que les précédentes. C'est une énigme que la politique générale n'a pas encore devinée.

Les richesses d'un état dépendent beaucoup de la manière de les combiner. L'Angleterre, avec la moitié moins de numéraire que la France, est deux-fois plus riche qu'elle.

La Grande-Bretagne a imaginé une monnaie idéale qui tient la place de la réelle: c'est un papier circulant qui représente une richesse qui n'existe point, qui double les fonds publics & qui augmente l'espèce sans multiplier les espèces.

Deux-déniers-sterling représentent ici plusieurs-millions. Tu vois qu'on peut ici se rendre riche à peu de frais. Les richesses

richesses de la France ne sont que d'une pièce, ici elles sont de plusieurs; car tandis que l'argent fait sa fonction dans la circulation générale, le papier en fait une autre.

Il y a longtems que l'on a dit que, si ceux qui sont porteurs de ce papier vouloient le réaliser tous à la fois, on rencontreroit d'abord le vuide de cette double richesse. Comme il est impossible que tant d'hommes s'accordent là-dessus, on est presque assuré que cela n'arrivera jamais; ce qui fera que la chimere existera toujours.

On a voulu tenter quelquefois de réaliser cette richesse idéale: alors ceux qui sont ici chargés d'aquitter ce papier, n'en ont pas absolument refusé le paiement; mais on y procédoit si lentement que la fin du monde seroit venue, avant qu'on l'eût achevé.

Ne crois pas que les gens de bon sens soient la dupe de cette opulence postiche. Il en est parmi eux qui ont mesuré plus d'une fois le vuide de cette richesse de fiction, mais on est convenu de n'y faire aucune attention.

Après tout, il n'y a en cela du dommage pour personne. L'or & l'argent ne

C 5 font

font point par eux-mêmes des richesses: mais seulement des métaux que l'on a choisi pour en être les signes: or qu'est-ce qui empêche qu'on y joigne un papier, qui représente les signes eux-mêmes. C'est une affaire de convention, & lorsqu'on est d'accord de ses faits là dessus, on ne sauroit se tromper.

## L E T T R E XIII.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**O**N diroit que tous les souverains d'Europe se soient donné le mot pour être foibles, ils résistent à tout, excepté à leurs passions; de ce côté-là, ils sont moins forts que le dernier de leurs sujets.

Le Roi qui gouverne cette nation, est gouverné à son tour par une femme; George est grand, politique, rempli d'ambition, mais il est homme. Le danger que j'y trouve, est qu'il est vieux; l'âge caduc du souverain est le plus favorable à la favorite, elle reçoit tout de lui, parcequ'il ne reçoit plus rien d'elle: c'est comme une esqûe de compensation,  
pour

pour balancer les désagrémens de la vieillesse. Un jeune prince refuse quelquefois, parcequ'il a en lui la valeur de ses refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ses graces.

Cependant le péril de la mauvaise administration causé par les favorites, est moins grand en Angleterre, que dans aucun autre état de l'Europe; s'il y a quelques souverains dans le monde, qui puissent en toute surété se livrer à leurs désirs, ce sont ceux de la Grande-Bretagne. La nation a soin que la passion du prince ne prenne point trop sur elle; le peuple commande aux voluptés du Roi. Le département de la favorite ici est peu de chose, il ne passe pas le lit du prince, & le commandement intérieur de sa maison; elle peut gouverner le roi, mais non pas l'état.

## L E T T R E XIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin,  
Catao-yu-se, à Pékin.*

de Londres.

**L'**Opéra de Londres n'est pas si peu-  
plé que celui de Paris : trois fem-  
mes, un chanteur & deux demi-hommes  
composent, pour l'ordinaire, tous ses ha-  
bitans. C'est un beau jardin coupé  
d'allées & d'avenues, où habitent des ros-  
signols Italiens, qui donnent beaucoup de  
plaisir aux personnes de qualité.

Outre la dépense qu'on est obligé de  
faire à la porte du théâtre pour l'opéra, il  
faut encore acheter la clef de la scène :  
c'est un petit livre qui développe en An-  
glois l'énigme de la pièce, car on y re-  
présente *in lingua Toscana*. Aussi les Mi-  
lords & les Milédis ne vont pas à ce  
spectacle précisément pour en jouir : mais  
pour faire semblant d'avoir du goût pour  
la musique Italienne : car c'est aujour-  
d'hui le bon ton, & il faut, pour le dé-  
corum, savoir par coeur une demi-douzaine  
d'ariettes. Il est vrai qu'on n'est pas  
obligé de les comprendre, & qu'on est dis-  
pensé

pensé de les chanter ; ce qui rend cette musique très aisée aux gens du bel air.

Les places des spectateurs ne sont pas disposées comme au Palais-Roïal \*, on a grand soin au contraire d'observer les antipodes des rangs.

Les princes du sang roïal, les ambassadeurs des têtes couronnées, les seigneurs de la première distinction, sont au parterre, & les Bourgeois aux premières loges †. Le peuple a sous ses pieds tous les grands de l'état. Si la charpente s'échappoit, il écraseroit de son poids la monarchie entière.

Il faut que ce spectacle ne soit pas bien divin ; car on n'y découvre pas la moindre trace d'un Dieu. Il n'y a pas même des hommes ; car presque toutes les scènes se passent entre des femmes & des châtrés. A Paris ce sont les *Sovrani* qui chantent, ici ce sont les *Soprani*.

Les laquais & les cochers ont à ce spectacle la même prérogative que leurs maîtres & maîtresses, je veux dire qu'ils y ont leurs entrées, de manière que, si on pratiquoit des écuries & des remises dans son vestibule, l'équipage entier jouiroit de l'opéra. J'aurai peut être occasion de te parler encore de ce théâtre.

\* Théâtre de Paris.

† On les appelle la gallerie à ce Théâtre.



## L E T T R E X V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou na, à Pékin.*

De Londres.

**J'**AI formé le dessein de me perfectioner dans la langue Angloise; ce projet n'est pas si hardi que celui d'apprendre la Françoisé. On peut dire exactement que celle-là est une langue morte. Il n'y faut presque point d'action dans les organes.

Ce peuple-ci ne parle que du bord des levres, en embarassant sa langue avec les dents, ce qui forme un sifflement continuel. Il pouroit presque se passer de la bouche. Si tu voïois le visage d'un orateur Anglois, lorsqu'il prononce un discours, tu croirois que c'est une figure peinte. On entend des sons, mais on ne voit point de mouvemens. Je crois qu'il seroit plus facile d'apprendre l'Anglois à un muet que toute autre langue. Peut-être même la paresse de ses organes seroit-elle un moïen pour l'y perfectioner plutôt.

Je ne te parlerai point de son origine; les savans dans les langues prétendent que celle-ci vient de loin. Les Gaulois, les  
Romains,

Romains, les Saxons, les Danois, les Normands y ont mêlé leur jargon & en ont fait un mixte.

Quoique ce mélange irrégulier ne dût pas exciter la jalousie des tirans, il eut cependant ses persécuteurs.

Un nommé Guillaume \*, qui conjura contre l'état, conjura aussi contre sa langue. Il fit des loix pour l'abolir, & en substituer une étrangère à sa place. S'il ne réussit pas à la détruire, il parvint du moins à la gâter.

Une reine nommée Elizabeth, imagina de la perfectionner : mais peut-être étoit-il trop tard. Il est vrai que, sous son règne, on parla à Dieu en meilleur Anglois † ; mais on ne s'exprima pas mieux avec les hommes.

Plusieurs lustres après un Tiran imposteur la réduisit à un jargon enthousiaste. A la suite de celui-ci une Cour polie & voluptueuse la remplit d'équivoques & de jeux de mots. Deux ou trois-fois étrangers qui se sont succédé depuis sur le trône de cette nation, ont laissé cette

\* Guillaume qu'on a appelé le conquérant.

† Sous ce règne on rédigea les prières publiques en meilleur Anglois.

langue

langue comme ils l'ont trouvée; c'est-à-dire, dure & rude. Un grand nombre de con-sonnes insultent l'oreille des étrangers. Les Asiatiques surtout ne peuvent pas s'y accoutumer. Pendant les premiers jours que j'étois à Londres, je prenois presque toujours les complimens Anglois pour des insultes. Au reste cette langue est, comme presque toutes celles de l'Europe, qui sont tres riches & fort pauvres tout à la fois. Les Bretons ont des manieres de parler qui rendent plus qu'ils ne veulent, & d'autres qui ne rendent pas la moitié de ce qu'ils veulent.

Il y a des expressions dans leur langue qui les font trop parler & d'autres qui les empêchent de rien dire. On prétend qu'ils n'ont aucun terme qui puisse exprimer celui *d'ennui*; c'est cependant un mot dont ils auroient grand besoin.

Il faut bien que les Anglois soupçonnent que leur langue manque d'une certaine douceur; car dès leur enfance, ils s'appliquent à celle d'une nation voisine, avec laquelle cependant ils pensent moins à s'entretenir qu'à se battre.

L E T

## L E T T R E X V I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

**G**EORGE II. qui a régné 35 ans sur les Anglois n'est plus ; il vient de finir ses jours ; la mort l'a surpris au plus haut degré de sa grandeur, & à la fin de sa carrière. Il a été pendant quelques mois le plus puissant Roi du monde, il régnoit en Europe, sur l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique. Ce prince étoit d'autant plus grand, qu'il avoit rendu les autres potentats d'Europe petits. Quand on est parvenu à ce haut degré d'élevation, ce qui peut arriver de plus heureux, c'est de finir tout d'un coup le songe. George a jouï de sa grandeur, jusques au dernier moment de sa vie : il vivoit une minute avant que de mourir ; il quitta le monde sans aucune de ses maladies qui font souvenir les rois qu'ils sont des hommes. Un monarque qui comme lui a vécu longtemps, & qui finit si vite, est moins à plaindre qu'à regretter. Quand la vie est à sa dernière scène, c'est selon moi un avantage que de finir, sans s'en appercevoir ;

voir; c'est mourir plusieurs fois, que de ne pas mourir d'abord.

On débite toujours des choses extraordinaires sur la mort des souverains d'Europe; on dit que celui-ci est mort par un coup de vent qui retardoit l'arrivée des courriers d'Allemagne dont il étoit important d'apprendre des nouvelles; mais à l'ouverture de son corps, on s'apperçut que ce n'étoit pas le vent qui l'avoit tué. Les Anglois pleurent rarement leurs rois, ils ont trop d'affaires dans le moment, pour répandre des larmes: on va au plus pressé, chacun songe à sa fortune.

On garda un profond silence sur les vertus de George II. & on ne vit rien de ses vices: est-ce qu'il n'auroit été ni grand ni petit? Cette neutralité ne me paroît point équitable; un monarque qui a fait des conquêtes, & qui est plus puissant à sa mort, qu'il ne l'étoit en montant sur le trône, mérite des louanges.

Il n'est pas difficile à un roi de France d'être grand, il n'a pour cela qu'à le vouloir; c'est-à-dire, se servir de son autorité, & de l'ascendant qu'il a sur ses peuples: tout plie à ses ordres, & se range de soi-même sous ses volontés. Il n'en est pas de même d'un roi Anglois qui tire ce privi-  
lège

lége de son parlement ; or il est difficile d'être grand, quand il faut demander à tant de gens la permission de l'être.

Il est vrai qu'il y a une énigme sur le règne de ce prince, qui n'a pas été encore développée ; les politiques en expliquent la moitié, mais ils sont embarrassés sur l'autre. On convient des avantages présens, on est d'accord du profit que la nation retire de ses conquêtes ; mais on demande si cette puissance n'a pas été formée trop à la hâte ; si les moïens qu'on a employés, ne sont pas forcés ; & s'il n'est pas dangereux que l'édifice de cette nouvelle grandeur, venant à s'écrouler faute d'un point d'appui n'écrase la nation dans sa chute.

## L E T T R E XVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Cotao yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**A** MESURE que je pénétre en Europe, je perds la clef du coeur humain ; les routes m'échappent, & je me trouve isolé au-milieu de cette humanité.

L'intérêt

L'intérêt & la vanité, qui font les deux grands mobiles du monde, prennent ici un chemin opposé pour arriver à leurs fins.

Je savois bien que la parure & la magnificence des habits entroient dans la composition des choses qui excitent la vanité: mais j'ignorois qu'une sorte d'extérieur bas & humiliant, qui place certains individus au dernier rang de la société, pût flatter l'amour-propre. J'ignorois que, pour être bien grand, il fallût paroître fort petit. Je ne savois pas que des maîtres trouvaissent le moïen d'être vains, en s'habillant ainsi que des laquais; & que des dames de la première condition le cherchassent, en se mettant comme des servantes.

Je me présentai, ces jours passés, chez un des premiers seigneurs d'Angleterre, pour lui remettre une lettre de recommandation, que m'avoit donné un homme de ma connoissance de Paris.

Comme j'étois prêt à entrer chez lui, une sorte de domestique en sortoit. Mon bon-ami, lui dis-je, pouvez vous me dire si Milord P—— est au logis, & s'il est visible ce matin? Oui, me dit-il, il est visible, car vous le vous voïez, c'est moi  
qui

qui suis le Milord. Ces paroles me rendirent confus, je vous demande mille-fois pardon, Milord, repris-je ; mais il n'y a pas de ma faute dans l'équivoque ; car il faudroit être forcier pour vous deviner sous cet habit.

Je lui remis ma lettre : mais comme il fortoit pour affaires de conséquence, il me pria de l'excuser s'il n'étoit pas en son pouvoir de rentrer avec moi ; Milédi qui est chez elle, ajouta-t-il, vous recevra.

J'entrai dans cette maison, & aiant percé dans une seconde anti-chambre, j'y rencontrai une espèce de fille de chambre, que je chargeai de dire à Milédi qu'un étranger, qui venoit dans ce moment de quitter Milord, feroit bien aise de l'entretenir. Monsieur, me dit cette personne en souriant, je n'aurai pas beaucoup de peine à m'aquitter de votre commission ; car c'est moi qui suis Milédi.

Il arrive quelquefois ici que les équivoques vont encore plus loin.

On m'a raconté qu'un étranger, dont les domestiques portoient une livrée verte, aiant le matin envoié un de ses laquais en commission, s'impacienta de ne le pas voir revenir assez tôt. Il sortit, & aiant rencontré dans la ruë un homme de la même



même taille & habillé de la même couleur que son laquais ; comme il ne le voïoit que par derriere, le prenant pour son domestique, il lui donna deux ou trois coups de canne, en lui disant : te dépêcheras-tu, Maraude ! Celui-ci s'étant retourné, il se trouva que c'étoit un grand de l'état. Monseigneur, lui dit l'étranger, après l'avoir reconnu, je vous fais mes excuses. Mais comme votre excellence est exactement habillée comme mon laquais, j'ai cru que je pouvois battre ma livrée.

Je pense bien que cela est un conte fait à plaisir ; mais en l'imaginant, on l'a fondé sur quelque chose, & presque toujours une supposition sert à découvrir une vérité.

Cet extérieur, qui place ici un grand à mille-lieuës de son état, est un raffinement d'orgueil. L'amour-propre, qui se concentre en lui-même, méprise tout ce qui l'environne ; comme indigne de servir à sa grandeur. Il y a plus de vanité qu'on ne pense dans cette humiliation. Je ne fais si tu m'entendras, lorsque je te dirai, qu'on place la dernière marque de bassesse au plus haut degré du faste de l'ostentation. Ceux qui veulent justifier  
les

les moeurs par la politique, prétendent que cette confusion des rangs tire sa source du gouvernement, dont le principe qui est la liberté, tend à l'égalité: mais les hommes se voient avant la république; leur vanité précède toujours le système de l'état.

## L E T T R E XVII.

*Le Mandarin, Ni-ou-san, au Mandarin, Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**I**L y a deux sortes de corruptions chez les peuples; l'une qui tire sa source de la législation & l'autre qui naît de la dépravation des moeurs. Celle-ci peut se rectifier, & il ne faut souvent pour cela qu'une nouvelle tournure dans la morale: mais l'autre est presque incorrigible, parcequ'elle a sa source dans le système qui, une fois établi, ne change point.

Autrefois il y avoit une industrie à Avignon: mais le gouvernement la vendit à la France. Ce peuple est païé aujourd'hui pour ne rien faire\*. C'est se

\* La Compagnie des fermes roïales donne tous les ans environ cent quatre-vingt-mille-livres aux Avignonois, afin qu'ils ne fabriquent ni tabac ni indiennes.

faire

faire un capital de la fainéantise, & réaliser jusques à l'oisiveté-même.

Il n'y a aucun prix qui puisse païer l'industrie; ce n'est cependant pas précisément parcequ'elle est la source des richesses publiques: mais parcequ'elle établit l'esprit du travail, d'ordre, d'épargne & d'oéconomie; & qu'elle bannit de la société tous les vices contraires.

Les Avignonois aujourd'hui n'ont rien à faire qu'à médire depuis le matin jusques au soir; & ils s'y occupent avec toute l'activité d'un peuple oisif.

Un étranger qui arrive à Avignon, n'a pas plutôt quitté ses bottes, qu'il fait tout ce qui se passe dans la ville; il en fait même plus; car chez les peuples désoeuvrés la calomnie est tout près de la médifance.

C'est l'indigence qui établit ce vice. Il y a deux-partis à Avignon, qui se font la guerre, *la misere & la pauvreté*. Comme ils se battent à armes égales, la guerre est éternelle. L'envie, la haine, l'antipathie, l'animosité, & tous les autres deffauts qui accompagnent l'indigence publique, tiennent la méchanceté en haleine.

Ici un repas cause une bataille, & une fête publique occasionne une guerre civile.

Tous les citoïens sont alors sous les armes, parceque c'est leur reprocher le deffaut de moïens : & de ce reproche au désespoir il n'y a presque point d'intervale.

Un peuple qui n'a rien à faire donne ordinairement à corps-perdu dans la politique.

Le grand bureau d'adresse des intérêts des princes, est ici chez un lieutenant-général des armées du roi de France, qui n'a jamais commandé. On raisonne chez lui à perte-de-vuë sur les affaires de l'Europe.

Le Général est surtout d'une pénétration prodigieuse ; il marche au-devant de la providence, & en matiere de politique, il en fait plus que Dieu-même.

Il peut vous dire, deux-mois à l'avance, la conduite que tiendra un certain commandant, & les moïens qu'il mettra en usage pour gagner une bataille décisive. Il est si précis là-dessus que, si vous voulez, il vous donnera un état des morts & des blessés & vous remettra la liste des prisoniers. Il est si sûr de son fait que, si on vouloit l'en croire, on chanteroit le *Te Deum* d'avance.

Malgré cette préscience infallible, je lui aurois gagné tout son bien, pour peu

que j'eusse eu du goût pour les gageures : car il vouloit me parier cent-mille-francs que le Roi de Prusse ne tiendrait pas deux-campagnes : une pareille somme qu'il seroit battu par-tout ; & une troisieme, qu'à la fin de la guerre il rendroit la Silésie à la maison d'Autriche : trois-Paris qui envoïent tout juste le Général politique à l'hôpital.

En opposition de ce cabinet dont le génie est François, il y en a un autre Prussien, qui auroit pu me procurer aussi une grande fortune ; car le politique qui dirige celui-ci, vouloit me parier dix-mille-ecus que le roi de Prusse enleveroit une nouvelle province à la reine de Hongrie ; trente-mille-livres, qu'il feroit le siège de Vienne ; & une pareille somme, que le prince Ferdinand chasseroit les François de toute l'Allemagne, &c. &c.

Tous ces misérables raisonnemens tirent leur source de la vanité de l'esprit humain, qui veut pénétrer les secrets du coeur, & en savoir plus sur la guerre que les princes-mêmes qui la font.

L E T-

## L E T T R E XIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

C E peuple ressemble aux Afiatiques, par l'endroit-même qui fait que les Européens ne leur ressemblent pas : je veux dire, par la clôture du sexe. Il est vrai qu'il n'y a point de loi dans la Grande-Bretagne qui l'ordonne : mais les hommes en Angleterre sont si éloignés des femmes, que cela revient à-peu-près à la coutume des ferrails de l'orient.

Je ne te dirai point exactement si les Anglois observent la loi de Mahomet ; & si dans cette partie de leurs moeurs, ils ressemblent aux Turcs : mais il est certain qu'ils traitent avec les femmes, comme si elles étoient d'une nature inférieure à la leur : ils les voient si peu, que ce n'est pas la peine d'appeller leur union une société.

Leur compagnie tient à si peu de chose, qu'un repas, ou le moindre amusement a toujours la préférence sur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occu-

D 2

per

per leur coeur : mais rarement occupent-elles leur esprit.

Ils disent pour raison qu'elles ne sont pas assez amusantes : veux-tu que je te dise pourquoi ? c'est qu'eux-mêmes ne le sont pas assez. Les qualités des hommes sont un moule, où celles des femmes prennent leur forme.

Les Bretons n'ont pas le tems d'être aimables auprès de leurs femmes, l'ambition, la politique & la débauche leur ôtent un certain loisir, qui est nécessaire pour être galant & poli ; & que leurs voisins, plus désœuvrés qu'eux, ont toujours.

Il faut des attentions, des soins & de l'empressement auprès des femmes d'un certain caractère ; il faut postuler leur coeur, le gagner, le mériter : tout cela forme une occupation suivie, qui gêne & qui inquiète des gens déjà inquiets par tempérament. On a plutôt fait de franchir tous ces obstacles, & d'avoir recours à la débauche qui n'a rien de difficile, où une femme est séduite d'avance, & dans laquelle on s'épargne jusques à la peine de demander. Cela s'appelle ici le bon sens de l'amour ; & il y a tant de bon sens aujourd'hui en Angleterre, qu'il a étouffé tous les agréments du coeur & de l'esprit.

## L E T T R E. XX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

QUAND je fais réflexion à ce qui se passe dans les différens états d'Europe, je ne puis m'empêcher de croire que les nations se gouvernent d'elles-mêmes, & qu'une fois le premier mouvement de l'administration donné, la république va toute seule.

Il y a ici sept-cens membres d'une assemblée, qu'on appelle par—~~lent~~ qui représente la nation composée de sept-millions d'habitans ; c'est à dire, que chacun de ses membres a cent-mille-sujets du roi George, qui sont commis à ses soins, & sur lesquels il doit veiller. Il est à la tête de leurs affaires politiques, civiles & oeconomiques ; il les dirige, parle pour eux, ménage leurs intérêts, prévient les trop grands droits, & s'oppose à ce qu'ils ne soient accablés d'impôts ; fixe la portion de leur contingent dans les taxes générales, & a soin qu'ils ne fournissent pas

D 3

trop





trop, les fait jouir des privilèges de la nation, & des nouveaux avantages qu'elle reçoit. Ce sont autant de petites républiques séparées, qui se balancent continuellement ensemble, & qui tâchent de ne pas se heurter l'une contre l'autre, afin que la grande, qui les comprend toutes, soit sans cesse en équilibre. C'est du moins l'institution de ce par—~~la~~<sup>me</sup>nt, & la charge de chacun de ses membres.

Cependant un grand nombre de ceux-ci n'y entend rien; ils ne font au fait d'aucune de ces choses, & n'en ont pas même l'idée. La faveur du roi ou la brigue des peuples leur donne cette place. Presque tous l'achètent à raison de tant de mille-livres-sterling, par élection; c'est à dire que ce ne sont pas les hommes, mais les richesses qui deviennent membres de cette communauté.

Plusieurs, au sortir d'un repas où ils ont passé la nuit dans la débauche, ou d'un lieu de prostitution publique, se rendent sur les bancs de *Westminster*, où tandis qu'on délibère sur les affaires de la nation, ils sont ensevelis dans un profond sommeil. Que deviennent alors les intérêts des citoïens qu'ils représentent? Ils dorment avec eux. Cependant les affaires

fares générales vont toujours, & malgré la mauvaise administration, & le délabrement des petites républiques, la grande subsiste.

Je ne vois pas la nécessité de ce corps immense; je crois que soixante & dix-membres bien choisis gouverneraient aussi bien l'état, que sept-cens; peut-être le gouverneraient-ils mieux; du moins éviteroit-on les longueurs inévitables dans les délibérations des nombreuses assemblées.

J'ai souvent fait attention à ceux qui gerent les affaires de l'état dans cette assemblée, & j'ai trouvé que cela roule sur une vingtaine; à quoi bon donc les autres? C'est, dit-on, pour éviter le despotisme mais évite-t-on le despotisme, lorsque six-cens quatre-vingt-membres, en sommeillant, sont de l'avis de vingt? Au contraire, leur consentement assure la domination, & rend immuable l'usurpation de leur autorité.

## L E T T R E XXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**U**N favant de ce païs me disoit dernièrement, que les hommes depuis deux-mille-ans n'avoient point fait de progrès dans les connoissances, parcequ'ils s'étoient égarés dans la route. Il ajouta que les Anglois en avoient les premiers découvert le chemin, & qu'ils avoient sonné la cloche pour rassembler tous ceux de leur tems, & les mettre sur la voie.

Je ne suis pas embarrassé que les Anglois aient sonné la cloche; car il ne faut pas être bien habile pour faire du bruit. La question est de savoir s'ils l'ont sonnée par le bon bout; & si le tocsin Breton a mis les Européens sur le sentier qui conduit à la vérité.

J'ai lu les écrits de ces sonneurs de cloche, qu'on appelle ici, *Bacon, Boile, Newton,* & autres. J'ai vu en effet qu'ils ont pris une route nouvelle: mais encore une fois, la difficulté reste toujours, qui est de savoir si c'est la bonne.

Le

Le préjugé général est pour eux ; parcequ'en fait de chemin qui mène aux-connoissances, les Européens trouvent toujours que le dernier est le meilleur.

Avant ces sonneurs de cloche, il y en avoit eu d'autres qui l'avoient sonnée : que fait-on si après ceux ci d'autres ne la sonneront pas encore ; & si, de cloche en cloche, on n'ira pas jusqu'à s'étourdir, au point de rentrer dans les mêmes ténèbres, d'où le premier tocsin avoit prétendu retirer ?

Pour moi, qui envisage tout dans un point de vuë morale, je trouve qu'une nation n'est savante que dans la proportion qu'elle devient sage. Peut-être dans ce sens-là, la sonnerie d'Angleterre n'a-t-elle pas beaucoup avancé les arts. Du-moins les docteurs de ce peuple prétendent-ils que le coeur des Anglois est plus corrompu aujourd'hui, qu'avant qu'ils eussent enfilé le sentier du savoir.

Mais si on accorde aux Anglois la préférence à l'égard de certaines connoissances utiles à la navigation & au commerce, on conviendra en même tems qu'ils sont restés bien en arriere à l'égard de plusieurs autres.

Ceux qui apprécient tout en Europe, prétendent que cette nation a, dans les



arts, pour plusieurs millions de justesse & d'exactitude : mais qu'elle n'a pas pour un demi-écu de goût.

Un second Breton, exempt des préjugés de sa nation, me disoit : “ Nous sommes excellens pour les copies, mais nous sommes de très mauvais originaux. Presque toutes les autres nations vont plus loin que nous dans l'invention : mais nous les surpassons toutes dans l'imitation. Nous sommes les premiers polisseurs de l'Europe : mais il nous faut des modèles.”

Cette perfection dans l'imitation vient de la patience & de l'obstination de ce peuple. Ce n'est pas alors l'esprit qui dirige, c'est le corps. Une machine lourde & robuste s'acharne au travail, & par le tems & l'affiduité va plus loin que l'inventeur. On pourroit appeller ces gens-ci les anes mécaniques des arts, les bêtes de somme des métiers.

## L E T T R E XXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**I**L paroît ici un livre sur la guerre présente, que la nation en général goûte beaucoup; car il dit que la Grande-Bretagne ne devoit envoyer ni troupes ni argent en Allemagne. Ce livre a raison: en effet si Angleterre avoit pu se dispenser d'entrer dans les divisions du Nord, & qu'elle eût gardé chez elle ses finances & ses sujets, elle auroit eu bien plus d'avantage.

Il y a dans cette capitale des gens si profonds en fait de systèmes, qu'ils peuvent, dans leurs spéculations, se passer des premiers principes de la politique, & raisonner un volume entier, en tournant toujours sur le pivot de leurs idées.

En fait des intérêts des couronnes, il ne faut pas être un grand forcier pour deviner l'avantage qu'un peuple pouvoit avoir si, tandis que les autres s'écrasoient par des guerres dispendieuses, il n'eût fait lui-même aucun effort.

D 6

Cet



Cet observateur oeconome dit fort élegamment ce que l'Angleterre auroit dû faire pour épargner ses troupes & son argent en abandonnant le pais de Hanover à ses propres forces, & l'Allemagne à ses révolutions : mais il ne parle point des inconvéniens qui seroient nés pour la Grande-Bretagne, en séparant ainsi ses intérêts des guerres du Nord : il est là-dessus d'un secret inviolable.

Rien n'est si aisé que de discourir sur un plan politique, lorsqu'on le détache des vuës générales, & qu'on le rapporte à une certaine manière de penser qu'on se fait ; car tout est démonstratif dans la théorie de l'esprit, l'erreur elle-même a sa géométrie.

Cet auteur enfile un long raisonnement sur les moïens qu'il y auroit eu d'épargner le numéraire & le sang des sujets, & va toujours ensuite dans ses idées, sans regarder ni devant ni derriere lui. Il est si occupé de son plan qu'il ne s'en détourne point, pour observer que la France, l'Angleterre & la Maison d'Autriche, sont si étroitement liées d'intérêt par rapport au poids que l'une d'elles pourroit mettre dans la balance de l'Europe, que les batailles des unes deviennent nécessaire-

cessairement les batailles des autres. De maniere que, si aujourd'hui la France déclaroit la guerre aux enfers, il faudroit que la Grande-Bretagne s'alliât avec les démons contre elle, pour prévenir les avantages que cette couronne pouroit avoir dans cette guerre infernale, &c.

Ce livre d'observations a néanmoins une grande beauté, je veux dire qu'il censure le gouvernement; ce qui, en fait de livres de parti en Angleterre, passe toujours pour une perfection.

Cette brochure me rappelle une scène qui se passa ici, il y a quelques jours, en ma présence, dans une boutique, entre un libraire & un seigneur Anglois du parti opposé à celui de la Cour.

Ce dernier dit au marchand de lui faire voir quelque ouvrage bien écrit sur la politique présente. En voilà un, lui dit le libraire, en lui offrant une brochure. Le seigneur l'ouvrit, & après avoir jetté les yeux sur le titre, si donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre & je le trouve détestable; car l'auteur veut prouver que nous avons un ministre qui a des notions sur le gouvernement politique & civil.

Puisque



Puisque celui-là n'est pas de votre goût, reprit le marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le Lord le prit, l'ouvrit comme le premier & le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il, celui qui l'a fait se déclare neutre au milieu des divisions qui nous agitent. L'auteur n'a pas même assez de génie pour être d'un parti, ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid; car en Angleterre, quand la passion ou l'emportement ne guide point la plume, il n'y a rien de si insipide à lire, qu'un ouvrage anglois sur la politique. On diroit, ajouta-t-il, que nous avons besoin, pour avoir de l'esprit, que le démon de la cabale nous agite.

Puisque cela est ainsi, dit le libraire, je fais ce qu'il vous faut: tenez, Milord, voilà un bon livre; car l'auteur dit tout net que notre gouvernement ne vaut rien; & même, afin que le public ne doute point de la perfection de son ouvrage, il ajoute que nos ministres n'ont pas le sens commun.

Si cela est, dit le seigneur Breton, je l'achete. Le livre doit être bon: il pourra même être excellent, pour peu que l'auteur ait eu le soin d'exagérer les faits, & qu'il en ait imposé aux lecteurs par des impostures, &c.

## L E T T R E XXIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se à Pékin.*

De Londres.

**L** E S ministres d'état en Angleterre ne sont si pas occupés que ceux de France, ils ont le tems de respirer. Le gouvernement-même leur donne quelquefois le loisir de n'avoir rien à faire; ils pouroient-êtré assidus aux spectacles, voir des femmes, & perdre trois ou quatre-heures tous les jours dans les assemblées particulieres, sans que l'administration publique en souffrit. S'ils n'avoient la maladie ordinaire des gens en place, je veux dire, de paroître occupés & accablés d'affaires, ils n'en auroient presque point.

Il est vrai qu'ils ont des bureaux, des secrétaires, des rôles & des copistes, comme ceux de Versailles: mais c'est pour la forme, & afin de remplir le *décorum* de leur charge; car sans tout cet attirail, ils ne se croiroient pas ministres.

Pour paroître des hommes nécessaires à l'état, ils sont obligés de substituer des minucies de Cour aux fonctions les plus importantes.

importantes du ministère. Le parlement les dispense de celles-ci & en fait son affaire.

Les secrétaires d'état en Angleterre, ne font, à proprement parler, que les premiers commis de la couronne; ou, pour me servir d'une expression qu'on emploie ici, les âmes damnées de la Cour. Ils n'ordonnent rien en chef & sont en sous-commandement.

On pouroit comparer un ministre de France à un Pacha de Constantinople; & un secrétaire d'état d'Angleterre, à un Doge de Venise.

Le Monarque les nomme: mais comme cette nomination demande confirmation, & qu'il n'arrive pas toujours que les ministres qui plaisent au roi, soient agréables au peuple, ils sont souvent obligés d'abandonner leur poste. Aussi leur soin principal est-il de briguer les bonnes grâces de celui-ci: ce qui fait pour l'ordinaire des hommes dangereux; car un ministre, qui mandie les suffrages d'une populace aveugle, qu'il méprise d'ailleurs, & cela tout exprès pour se maintenir dans sa place, a des desseins d'indépendance & vise à l'autorité absolue. Les ministres en effet, ici comme ailleurs, sont attaqués de la maladie

ladie

ladie du despotisme. Ils ne sont pas plutôt en place qu'ils voudroient se rendre maîtres de la Cour, du parlement & du peuple.

## L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**L**A société générale d'Avignon est divisée en deux classes, l'épée & la robe.

Hier un homme de cette ville, avec qui j'avois lié quelque société en arrivant ici, me conduisit dans une compagnie de gens de la première espèce. La dame, chez qui nous allons, me dit-il en chemin, porte le nom de cette fameuse fontaine \*, tant chantée par un célèbre Poëte Italien nommé Pétrarque. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cette assemblée, que je crus être dans le lieu le plus respectable de la terre. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne vois que des objets de vénération.

\* Vaucluse.

Une

Une vingtaine de femmes, chargées d'années, de rubans & de rouge, composoient la moitié de cette société. Monsieur, dis-je à mon conducteur, après avoir considéré ces vieux personages ; à ce que je vois, il fait bon être d'Avignon, car il me paroît qu'on y vit longtems. Comment ! repris-je, voilà des femmes éternelles ! sans doute que le déluge les a oubliées sur la terre ? A ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'aller dans la capitale d'Italie pour voir des antiquités, car on trouve ici les ouvrages des Romains.

Mais, changeons de matiere, j'ai ouï dire que cette maison est en grande réputation parmi les étrangers. Comment, me dit-il, en grande réputation ! je le crois bien, on en parle dans toutes les nations du monde. Ce n'est pas sans raison ; car c'est le plus ancien tripot qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Tous les autres ont péri par les ordonnances des rois, ou par cet arrangement des causes secondes qui détruit les meilleurs établissemens : mais celui-ci a résisté à tout, ce qui a causé des coups du sort réitérés qui ont renversé de fond en comble les meilleures maisons de cette ville : car dans trente-ans les révolutions du Lansquenet causent de grands ravages dans les familles.

Son influence ne s'est pas bornée à Avignon. Elle s'est étendue dans le royaume voisin. Voilà, continua-t-il, en me faisant remarquer une grande table, l'autel de la Fortune, où la France a sacrifié bien souvent, & où elle a presque toujours été condamnée à paier aux sacrificateurs les fraix de l'adoration.

Il me semble, lui dis-je en l'interrompant, que la dame du logis, qui porte un si beau nom, fait-là un vilain métier: que voulez-vous, reprit-il, il faut que chacun fasse le sien.

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de m'apprendre qui est cette dame que je vois autour de cette table à quadrille vis-à-vis de nous, qui a des mouches, des rubans & des rides? C'est, me répondit-il, la Duchesse de Cr-il-on. Elle est bien vieille! lui dis-je. Pas trop, reprit-il, elle n'a pas encore cent-ans; il faut aller au mois de Mai prochain pour qu'elle les ait accomplis. C'est ce que nous appellons ici l'âge viril des dames. En ce cas-là, lui dis-je, vous ne devez jamais les voir vieillir, car elles doivent toutes mourir dans l'âge viril.

Qui est celle qui se trouve à la même table, vis-à-vis d'elle, qui ne paroît pas

fi

si décrépite. Oh! pour celle-là, me dit-il, elle est dans sa première jeunesse, car c'est tout au plus si elle a soixante-ans.

Est-ce que vos Dames, repris-je, avant que d'être jeunes, nont point d'intrigues? Oh! que si, me répondit-il, sans cela elles ne pourroient point vieillir, la plupart mourroient alors en naissant.

Pourriez-vous me dire qui est cette dame ici devant nous qui a les yeux assez beaux? C'est la Vicomtesse de Te--s--n. Celle-ci ne pensoit plus à l'amour, lorsqu'un vieux officier de la Gendarmerie, qui a choisi Avignon pour son hôtel des Invalides, l'en fit ressouvenir. Le vieillard aima, la dame résista, l'ancien gendarme insista & la vicomtesse succomba.

Qui est cette petite femme grasse & presque ronde qu'on laisse seule dans un coin de la salle? C'est, me répondit-il, la princesse régnante, la sultane du palais. Elle a bien peu de cour, lui dis-je, pour une souveraine. En voici la raison, repliqua-t-il, c'est qu'il n'y a personne qui ne sente en soi-même un dédain marqué pour elle. Quand une femme, ajouta-t-il, a donné une fois dans une débauche outrée, dans quelque rang que la fortune l'éleve

Péleve après, l'indignation est toujours la même. Celle-ci s'est prostituée à tant de sujets, avant que d'être reine, que le trône lui-même n'a pu la garantir du mépris général.

Qui est, repris-je, cette grande dame déjà d'un certain âge qui est près d'elle. C'est encore une autre sultane du palais, me répondit-il, mais celle-ci est du vieux ferrail, c'est à dire, du lit du dernier prince. Son règne a duré longtems ainsi que sa débauche. Mais elle a donné aujourd'hui dans la dévotion; car à *Avignon*, après *Monseigneur le vice légat*, c'est Dieu. Il n'y a qu'à ses amis particuliers qu'elle dit à l'oreille que ce n'est qu'une grimace.

Monsieur, je vous prie de m'apprendre si vos sultanes du vieux & du nouveau ferrail n'ont point de maris. Oh pour cela oui, elles en ont: sans quoi nos vice-légats n'en voudroient pas; car il faut qu'ici comme ailleurs l'adultere accompagne toujours la débauche. C'est le goût des grands Monarques de l'Europe, auquel les petits princes ne manquent jamais de se conformer.

L E T-



## L E T T R E XXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

**L** E S Angloises sont plus belles que les  
Françoises : mais les Françoises sont  
plus jolies.

En France on ne peut pas quitter le  
sexe ; en Angleterre on en est d'abord em-  
barassé : c'est que la jolie femme a mille-  
perspectives, au lieu que la belle n'en a  
qu'une ; & les femmes doivent être sûres  
de ne pas plaire longtems aux hommes,  
lorsqu'elles n'ont qu'un côté à leur mon-  
trer, quelque beau qu'il soit.

En général le visage des Bretonnes n'a  
point d'expressions, presque tous les  
charmes sont ici à l'agonie ; on diroit que  
la beauté des Angloises est prête à rendre  
l'ame.

Une nature froide & sans action se  
borne aux besoins phisiques de la machine.  
Tu peux bien imaginer qu'avec cette non-  
chalance du coeur, il y a peu de passions  
vives.

Ce

Ce n'est pas que les dames en Angleterre ne se disputent l'empire de la beauté, & ne veuillent plaire aux hommes. Cet instinct dans le sexe est de tous les climats, & se trouve dans tous les païs.

En général les intrigues de galanterie sont fondées sur l'amour-propre : ici les deux sexes se voient par vanité, & s'aiment par ostentation ; le tout à l'insu des sens & sans que l'amour en sache rien.

Au reste cette règle n'est pas sans exception. Les dames en Angleterre commencent à sentir le désagrément qu'il y a de n'être que belles, elles font tout ce qu'elles peuvent pour devenir jolies, & pour cela elles ont recours à l'art.

La plupart se donnent un tempérament, & font semblant d'avoir de la vivacité : mais il y a aussi loin de cette nature à la première, qu'il y a du midi au nord de l'Europe.

Je crois qu'il faudroit bien des choses pour rendre les Angloises aussi gaies & aussi enjouées que les Françoises. Pour y parvenir, il seroit peut-être nécessaire de détruire les mœurs & les manières. J'imagine-même qu'il faudroit toucher au système du gouvernement ; car la politique dans la Grande-Bretagne influe sur tout.

L E T.

## L E T T R E XXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na à Peking.*

De Londres.

**G**EORGE III. occupe maintenant le trône de la Grande Bretagne, il fut proclamé le même jour de la mort de son prédécesseur. Ce n'est point le fils de George II. c'est son petit-fils. Entre lui & le Roi mort, étoit un prince décédé depuis quelques années, digne de régner par sa belle ame, dont George III. eut le fils. Le Roi régnant est dans sa vingt-quatrième année, & d'une figure prévenante. Quoique dans un âge où tous les autres souverains d'Europe sont déjà vieux, il est encore jeune; la chasse, la table, & la débauche des femmes ne l'ont pas encore usé; c'est un prince tout neuf.

Il a d'abord été au fait d'être roi; les autres s'effaient longtems: pour lui, il l'a été du premier coup. On ne s'aperçoit pas que George II. soit mort, les affaires vont, comme si la couronne étoit sur la même tête. Les conquêtes & les victoires continuent, comme auparavant,  
&

& la nation acheve l'ouvrage de sa grandeur.

On pense déjà à marier ce monarque, il est sans contredit le meilleur parti de l'Europe; mais il n'est pas aisé de lui trouver une épouse, la religion rend la chose aussi difficile que l'alliance.

Les Anglois ne voudroient pas d'une Reine qui appartiendroit à une maison si puissante, qu'elle pourroit augmenter le domaine de la couronne en Europe; car ils sont plus jaloux de la petitesse de leur état, qu'ils ne le sont de la grandeur de celui des autres. On diroit qu'ils ont calculé d'avance la longueur & la profondeur de leurs forces, & que l'isle de la Grande-Bretagne est tout juste la mesure de leur puissance.

Il n'y a eu d'autres changemens à la Cour, que ceux qui en étoient une suite. Ceux qui avoient fait assidument leur cour au petit-fils de George II. se sont avancés, le Roi a acquité les dettes du Prince de Galles.

L'Esclave favorite qui avoit de l'ascendant sur George II. a quitté la Cour à sa mort, elle s'est retirée dans sa maison, où elle jouit sans faveur de toute sa fortune. En France, après l'enterrement du Roi, la

maîtresse s'enterre dans une retraite, ou est exilée; en Angleterre, elle peut disposer d'elle-même, comme il lui plaît.

## L E T T R E XXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Cotao yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**S**I on a besoin d'un pilote national à Paris, il est encore plus nécessaire à Londres, où la société est plus escarpée, & où les écueils sont plus cachés. J'allois faire mettre là-dessus un avis dans les papiers publics, lorsqu'en buvant le thé dernièrement au café de Smirne près de la Cour, il s'en présenta un, tel que je le pouvois souhaiter.

C'est un Baronet d'une ancienne famille d'Angleterre, dévoué aux étrangers, & qui chérit tout ce qui vient de loin. Il ne fut pas plutôt que j'étois Chinois, qu'il fit la moitié du chemin pour arriver jusques à moi.

Ce gentilhomme a environ cinquante ans; sa taille est avantageuse & sa figure agréable. Il a de l'éclat dans le teint, ce qui fait qu'on ne voit point d'abord qu'il

est

est usé. Il a passé la plus grande partie de sa vie à lire & à étudier le coeur humain, qu'il appelle l'énigme de la nature.

Dès sa jeunesse, il voïagea dans la plûpart des Cours des princes chrétiens, & parcourut une grande partie de l'Asie & de l'Amérique. Il n'est gueres de gouvernement en Europe dont il ne connoisse la constitution, & peu de loix dont il n'entende l'esprit.

Il m'a dit qu'il s'étoit appliqué, pendant longtems, aux sciences spéculatives; mais qu'il s'en étoit dégouté, par la conviction où il étoit parvenu qu'elles ne servent qu'à agiter l'ame sans la satisfaire.

Il ne veut point surtout entendre parler des mathématiques. La raison de cette antipathie vient de ce que, s'étant appliqué pendant trente-ans à cette science, une courbe qu'il ne peut définir, a manqué de lui faire tourner l'esprit.

Son étude principale aujourd'hui, est celle de l'histoire de sa nation, & surtout celle de la ville de Londres, qu'il possède parfaitement. Il est si savant dans cette branche du savoir, que sa mémoire lui retrace sans peine toutes les anecdotes galantes de la Cour & de la ville. Depuis la fin du règne de George I. jusques au

commencement de George III. inclusivement, il peut dire dans quel tems une certaine Milédi, qui avoit la réputation d'avoir de la vertu, fit un éclat qui la déshonora dans le monde: & dans quel autre une jeune Miss, qui passoit pour une Agnés en se mariant, donna des preuves parlantes à son époux qu'elle n'étoit pas novice en amour.

Il s'exprime avec précision; & en termes qui rendent parfaitement ses idées. Il a de l'imagination, de l'esprit & encore plus de bon sens: mais avec cela, un certain je-ne-fais-quoi de singulier & de bizarre dans le caractère. Il est attaqué de cette indisposition qui, dit-on, tire ici sa source du climat. Il m'a avoué, depuis notre connoissance, qu'il avoit souvent voulu se tuer: mais qu'étant prêt d'exécuter son dessein, il avoit trouvé, toutes réflexions faites, que vivre ou mourir étoit une chose si indifférente par elle-même, qu'il ne valoit pas la peine qu'on prît celle de se défaire. Quand à présent la maladie de se pendre le prend, il monte à cheval & va galoper deux ou trois heures à *Hyde-park*. Mais il a nouvellement découvert un second moïen qui, à ce qu'il dit, est encore meilleur: c'est de

de boire deux-bouteilles de Pontac. Comme ce remède, jusques ici, lui a réussi parfaitement, il l'appelle *le spécifique Anglois pour guérir de la corde.*

Il n'est pas tout-à-fait athée, il croit presque à une providence. Il soutient qu'il n'est pas absolument impossible qu'il y ait un Dieu, mais il n'est pas entièrement d'accord avec lui-même là-dessus.

Il prétend prouver géométriquement que les religions ont été inventées pour le maintien de l'ordre politique & civil, & qu'elles sont la source de toutes les vertus, quoiqu'elles ne contiennent point de vertus. Aussi dit-il qu'un athée en religion est un homme abominable qu'il faut bannir de la société, & soutient qu'on doit croire à un dogme quelqu'il soit.

Comme il fait une infinité de choses, qu'il a beaucoup vu & beaucoup lu, ses amis l'ont souvent voulu engager à se faire membre du parlement : mais il a toujours répondu qu'il ne vouloit pas être d'un corps, où l'art de parler est plus fort que la raison, & où l'éloquence l'emporte presque toujours sur la vérité. Il ajoute qu'un *Orateur* qui a un beau port, de belles dents, & qui joint à cela une voix sonore, peut ramener tout le parlement d'Angle-



terre à son opinion, & se rendre maître de la chambre basse.

Il a été enclin dans sa jeunesse à la débauche, & n'a pas voulu s'en corriger dans un âge avancé par principe de santé. Il croit qu'une sobriété trop rigide est un poison lent qui mine la constitution, & qu'un peu de désordre est un antidote, pour empêcher le dégoût de la vie, dont l'uniformité rend le poids insupportable. C'est pourquoi il va une fois la semaine à *Covent-garden* \*, & s'enivre régulièrement deux-fois le mois à *Bedford-Arms* : il appelle cela remonter la machine.

Dégagé de tous les soins & de tous les embarras de la vie, il n'a d'autre affaire que celle de se tenir gai & enjoué. On ne lui connoît ni procès, ni femmes, ni enfans. Il n'a jamais voulu se marier, non point par aversion pour le sexe, mais parcequ'une femme éternelle, comme il s'exprime, est fiere & hautaine, & rend par-là le mariage insupportable.

Il jouit de quatre-mille-livres-sterling de rente, & en auroit six-mille si, après la mort de son pere, il ne lui avoit pris

\* Quartier où sont les maisons de prostitution.

fantaisie d'aller mesurer la grande pyramide d'Égypte. Il me parle souvent de cette disgrâce, qui lui a enlevé le tiers de sa fortune; & dit à ce sujet que, sans un certain roi d'Égypte qui vivoit il y a plus de deux-mille-ans, il auroit six-chevaux dans son écurie au-lieu de trois; quatre domestiques d'avantage qu'il n'a; & qu'il boiroit deux-bouteilles de vin clair et de plus à ses repas, que ses facultés ne lui permettent aujourd'hui d'en boire.

## L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**O**N voit ici une sorte d'hommes, qu'on appelle Am--b--rs. Ces gens, qui sont chargés des intérêts des couronnes, sont si désœuvrés, qu'on diroit qu'ils n'ont d'autre affaire, que celle de n'avoir rien à faire.

Si on va le matin prendre l'air à *Hyde-Park*, on est sûr de les y rencontrer à cheval; si on marche à midi dans les rues de Londres, on les y trouve à pied: on ne sauroit faire deux-pas sans leur passer sur

le corps. Ils sont tous les jours régulièrement dans *St. James's Park*, depuis deux-heures après midi, jusques à quatre. Ce sont les premiers objets qui se présentent à *Ranelagh* & à *Vauxhall*. Ils président dans les *Front-Boxes* des deux théâtres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, & sont des pillers de l'opéra Italien de *Hay-market*. Aucun concert public ne se fait sans eux; il ne se tient aucune assemblée où ils n'assistent: ils sont enfin partout, excepté dans leurs cabinets. Je ne les connois point personnellement, & je n'aurois jamais deviné ce qu'ils sont, si on ne me l'avoit dit.

On en voit un parmi eux qui est éternel. Il arriva à Londres après le déluge, & il ne quittera vraisemblablement l'Angleterre qu'à la fin du monde. Il est vieux comme Saturne; mais tu ne lui donnerois pas quarante-ans, tant il est poudré & musqué. Son air est si grave & son maintien si empesé que, depuis trente-ans, il n'a pas dérangé un seul cheveu de sa perruque: au reste c'est un grand négociateur, car il a traité avec la moitié des femmes de la ville.

On m'en a montré un second qui est toujours hérissé. On diroit que son esprit

prit est pris aux cheveux. On le voit pensif & rêveur comme s'il étoit chargé du détail de l'Europe. Il assiste aux spectacles ministralement. Ceux qui le voient de près prétendent qu'il a des connoissances & du savoir : mais à quoi bon sa capacité? quand on n'a d'autre affaire dans une Cour que celle d'y régler des subsides; c'est-à-dire, de recevoir & d'envoier de l'argent, on n'a pas besoin de génie, il suffit d'avoir des mains.

On m'a assuré qu'il y en a parmi eux qui ont des lumieres & de l'entendement, je ne t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'assurer, c'est qu'il y a parmi eux de sots personnages. J'en vois un surtout dans les endroits publics qui a l'air indécent, je ne connois point de visage plus malhonnête.

On m'en a fait remarquer un, arrivé de la Guadeloupe, país d'où vient le sucre, qui enchérit sur tous les autres par sa difformité. C'est une espèce de singe-homme. Il n'y a que des sauvages de l'Amérique qui puissent envoier en Europe de telles figures.

Il me semble que les princes chrétiens ne sont pas assez scrupuleux sur le choix de ceux qui doivent les représenter dans les

Cours étrangères. C'est en quelque maniere avilir les couronnes que de confier leurs intérêts à des hommes qui ne ressemblent en rien à ceux qui les portent. On dit que ce n'est qu'une copie, mais cette copie doit avoir quelque rapport avec l'original.

## L E T T R E XXIX.

*Le Mandarin, Ni-ou-san, au Mandarin,  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**T**U as vu dans ma précédente ma premiere introduction chez la noblesse d'Avignon. Nous nous rendîmes le lendemain dans la même assemblée, où nous trouvâmes à peu près la même compagnie.

Mon sieur, dis-je à mon conducteur; je vous prie de m'apprendre qui est ce vieillard poudré & musqué, qui fait l'agréable avec cette jeune Dame placée devant nous? C'est un de nos marquis, me repondit-il, qui porte le titre & le nom d'une terre qu'il n'a plus. Il est vieux comme le monde & usé comme le tems. Les plaisans d'Avignon disent par ironie qu'il

qu'il naquit du tems de Jean XXII. & qu'il vit bâtir le palais papal; avec cela il est toujours à fleurir le jupon de quelque femme. Il passe tous les matins deux heures à sa toilette pour réparer les injures de l'âge; & il se pare comme une vieille femme. Mais toutes ses précautions montrent la corde; ses rides contredisent son perruquier, & le font passer pour un imposteur.

Dites-moi qui est ce grand personnage un peu vouté, qui domine sur tous les autres, & qui a une perruque en bourse, quoiqu'à son âge on ne devroit plus en porter?

C'est, me répondit-il, un gentil-homme-consul. La manie de celui-ci est le Chaperon; & il n'est pas plutôt sorti de cette charge, qu'il voudroit y rentrer. Apparemment qu'il y trouve son compte. Si cet homme avoit vécu du tems des romains, il n'auroit pas aspiré à devenir César; il n'eut intrigué dans la république que pour le Consulat. Il passe ici pour un grand calculateur; on lui donne même des notions sur la géométrie & sur quelques autres sciences. Je l'ai tâté deux ou trois fois sur ces matieres, je lui trouve un esprit trop problématique: au-reste sa fa-

mille est très ancienne ; car elle datte du tems de Moïse \*.

Je voudrois savoir, repris-je, qui est ce gentilhomme, qui porte une figure très commune, & une marque de distinction à sa boutoniere ? C'est un chevalier de Malthe de quelque part des environs de cette ville. Il a l'air bien impertinent, lui-dis-je : & il en a bien le jeu aussi, reprit-il. C'est le mortel le plus insipide, & en même tems l'animal le plus arrogant qui soit dans la nature. Il est à charge à tout le monde dans cette ville par sa fierté & son insuffisance. On doit lui voler tout son bien au jeu dans une nuit ; c'est le seul moïen qu'on a imaginé pour le forcer à quitter Avignon.

Pouvez-vous me dire qui sont ces deux cavaliers, en face de nous, qui prennent un air badin avec tout le monde & plaisantent sans cesse ? Ce sont les Messieurs Four-b-n deux freres ; voici en gros leur caractere. L'un est un ivrogne & l'autre un fat. Et qui est ce grand vieillard, repris-je, qui fait semblant de n'être pas âgé, en badinant & folatrant avec eux comme un jeune homme ? A son air je le soupçonerois le troisieme frere. Vos soupçons sont justes, ajouta-t-il, mais c'est

\* Maison Juive.

assuré-

assurément l'ainé, car c'est le pere des deux-autres.

Qui est ce jeune homme qu'on voit à cette table à quadrille, qui a le regard indécis & les mains tremblantes? On diroit qu'il vient de la forêt voisine, & qu'il y a fait un mauvais coup. C'est le Marquis de For-t-a de Provence: mauvaise compagnie. On l'accuse d'avoir assassiné un homme dans sa ville, c'est pourquoi il s'est retiré dans celle-ci. L'affaire est pendante au parlement d'Aix: mais, qu'il perde ou qu'il gagne son procès, cela revient au même pour sa réputation; car tout le monde lui rend la justice de croire que, s'il ne l'a pas assassiné, il est capable de le faire. Son métier est d'être joueur, & il coupe joliment une bourse.

Monsieur, insistai-je, qui est ce petit homme à deux-pas de nous, qui a l'air si empesé? On le nomme, me dit-il, le Vicomte. C'est un petit-maître d'une ancienne édition qui n'a jamais été corrigée; car l'ouvrage de sa personne est rempli de deffauts. Il étoit autrefois très impertinent, mais depuis qu'une femme l'a battu, il est devenu fort humble.

Qui est ce grand jeune-homme qui lui parle maintenant, qui fait le beau garçon  
&



& qui se mire continuellement dans sa figure? C'est le petit-neveu de notre Arch<sup>evêque</sup>. Il joue l'esprit, affecte les sentimens, fait le beau diseur, parle exprès pour se faire écouter; choisit ses mots, ses expressions, & accompagne le tout d'un certain je-ne-sais-quoi de singulier dans sa figure & ses manieres, qui semble fait pour achever de le rendre ridicule.

Qui est ce chevalier de St. Louis qui est à côté de lui? C'est son oncle, me répondit-on: homme caustique, mordant, qui médit depuis qu'il est levé jusques à ce qu'il soit couché. Ce gentilhomme peut seul diffamer une société entiere, & perdre de réputation toute une ville; d'ailleurs cependant honnête homme, quoiqu'un peu fripon au jeu.

Je suis curieux de savoir, continuai-je, qui est ce petit homme replet, qu'on voit dans tous les endroits de cette salle, qui se foure par-tout & qui parle à tout le monde? C'est le Marquis de Mont-p<sup>rest</sup>, une espèce d'aventurier, qui s'est établi dans cette ville pour faire valoir ses heureux talens pour l'industrie. La plupart des gens de qualité empruntent, font des dettes, s'intriguent au jeu ou avec les femmes: mais celui-ci négocie en procès.

Son industrie est la chicane. Il achete de mauvaises causes, qu'il rend bonnes à force de solliciter & d'importuner les juges. Homme alerte, laborieux, infatigable, il monte à cheval & galope à Rome ou à Paris, comme un autre iroit ici à la promenade. La plupart des hommes sont déplacés, la vocation de ce gentilhomme étoit d'être postillon.

Je ne vous ferai plus qu'une question, dis-je à mon conducteur, car je crains de me rendre importun. Qui est ce petit chevalier, à cheveux gris, qui est auprès de nous, qui furete par-tout avec les yeux, & qui a le visage d'une chauve-fouris ? C'est, me répondit-il, un petit avorton de Malthe, que la religion a oublié ici, parcequ'il n'a pas de quoi faire honneur à la religion. Il est vain, orgueilleux, pauvre & ignorant; en un mot c'est un véritable gentilhomme d'Avignon.

L E T.

## L E T T R E   X X X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou na, à Pékin.*

De Londres.

**I**L y a dans cette grande ville deux fortes de nations, les peuples qui habitent ce qu'on appelle la cité, & ceux qui résident dans le quartier de la Cour; les moeurs des uns sont précisément les antipodes de celles des autres; on peut regarder la division qui sépare ces deux peuples, comme une vaste mer qui met une différence immense entre eux.

On diroit que l'Anglois qui est né aux environs de *Lombard street*, est d'une espèce différente de celui qui vit aux environs de *St. James's Square*. Quand celui-ci veut se divertir & montrer le ridicule d'un sot personnage, il met sur le théâtre *the Citizen* \*, le citoïen.

En effet tout est différent en lui, la maniere de parler, de s'exprimer, de s'habiller, de satisfaire ses goûts, ses desirs & ses appétits. L'Anglois de la cité est grossier, stupide, sans imagination, s'exprimant mal dans la société ordinaire,

\* Comédie qui porte ce nom.

n'aïant

n'ayant dans la tête que des calculs d'argent. Au contraire le Breton né près du parc, parle joliment, s'exprime avec aisance, & a des reparties; il dédaigne les richesses qu'il prodigue continuellement, ce qui fait qu'il méprise l'habitant de la cité qui ne pense & ne respire que profit & gain. Mais celui-ci lui rend bien le change, lorsqu'il vient le trouver à la bourse, pour avoir par son moïen de quoi fournir à ses dissipations. Le citoïen fier & enflé de ses lettres de change, & de son argent, le regarde avec dédain, & ne lui répond que par monosyllabes; il n'a presque point le tems de lui parler. Le courtisan, qui a besoin de lui, s'habille de même dans ce moment, & affecte son ton & ses allures. L'argent qui au café de *Smirna* détruit le niveau, le rétablit au café de *Tom's*. Tous ceux qui sont dans l'enclos de ce quartier, y sont à l'unisson pendant que la bourse dure, & que les affaires se font; ce n'est que deux-heures après, que chacun rentre dans son caractère. L'habitant de *St. James*, en repassant *Temple-bar*, reprend son air de Cour, qu'il y avoit laissé, comme en dépôt en entrant dans la cité; & le marchand, en laissant les

les

les calculs & les agens de change, redevient gauche, grossier, & mauffade.

## L E T T R E XXXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**O**N ne peut gueres marcher dans les ruës de Londres, sans être battu, n'y aller en carosse sans être rompu. Si l'on est à pied, l'on est balloté; si l'on est en voiture, on est cahoté. Je prefere le balottage au cahotage, je me mêle dans la foule & soutiens le combat.

Mon banquier qui demeure, à trois-milles de mon logement, ne me compte jamais de l'argent qu'à mon corps deffendant: j'allai dernièrement chez lui, pour recevoir cinquante guinées, & je reçus avant que d'y arriver, autant de coups de poing. Je serois peut-être traité avec plus de ménagement, si on savoit que je suis Chinois; mais j'ai le malheur, malgré mes petits yeux, de passer pour François, & en cette qualité, je suis étrillé d'importance. Il est triste pour un Asiatique d'être la victime de la haine de deux nations Européennes.

Dans

Dans les autres états d'Europe, il n'y a que les soldats qui donnent des batailles ; ici tout le monde se bat, & fait la guerre. Hier, comme je passois dans une rue qu'on appelle le Strand, un gros Anglois, en passant auprès de moi, me donna un grand coup de poing qui me fit pirouetter plusieurs minutes, en m'appellant *French Dog*. Je lui en aurois volontiers fait mon reçu, à condition d'en être quitte pour le premier ; mais comme l'étourdissement où j'étois, ne me permit pas de me retirer, il m'en donna un second, en me disant, *Get out of my way, you dirty fellow*.

Il est malheureux pour l'Europe entière que les deux nations aient conçu tant d'antipathie, l'une pour l'autre, car je vois ici tous les jours des *Allemands*, des *Italiens*, des *Portugais*, & des *Espagnols* qui étant pris pour *François*, ne sont pas traités avec plus de ménagement que moi qui suis Chinois.

Il est vrai que si je me plains du mauvais traitement que je reçois, on me propose aussitôt le duel national, qui est un combat particulier personnel ; mais j'aime mieux recevoir deux ou trois-coups de poing que cent, & avoir une épaule ou un bras démis, qu'un oeil poché, ou le visage en compote.

## L E T T R E XXXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**J'**A VOIS vu des Anglois en France, & j'en vois à Londres. Ce ne sont ni les mêmes génies, ni les mêmes-hommes. Le changement est si grand que l'on diroit que l'espèce est différente. A Paris ils ont de la douceur & de la politesse, & une certaine liaison dans le caractère qui les rend sociables. A Londres, ils sont sombres, noirs, taciturnes, & presque intraitables. Les qualités aimables les abandonnent en débarquant ici. Ils redeviennent Anglois depuis la tête jusques aux pieds.

Quoique le trajet de mer qui sépare les deux nations ne soit que de quatre-heures, les naturalistes comptent six mille-lieuës de la gaîté de Calais à celle de Douvres. La différence de caractère n'est pas plus grande entre les deux peuples qui habitent les deux Poles opposés.

Je ne puis croire que cela vienne du climat : une si petite différence ne sauroit produire

produire un si grand effet. Le Phisique n'a ces fortes d'influences qu'à un certain éloignement de degrés, & les Astronomes ne mettent presque aucune différence du soleil de France à celui d'Angleterre. Il est vrai que les Anglois se pendent, & que les François ne se pendent point; mais ce n'est pas l'air qui fait que les Bretons s'étranglent ou se noient. Je crois que ce contraste tire sa cause du système politique.

La société & la politesse sont une suite du gouvernement absolu. Le despotisme en France s'étend dans toutes les classes. Chaque sujet, qui est supérieur en rang & en richesses, est une espèce de Roi pour celui qui lui est inférieur: celui-ci devient son esclave naturel: de-là viennent en général les considérations, les égards, les distinctions & toutes les manières soumises & complaisantes.

On peut regarder la France comme une société de courtisans, qui à certains égards sont monarques, & à d'autres sujets. Cet enchaînement de despotisme, qui s'étend depuis le plus petit sujet de la monarchie jusques au plus grand, forme cette politesse qui est si naturelle aux François; car les  
courtisans



courtisans font partout flatteurs & prévenans.

Quand la constitution Romaine fut dans sa vigueur, le peuple Romain, franc & sincere, ne connoissoit point ces égards étudiés. Lorsque les Empereurs les eurent assujettis, ils furent polis, doux, affables & trompeurs.

Les Bretons, libres & indépendans, n'ont pas besoin de cette gaîté Françoisé. Leur sistême politique les en dispense. L'institution met toutes les classes à l'aise. Chaque Anglois peut être de l'humeur qu'il veut sans prendre garde à celle des autres.

L E T T R E XXXIII.

*Le Mandarin, Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao yu-se à Pékin.*

de Londres.

**D**E P U I S la mort du Roi, toutes les idées sont ici pacifiques. On parle déjà de congrès, d'indemnisation, de suspension d'armes. Il semble que tous les sistêmes de guerre soient descendus dans le tombeau avec le monarque. Tel est le sort des Européens, que leur destinée tient presque toujours à la vie d'un seul homme.

Si

Si George II. régnoit, la guerre continueroit; mais parceque George III. occupe le trône, la paix se fera. Et ce n'est pas une des moindres raisons pour un souverain de mettre fin aux batailles, que son prédécesseur les ait commencées. Un monarque croiroit n'être point roi, s'il suivoit les anciens plans: il s'imagineroit qu'on croiroit dans le monde que son prédécesseur vit encore & qu'il n'est qu'une ombre régnaute. Afin que le public n'ait pas cette opinion de lui, il faut abimer les anciens sistêmes qui ont coûté tant de sang, & en établir de nouveaux qui, ne s'accordant pas avec les premiers, ne sont pas moins préjudiciables à la nation, que ceux qui pouroient auparavant lui être le plus nuisibles.

Je ne dis pas que l'état de guerre soit préférable à celui de paix; mais seulement qu'il y a des cas particuliers, où un gouvernement, aiant fait une grande avance de richesses & de sujets, est dans la nécessité de consommer l'ouvrage des sièges & des batailles; sans quoi le traité de paix lui fait perdre tout le fruit de ses victoires.

Ce que je t'en dis ici ne porte pas précisément sur l'Angleterre. Pour savoir  
fi

si la paix lui fera plus utile que désavantageuse, il faudroit connoître à fonds ses ressources, avoir mesuré ses finances, combiné l'état de ses forces de terre & de mer: savoir si les taxes qu'elle seroit obligée de mettre sur ses sujets pour subvenir aux dépenses extraordinaires de guerre, ne lui seroient pas plus préjudiciables que l'avantage qu'elle pourroit retirer de dix-victoires: & sur tout ne point s'en rapporter au peuple, dont les idées là-dessus portent toujours à faux; parceque chacun se forme des préjugés relatifs à ses intérêts particuliers.

## L E T T R E XXXIV.

*Le Mandarin, Ni-ou-san au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**L**E même homme qui m'avoit introduit dans l'assemblée des nobles, d'Avignon me présenta deux-jours après dans celle des gens de robe. On ne nous eut pas plutôt annoncés, que le maître du logis se leva de sa place, vint nous recevoir à la porte de l'appartement, me présenta à la compagnie; & après m'avoir  
fait

fait beaucoup de civilités, nous fit asseoir dans un endroit fort commode. Voilà un homme bien poli, dis-je à mon conducteur : il est encore plus aimable, ajouta-t-il. Si vous faisiez quelque séjour à Avignon, vous seriez enchanté de le voir. Il a le ton de la bonne compagnie, le caractère liant, l'air aisé, & les manières engageantes : mais ce n'est-là, pour m'exprimer ainsi, que le mécanique de son mérite. Il a du génie & du savoir : outre qu'il est habile avocat, grand jurisconsulte, il parle de tout avec beaucoup de justesse, d'esprit & de pénétration. Il joint aux qualités de bon citoïen, celle d'homme fort sociable. Il fait très bien les honneurs de cette ville ; car, outre une nombreuse compagnie qu'il rassemble chez lui deux-fois la semaine, si quelque prince ou quelque grand de l'Europe fait quelque séjour à Avignon, il lui donne des fêtes, où l'on n'admire pas moins son bon goût que sa magnificence.

Voilà le portrait que mon conducteur me fit de cet Avignonois ; & en effet je démêlai dans ses traits la vérité du tableau : car il y a des physionomies parlantes.

On nous proposa de jouer ; mais je presserai de m'entretenir avec mon compagnon.

TOM. IV.

F

Après

Après que les parties furent établies, & que chacun fut rangé au-tour des tables : Monsieur, lui dis-je, vous voïez que je suis ici comme un homme tombé des nuës. Voudriez-vous avoir la bonté de m'initier dans ce monde nouveau. Je le veux bien, me répondit-il poliment, & je le puis d'autant mieux, que (passez-moi l'expression) je suis Franc-Maçon de cette assemblée ; j'ai le secret de l'ordre. Vous n'avez donc qu'à parler, & me déclarer par qui vous voulez que je commence.

Je vous prie de me dire qui est cette jeune dame, assise au-tour de cette table vis à-vis de nous, qui a les traits réguliers, la phisionomie aimable avec d'assez beaux yeux ? C'est, me répondit-il, une étrangere, née en Provence, qui a épousé ce petit homme qu'on remarque derriere elle.

Faite comme elle est, repris-je, elle doit avoir bien des adorateurs ? Elle n'en manqueroit pas, me dit-il, mais elle n'en veut point. Il lui a pris fantaisie d'aimer son mari ; chose qui n'est pas ordinaire à Avignon, où l'on ne se marie point pour cela : & c'est peut-être, parceque cela n'est pas commun, qu'elle l'aime ; car les fem-  
mes

mes se décident toujours pour les choses rares.

Qui est cette autre jeune femme qui est auprès d'elle, repris-je, qui a le visage long, les yeux noirs, qui affecte un air enfantin & qui avec cela a je-ne-sais-quoi de languissant? C'est encore une femme qui est pour les choses rares. Elle aime son mari ou dumoins fait semblant de l'aimer: il est vrai que personne ne l'en empêche, car c'est une grimaciere que la plûpart des hommes trouvent ridicule.

Qui est cette troisieme que nous voïons ici à notre droite, qui a le visage rond, le teint beau & la bouche laide? Est-ce encore une curieuse en raretés? Non, non, reprit-il précipitamment; la chose la moins rare que celle-ci trouve dans sa maison, c'est son mari; aussi lui preffere-t-elle un amant.

Je meurs d'envie, lui dis-je, de savoir qui est cette femme surannée, qui fait les yeux doux à ce vieillard, que je vois à deux-tables de nous, en perruque à bourse & déguisé en jeune homme? Ils se font des grimaces si risibles, que je ne fais comment ceux qui sont avec eux peuvent garder contenance. C'est, me repartit-il, une veuve avec un vieux garçon, qui

F 2

s'aiment

s'aiment jusqu'à en être ridicules. On les dit mariés ensemble, en tout cas, s'ils ne le font pas, ils vivent comme s'ils l'étoient.

Dites-moi qui est cette grande femme qui a le teint forcé, l'air hommace & le propos libre & dégagé? Il me semble qu'elle fait semblant de ne plus aimer un jeune homme d'une assez jolie figure, qui joue avec elle & qu'elle agace toujours. Vous avez raison, me répondit-il; elle fait semblant: mais en fait d'intrigue d'amour, quand tout le monde s'apperçoit qu'une femme fait semblant de ne pas aimer un homme, c'est une preuve certaine qu'elle l'aime.

Je voudrois savoir qui est cette femme mince & longue qui a une taille décharnée qui ne finit point, & dont la tête ressemble à un point placé sur un i? C'est, me dit-il, une femme à sentimens. En effet on lui trouve ici de la délicatesse; car elle n'a eu que cinq ou six-amans dans sa vie, & à la fin elle s'est bornée à un blondin fade & insipide, avec qui elle vit assez indifféremment; mais comme il faut que la galanterie s'occupe à quelque chose, ils font ensemble de la tapisserie à l'aiguille. Leur amour en est aujourd'hui à la douzieme chaise.

Faites

Faites-moi la grace de me dire, qui est cette brune qui a le visage long, les yeux noirs, les dents belles & la bouche jolie, qui nous regarde presque toujours ? C'est, me répondit-il, une femme sans mœurs. Lorsqu'elle étoit fille, elle étoit au premier venu: aujourd'hui qu'elle est femme, elle est au dernier. Tout lui est bon; elle donne dans l'église, l'épée & la robe, sans négliger cependant le tiers-état. Elle s'attâche surtout à la finance. Si comme cette princesse d'Égypte elle eût exigé une pierre de chacun de ses amans, elle pouroit élever aujourd'hui une pyramide qui iroit jusques au septieme ciel.

Qui est cette jeune personne, qu'on remarque assise derriere elle, & qui est assez jolie ? C'est sa soeur, demoiselle à marier, & qui a autant de goût qu'elle pour la robe: mais qui, en attendant, s'amuse avec l'épée. Celui qui épousera cette fille, se mariera avec une femme.

D'où vient, lui dis-je, reçoit-on ici ces fortes de créatures ? Que voulez-vous, répartit-il ? S'il falloit scruter la conduite de toutes les femmes, & ne recevoir que celles qui ont de la vertu, il faudroit mettre la clef sous la porte de cette assemblée.



Monfieur, lui demandai-je en cet endroit, qui font tous ces hommes qu'on voit de-bout & affis dans cette afsemblée ? Ils font pour la plûpart habillés de noir. Ce font, me répondit-il, des avocats. En voilà beaucoup ! repris-je ; & il faut que vous aïez bien des procès, pour occuper tant de gens de loix. Nous en avons peut-être moins qu'ailleurs ; car nous fommes trop pauvres ici pour corrompre les juges & acheter des lentences : auffi n'est-ce qu'un titre qu'on se donne pour percer tout d'un coup au fecond rang. La plûpart de ces avocats que vous voïez, ne vous donneroient pas un bon confeil pour l'empire du monde : & plufieurs d'entre eux ignorent certainement qu'il y ait un code de loix, & que Juftinien ait jamais existé. Quand un roturier veut un peu fe dégrader de fon origine, il prend des grades & fe fait avocat honoraire : ce qui lui donne le pas directement après la noblefse. Il y a un prix fait pour cela : on dépense cent-écus. Cela n'est pas cher, lui dis-je : il est impoffible d'être un sot à meilleur marché. Je ne fuis embaraffé que de leur infuffifance ; car des gens qui, pour de l'argent, achètent le favoir de leur état, doivent être de grands ignorans. Eux  
ignorans !

ignorans ! reprit-il : ce sont les plus habiles gens du monde. Ils savent tout : parlez-leur oeconomie d'état, sistême de finances, gouvernement, ministere, administration, & vous verrez comme ils traiteront toutes ces matieres. La politique est surtout leur fort, c'est-là où ils brillent le plus & où ils extravaguent d'avantage.

## L E T T R E XXXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu se, à Pékin.*

De Londres.

**A** PARIS il y a plus de théâtres & de pièces qu'à Londres : mais à Londres il y a plus de scènes & d'acteurs qu'à Paris.

Dans les autres païs de l'Europe, on représente les vices en gros, ici on les joue en détail : on dépèce, pour ainsi dire, le coeur humain.

Les faiseurs de pièces représentent la nature dans toutes ses formes, même les plus difformes.

Les intrigues des cachots, les horreurs des prisons, les entretiens brutaux des cabarets,

barets, les propos indécent des mauvais lieux entrent dans le plan de ce théâtre.

Le plus souvent les personnages sont des voleurs de grand chemin, des gueux, des pauvres, des mendiants, des taverniers, &c.

On dit ici pour raison que la scène est le miroir de la vie humaine : mais faut-il pour cela en défigurer la glace ? Un malade dans sa garde-robe, un lépreux qui expose ses plaies, un ivrogne qui vomit, une femme de mauvaise vie qui affecte des postures indécentes sont aussi des tableaux de la vie humaine : faut-il pour cela les exposer au grand jour ?

La société civile a ses égouts, ou, pour me servir de cette expression, ses excréments : lorsqu'on les remue, il en sort des exhalaisons qui font mal au coeur.

Ces caractères ne sont d'aucune utilité au monde moral. Ceux qu'ils représentent n'assistent jamais à ces représentations ; & quand ils y assisteroient, ces peintures ne feroient sur eux aucune impression. La vile populace ne se corrige jamais ; la crapule dans laquelle elle est plongée dans un tems, est celle où elle vit dans un autre.

Mais

Mais, comme on a jugé que la scène feroit trop uniforme, ou peut-être même trop triviale, en ne représentant que des filoux ou des laquais, on y a mêlé des héros & des rois ; de maniere que le spectateur, après avoir parcouru sur cette scène le palais d'un Monarque, s'y trouve le moment d'après dans la boutique d'un savetier \*. Le Roi y est sur son trône, le cordonier sur son escabeau. Celui-là entretient les spectateurs des affaires d'état, celui-ci des détails de sa boutique. Le Héros est amoureux, le savetier est ivrogne. L'un supplie la reine, l'autre bat sa femme, &c. Rien n'est si contradictoire que ce qui se passe sur ce théâtre. Les personnages y sont à mille-lieuës les uns des autres.

Les phisiciens ont observé que ceux qui fervent les foux dans les hopitaux, à force d'entendre des discours interrompus, coupés & qui n'ont aucune liaison, perdent l'esprit eux-mêmes. Je ne te dirai pas si les spectateurs qui assistent régulièrement à *Covent-garden* & à *Drury-lane* deviennent foux ; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que ces deux théâtres ne sont pas faits pour rendre les hommes sages.

\* La plûpart des pieces sérieuses en Angleterre sont mêlées de farces.



## L E T T R E XXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-se à Pékin.*

De Londres.

**L**E théâtre Anglois est non-seulement bas & trivial, mais même sale & obscene. J'assistai, il y a quelques jours, à une comédie Angloise qui a pour titre, *The Batchelor*. La pièce ne fut pas plutôt commencée que j'aurois voulu être bien loin du théâtre: tant la modestie & la décence y sont blessées. Je cherchai plusieurs fois les moïens de m'enfuir, mais une foule de spectateurs me barroit tous les chemins, car cette pièce est fort courue,

J'étois d'abord pour les jeunes dames, dans un embarras que je ne puis te représenter: mais je m'apperçus bientôt qu'elles étoient moins inquiètes que moi.

Il faut que la modestie soit bien dégénérée parmi le sexe Breton; car on lit dans quelques fragmens qui peuvent servir d'histoire au théâtre Anglois, que les femmes autrefois n'assistoient jamais au spectacle qu'en masque; de maniere qu'étant couvertes, elles écoutoient incognito toutes  
les

les sottises qu'on y débitoit, mais aujourd'hui elles ont levé le masque, & les entendent personnellement, de sang-froid & sans rougir.

Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun mauvais lieu, point de corps de garde, où il se débite d'avantage d'obscénités, & où il se dise un plus grand nombre de paroles scandaleuses, qu'il s'en proféra ce soir-là sur ce théâtre.

L'indécence de cette comédie ne se borne pas aux mots, elle passe jusques à la représentation de l'acte de la débauche. Le crime se consomme presque sur la scène, en présence du spectateur à qui la pièce fait garder les manteaux.

On doit avoir mauvaise opinion de la délicatesse d'une nation, qui souffre que l'indécence soit portée sur son théâtre jusqu'au point de revolter les sens.

Il ne faut point avoir l'esprit formé pour juger de cette dépravation de goût, la raison dans son adolescence peut s'en apercevoir.

Au sortir de cette pièce, j'allai chez une Dame, qui m'avoit invité & où plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe devoient se rendre après la comédie, & y souper comme moi. Parmi ceux qui for-

moient cette assemblée, il y avoit une Dame qui avoit une fille de sept-ans, qu'elle avoit menée ce soir-là pour la première fois à la comédie.

Après les premiers complimens, chacun s'assit à sa place en attendant qu'on servît. On alloit sans doute parler de la pièce & des acteurs, lorsque la petite fille, prenant la parole, s'adressa ainsi à sa mere.

Ma chere Maman, lui dit-elle, pour-quoi est-ce qu'il y a des théâtres & des comédies à Londres ? Ma fille, lui répondit la mere, c'est pour corriger les moeurs par la peinture difforme des vices. Oui ! dit l'enfant, cela est bien joliment imaginé, ma chere maman, moiënant quoi, ajouta-t-elle, les petites filles comme moi qui vont souvent à la comédie, doivent être bien sages ? Oh ! je vous prie donc, ma chere petite maman, de m'y mener souvent ; car je veux être bien sage aussi. Cependant, reprit-elle, j'ai entendu ce soir des paroles qui doivent être méchantes ; car la petite Dazy-Smith qui va à l'école avec moi, fut mise dernièrement en pénitence, pour les avoir proférées : comme *son of a Bitch, son of a Whore, son of —* Fi donc, Mademoiselle, lui dit la mere en prenant son sérieux, ne prononcez point ces

ces.

ces mots sales. Mais si ces mots sont sales, Maman, interrompt précipitamment la petite-fille, pourquoi les emploie-t-on sur le théâtre, s'il est fait pour corriger les moeurs.

Un enfant de sept-ans dans cette réponse fait la critique générale du théâtre Anglois.

## L E T T R E XXXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**L'**ANGLETERRE est riche & fertile, son commerce est étendu. Elle domine sur le vaste océan; sa marine la rend respectable à tout l'univers. Sa constitution est des mieux combinées; le citoyen y est libre, l'homme n'y est point esclave. La nation se gouverne par ses loix, & se conduit par ses représentans: chaque particulier y est une espèce de roi; il ne rend compte de ses actions, qu'à lui-même. Cependant ce peuple est le plus malheureux de la terre, car il est le plus trille. Une inquiétude mortelle s'est emparée de la nation; on ne vit point en Angleterre, on n'y fait que languir. Au



milieu des richesses & de l'abondance, on ne jouit de rien. Tous les amusemens publics ou particuliers sont mélancoliques, & les divertissemens privés de gaîté ; tout y est sérieux, jusques à la joie. Un air sombre jette du noir partout, & répand la tristesse, jusques dans le sein des plaisirs. La gravité a pris le dessus ; elle s'est emparée de toutes les classes de la nation : il y a des Anglois qui de pere en fils n'ont pas ri, depuis dix-générationes.

La plûpart des Bretons, ne pouvant survivre à leurs chagrins, se pendent, ou se noient. Quel bonheur que celui qui porte les hommes à se tuer de désespoir ! Je crois que je pourrois expliquer ceci. La liberté donne une certaine inquiétude d'esprit que la servitude lui ôte. Le peuple esclave a une affaire, qui est celle de rompre ses chaînes ; la nation libre n'en a point : or quand l'imagination n'a rien à faire, l'inquiétude travaille.

Il s'en suivroit de-là, me répondras-tu, que la liberté seroit un mal. Je le crois de même, par la raison que les hommes abusent de tout. Plus l'avantage qu'ils reçoivent de la constitution politique, est considérable, plus l'abus qu'ils en font est grand. Il est vrai que cette liberté est l'état  
de

de perfection ; mais pour en jouir, il faudroit que l'homme fût parfait. Il n'y a point de gouvernement sur la terre plus esclave que celui du Turc, & il n'y en a aucun qui sente moins son malheur. De toutes les nations, la Françoisë est la moins libre, c'est cependant la plus gaie.

Une autre source de cette humeur noire qu'on remarque chez ce peuple ci est, je crois, le genre des boiffons qui sont en usage en Angleterre. Les Anglois en général s'abreuvent de liqueurs fortes & spiritueuses. Celles-ci qui, pendant qu'elles portent leur fumée au cerveau, forcent les fibres par une gaië artificielle, causent en suite en eux un relâchement qui donne de la tristesse. Peut être que le climat & d'autres causes secondes contribuent à produire aussi cet effet ; car s'il faut peu de chose pour faire qu'un peuple soit gai, il ne faut presque rien pour le rendre triste.

L E T.

## L E T T R E XXXVIII.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

**I**L y a une Inquisition à Avignon; & par la même raison il y a aussi des Juifs; car ces deux choses vont toujours ensemble.

Je n'ai donc pas été surpris de trouver des Juifs dans le Comtat; mais j'ai été étonné d'y rencontrer des Ducs.

Ce sont des espèces de bénéfices honoraires que le Pape donne. On bulle ici un Duc, comme on bulle un évêque. On paie pour l'un, comme on finance pour l'autre. Il suffit d'avoir de l'argent, pour acheter un brevet ducal. La naissance n'y fait rien; car, comme il ne faut pas être noble pour être évêque, il n'est pas nécessaire d'être gentilhomme pour devenir Duc.

C'est une vieille habitude que la Cour de Rome a de créer. Ne pouvant plus faire des rois, elle fait des ducs.

A l'é-

A l'égard des Chevaliers, le Pape en fait plus lui seul que tous les souverains de l'Europe ensemble. Il est vrai que le prix qu'il met à ce titre, est si modique qu'il n'y a point de valet de pied qui n'ait le moïen d'entrer dans ses ordres.

Les marchands du St. Pere à Rome vendent les commissions de Chevalier en gros; le prix en est fait, c'est cent-ducats le cent. Il est vrai qu'il y a des souverains en Europe, qui les livrent encore à meilleur marché; car ils les donnent pour rien.

Tout est corrompu dans ces malheureux climats; non seulement la vertu, mais même la marque qui sert à la distinguer.

L E T.

## L E T T R E XXXIX.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Kie-tou-na à Pékin.*

De Londres.

**I**CI, comme en France, les ministres d'état viennent de loin. On diroit que, dans cette partie de l'administration, le gouvernement est entièrement despotique, & ressemble à ceux d'Asie.

A Constantinople le Sultan peut faire Vizir, un petit douannier : à Londres le Roi peut faire secrétaire d'état un bas officier ; avec cette différence, qu'il n'est pas toujours le maître de lui ôter son poste, après le lui avoir donné ; souvent son divan s'y oppose. Dans ce cas le prince a droit de création, & non point de conservation ; il peut former, mais non pas détruire.

En France, une femme peut faire un ministre d'état : ici, il faut encore moins qu'une femme ; il suffit presque toujours d'ouvrir la bouche avec art. Un citoyen qui fait bien épeller ses voïelles, articuler distinctement les mots, qui cadence bien ses phrases, qui varie joliment ses sons,  
qui

qui les rend agréables à l'oreille, a déjà un grand talent pour parvenir au ministère. Les monarques absolus en Europe, ont une favorite à qui ils ne refusent rien : cette république a une maîtresse à qui elle accorde tout ; c'est-à-dire, l'art oratoire.

Je demandai dernièrement à un Anglois, qu'elles étoient les vertus caractéristiques du ministre qui gouverne maintenant les affaires de cette monarchie. Il me répondit qu'il narroit bien, & qu'il s'énonçoit avec grace. “ C'est, me dit-il, “ le plus beau parleur de l'Europe. Il “ dit tout ce qu'il veut, & persuade tout “ ce qui lui plaît. Voulez-vous, en fait “ de matieres d'état, qu'il soit jour en “ pleine nuit, ou qu'il soit nuit en plein “ jour, vous n'avez qu'à choisir : cela “ lui est indifférent ; il vous convaincra “ également de l'un, comme de l'autre. “ Son fort est la conviction ; il a dans son “ imagination un assortiment complet en “ preuves contraires.”

J'allai le lendemain entendre cet orateur dans la chambre des communes ; je trouvai en effet qu'il a, comme on dit en Europe, la langue bien pendue. Il étoit occupé, ce matin-là, à résoudre un point  
de

de morale politique sur la guerre d'Allemagne. La chose étoit délicate. Il avoit promis au peuple, en entrant dans le ministère, qu'il n'y enverroit point d'armée, & n'y feroit passer que peu d'argent; il étoit cependant question ce jour-là d'y envoyer beaucoup de troupes, & encore plus d'argent. C'est quelque chose de prodigieux que l'art qu'il emploïa, pour porter la chambre à oublier sa première promesse, & à la persuader de ne pas se ressouvenir de tous les beaux discours qu'il leur avoit fait à ce sujet. Dès la première partie de sa harangue, je m'aperçus à la contenance de l'auditoire, qu'il alloit la persuader de ce dont il vouloit la convaincre : la conviction s'avançoit à chaque période du discours.

Il est vrai que dans cette chambre, il y a toujours un grand nombre de membres qui sont convertis avant que d'assister aux sermons de ce ministre.

Tout est géométrique dans ses oraisons : en fait de discours, c'est le plus habile architecte de son siècle. Les enchanteurs bâtissent des palais en l'air : ce ministre peut élever l'édifice d'un raisonnement jusques aux nuës, & y loger tout le Parl—t.

Tu

Tu peux bien penser qu'il y a beaucoup de gens qui se déclarent contre ce beau parleur. Tous ceux qui bégaiënt dans cette chambre, font ordinairement d'un avis contraire à ses décisions.

Les anciens se méfioient beaucoup de l'art oratoire ; ils ne vouloient point voir les orateurs : On exigeoit d'eux qu'ils prononceroient leurs discours dans l'obscurité. Il y a un certain enchantement dans le geste, l'air du visage, le ton, & l'expression de ceux qui font profession de parler en public, qui séduit l'imagination & captive l'esprit.

Tout fut perdu autrefois, lorsque la plus sage république du monde permit à ses orateurs de monter dans la tribune. C'est dégrader la vérité que de se servir, pour la faire valoir, des mêmes moïens que le mensonge emploie pour séduire.



## L E T T R E XL.

■ *Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**D**E toutes les professions que le faste & l'ostentation ont établi dans cette capitale, il n'en est aucune selon moi de plus ridicule, que celle qui met de la vanité dans la chose la plus humiliante de la vie. La mascarade des Enterremens en Angleterre n'a pas la même forme qu'en France ; mais elle part du même principe.

En parcourant les différens quartiers de Londres, je lus cet avis sur l'enseigne d'une boutique. *Ici on enterre les morts avec décoration & magnificence.*

Il y a en Angleterre des entrepreneurs d'enterremens comme de mariages. C'est ici un étalage que de jeter un cadavre dans un trou. La pompe est plus ou moins grande à proportion de l'argent qu'on donne.

Afin que cette ostentation soit vue de loin, la représentation s'en fait ordinairement au flambeau. Au lieu de prêtres & de moines, une foule de domestiques en habit

habit de masque noir & blanc avec des torches à la main, précède le corps qui est dans un char garni de franges ; plusieurs carosses tendus de noir suivent le cadavre, & vont avec ce faste lugubre le livrer à la pouriture.

Si on verse des larmes dans cette occasion, c'est de regret de n'avoir pas les moïens d'être plus vains. Il n'y a point de nation en Europe plus curieuse en enterremens que l'Angloise.

Je rendis visite ces jours passés à un gentilhomme Breton qui vit à la campagne. Après m'avoir montré le logement qu'il habite pendant sa vie, il me fit voir celui qu'il doit occuper après sa mort. C'est la caisse où son corps doit reposer dès qu'il sera privé de son ame. Cette caisse que vous voïez, me dit il, passe pour un chef-d'oeuvre de ciselure. L'Artiste a trouvé le moïen d'y faire entrer trois-mille-clous dorés, & de les placer avec une simetrie admirable. Examinez ces deux ances de métal surdoré, par où mon corps doit être précipité dans la fosse ; rien n'est mieux travaillé : ce n'est pas tout, ajouta-t il, il faut que je vous en fasse observer la justesse. A ces mots il appella ses domestiques qui le déhabillerent ; & au si-tôt il se mit dans  
son

son suaire ; voïez, continua-t-il, lorsqu'il y fut allongé, si on peut rien voir de plus exact: mon corps après ma mort y fera tout juste sans être gêné.

Je lui avouai que les proportions de son logement sépulcral étoient fort bien observées. Après qu'il fut sorti de son Tombeau, je lui dis. Monsieur, c'est pousser l'hospitalité bien loin, que de loger aussi superbement les vers qui doivent vous dévorer.

Il n'y a point d'habitation sépulcrale du citoïen le plus ordinaire de Londres, dont la valeur ne pût former une dote pour marier une pauvre fille de la campagne. Vois combien les enterremens ensevelissent ici de mariages, & quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts.

On pousseroit bien plus loin cette ostentation : bientôt les caisses des cadavres feroient d'or massif : mais les brigans qui volent les vivans ne manqueroient pas de piller les morts. La richesse du sépulchre feroit que les corps n'auroient point de sépulture. Il n'est guères possible de calculer au juste la main-d'oeuvre qui est ensevelie dans les cimetières de Londres & qui dès sa naissance est perdue pour l'état. Cela va à une somme immense. Si on  
l'avoit

l'avoit employée à des productions utiles à la république, celle d'Angleterre seroit aujourd'hui une des plus puissantes de l'univers.

Cette ostentation des funérailles qui s'étend à toutes les classes & à tous les rangs, porte sur le gouvernement domestique. On voit des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parceque plusieurs de leurs ancêtres ne vivent plus. Leurs facultés ont été enterrées avec eux dans le même tombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivans.

## L E T T R E X L I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**J'**Allai hier à *Ranelagh*. C'est un jardin public dans l'enclos duquel est une vaste salle faite en forme de dôme, où les hommes & les femmes se promènent au son des violons, autour d'un grand pilier qui soutient l'édifice.

La compagnie en entrant dans cette salle tourne d'abord : ensuite elle recommence à tourner ; puis elle tourne encore,

TOM. IV.

G

jusqu'à

jusqu'à ce que n'en pouvant plus de lassitude, elle tombe sur des bancs qui sont dans de petites loges, autour du pilier où on vient de voltiger.

Ce divertissement tuant a ses agrémens ; un des plus commodes est de mettre à tout moment nez à nez les hommes avec les femmes.

Il y a ici des établissemens admirables ; on y découvre un plan de réunion qui tend à la jonction des deux-sexes. C'est dommage que ses fondateurs aient oublié les moeurs.

La ville de Londres est immense. Avant *Ranelagh* on ne pouvoit point se joindre ; maintenant on est sûr de se rencontrer. La nation se racroche continuellement dans ce jardin ; on ne s'y prostitue point ouvertement. Les hommes & les femmes y préparent seulement les machines de séduction.

Le vice est d'autant plus sûr d'y faire des progrès, que ce jardin est marqué au coin de l'honnêteté publique. Tous les rendez-vous d'amour y passent pour des rencontres. Les airs panchés & voluptueux s'y introduisent avec la permission de la décence ; ce qui est un moïen plus sûr pour corrompre un peuple que l'inc continence ouverte.

J'aurois dû te parler auparavant d'un autre rendez-vous public qui a le pas sur *Ranelagh* pour son ancienneté & qu'on nomme *Vaux-hall*. Dans celui-ci le fondateur est allé plus loin, on peut y commettre le crime; de grandes allées obscures mettent la volupté publique à son aise.

Ce n'est pas tout; il y est permis de s'enivrer, & de passer la nuit dans la plus affreuse débauche. Il eut peut-être été moins dangereux pour les mœurs de la nation Angloise d'avoir établi trente-maisons de prostitution publique, que les deux-jardins de *Vaux-hall* & de *Ranelagh*.

## L E T T R E XLII.

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

de Nîmes.

**N** O U S sommes convenus de ne porter notre vuë que sur les hommes, sans nous arrêter aux monumens; sans quoi je te parlerois du superbe amphithéâtre, de la maison quarrée, & des bains d'une merveilleuse beauté: ouvrages des

G 2 romains,

romains, qu'on voit ici & qui subsistent depuis plus de deux-mille-ans.

Il semble que les romains, dans leurs édifices, ne pensoient qu'à la postérité, & que les modernes ne travaillent que pour leur âge. Les monumens de ceux-ci finissent presque avec eux, au lieu que les ouvrages de ceux-là paroissent ne devoir finir qu'avec le monde.

Je suis dans l'admiration, quand je vois des hommes qui laissent des vestiges de leur existence, grand nombre de siècles après qu'ils ont existé. C'est ressembler, en quelque manière, à Dieu, que d'être, comme lui, éternel dans ses ouvrages.

Mais s'il reste encore à Nîmes quelques traces des travaux de ces hommes immortels; il n'y paroît pas la moindre étincelle de leur génie. Le goût de ce peuple est entièrement tourné vers les arts & les manufactures. Cet esprit divin des romains, après avoir conquis la terre par les armes & parcouru le ciel par ses ouvrages, est passé enfin dans les corps de métiers: vils instrumens qui finissent avec le faste qui y a donné naissance. Qui pouroit croire qu'un peuple qui a été si grand dans un tems, soit si petit dans un autre?

L E T.

## L E T T R E XLIII.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**J**E ne saurois te dire si la lettre suivante est une ironie, pour tourner en ridicule cette maladie épidémique des papiers publics, dont la nation Angloise est attaquée, ou si réellement les Bretons pousseroient leur curiosité jusques à la Chine. Quoiqu'il en soit, je reçus dernièrement le papier suivant sous une enveloppe, par un courier à pied, qu'on appelle ici *The Penny-post*.

*Monseur le CHINOIS,*

“ Les nations ne peuvent s'agrandir, &  
“ devenir puissantes, qu'à force de savoir.  
“ Aucun peuple n'a porté plus loin le dé-  
“ sir pour les connoissances, que nous au-  
“ tres Anglois. Chaque citoïen fait ce  
“ qui se passe chaque jour dans la ville de  
“ Londres.

“ Nous avons tous les matins le jour-  
“ nal historique de notre société civile ;  
“ un chat ne sauroit naître, ni un chien  
“ mourir,

G 3

“ mourir,





“ mourir, sans que le public en soit  
“ aussitôt informé. Nous savons en dé-  
“ tail ce quise passe journellement à Paris,  
“ à Rome, à Amsterdam, à Hambourg,  
“ à Dantzick, à Petersbourg, ainsi que  
“ dans toutes les autres principales villes  
“ du monde.

“ La Turquie & la Perse paient un  
“ tribut à notre curiosité ; nous savons ce  
“ qui arrive en Afrique, & nous avons  
“ Gazette journaliere de l'Amérique, &  
“ les événemes des Indes paroissent réguli-  
“ erement dans nos papiers. Mais la Chine  
“ a échappé jusques ici à notre curiosité ;  
“ ce n'est pas que nous aïons perdu de  
“ vuë cet empire, il y a une infinité de  
“ citoïens dans cette ville, qui ne dor-  
“ ment point, faute d'avoir des nouvelles  
“ de Pékin.

“ Cette inquiétude nocturne a fait for-  
“ mer le projet à une société de gens dé-  
“ voués au sommeil public, d'établir à  
“ Londres un papier Chinois qui paroîtra  
“ tous les matins, sous le titre de *Pékin*  
“ *Daily Advertiser*. A cet effet nous  
“ avons résolu d'établir une correspon-  
“ dance Chinoise, qui nous donnera un  
“ détail journalier de ce qui se passe dans  
“ cette ville. Il n'y a que deux petites diffi-  
cultés

“ cultés dans l'établissement de ce papier,  
“ c'est que nous ne connoissons ame qui  
“ vive à Pékin, & n'entendons pas un  
“ seul mot de Chinois.

“ Il nous restoit une seule ressource qui  
“ étoit de nous adresser aux professeurs  
“ de la langue Chinoise à Oxford; mais ce  
“ sont des ignorans qui n'en savent pas  
“ un mot; leur talent se réduit à faire  
“ des reçus tous les trois-mois en fort bon  
“ Anglois, pour le quartier de leur pen-  
“ sion, pour exercer un idiome qu'ils n'en-  
“ tendent pas. Nous vous prions donc  
“ d'entrer dans nos vuës, & de nous aider  
“ dans ce plan; il vous fera aisé en qua-  
“ lité de national d'applanir toutes les diffi-  
“ cultés que nous trouvons insurmontables.  
“ Ce papier qui sera un des plus intéref-  
“ sans de notre gouvernement, donnera  
“ beaucoup de proffit & vous y aurez  
“ votre part. Les principales matieres  
“ d'état, sur lesquelles la correspondance  
“ Chinoise doit s'étendre, pour endonner  
“ avis au bureau Anglois, doivent être de  
“ la nature de celles-ci; savoir, combien  
“ de fois l'Empereur de la Chine a éternué  
“ dans un mois; le nombre des prises  
“ de tabac qu'il a pris, & ce qu'il en  
“ fume tous les jours, avec un détail cir-



“ constancié de sa pipe, suivi de notes &  
“ de remarques historiques, & s’il est  
“ possible, en envoier le dessein, afin  
“ qu’on puisse la faire graver. Il faut surtout  
“ être exact sur cet article; car la pipe  
“ plus ou moins grande de cet Empereur  
“ peut fournir un vaste champ de réflexi-  
“ ons à nos profonds politiques. On nous  
“ informera aussi quel est le diamètre du  
“ Parasol de l’Empereur, lorsqu’il va à  
“ la pagode pour y faire sa priere; de quelle  
“ couleur il est, & quelle en est l’étoffe;  
“ combien de bastonades les Mandarins  
“ ont fait distribuer aux Chinois dans leur  
“ administration. Les mariages de Pé-  
“ kin, les naissances, les morts, les en-  
“ terremens, & autres notices impor-  
“ tantes.

“ L’ancienneté des nouvelles n’est point  
“ un obstacle; quand on aura ici les ma-  
“ tériaux du *Pékin Daily Advertiser*, on les  
“ arrangera au bureau, comme l’on vou-  
“ dra: on lit ici des nouvelles d’un an  
“ dans nos autres papiers, qui passent  
“ pour néan moins pour être récentes.

L E T

## L E T T R E XLIV.

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

De Londres.

ON voit ici une race d'étrangers réfugiés, qui se sont bannis volontairement de leur patrie, qui ont quitté leur famille, abandonné leur fortune, laissé parens, amis, rangs, honneurs, & qui se sont privés de ce qu'ils avoient de plus cher au monde pour venir exercer librement une religion à laquelle ils croient à peine; car la conviction d'un culte consiste à rendre meilleur, & il semble au contraire que ces gens là soient devenus pires. En général ils se livrent à leurs passions avec moins de ménagement, que ceux-mêmes, qui nient la divinité. La sensualité, l'amour du gain, & tous les vices qui accompagnent la volupté & l'avarice se manifestent en eux.

La plupart professent une grande indifférence pour cette religion à laquelle ils ont tout sacrifié. On les voit assister nonchalamment une fois la semaine aux

G 5

prie-

prieres de leur église, & le reste du tems ils ne pensent non plus à cette église, que si elle n'existoit pas. J'appelle cela être martyr d'un culte à credit.

Ce n'est pas la peine de s'expatrier pour aquérir la liberté de n'avoir presque point de religion.

## L E T T R E XLV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Même,  
à Pékin.*

de Londres.

**C'**EST ici le país natal de la bisar-  
rie & de la singularité. Le désir de  
se distinguer & de se montrer différent des  
autres, est la passion dominante. Il y a des  
Anglois qui ne vont jamais aux spectacles  
& ne se trouvent point aux promenades  
publiques, parceque l'usage général est  
de s'y trouver : on en voit qui renoncent  
aux femmes tout exprès, pour s'écarter de  
la nature.

On m'a montré ici un Breton qui a  
épousé, depuis plus d'un an, la plus belle  
fille d'Angleterre, & qui n'a pas encore  
couché avec elle ; il dit pour raison, qu'il  
n'y a personne qui, en se mariant, ne couche  
avec sa femme.

Un

Un autre a fait venir un cheval Arabe d'un prix inestimable, qu'il ne monte jamais. Tu ne devinerois jamais pourquoi: c'est que tous ceux qui ont de beaux chevaux en Angleterre, en font parade.

On trouve des gens qui s'enferment, quand il fait beau tems, & qui ne sortent, que lorsqu'il pleut: il y en a qui vont habillés de toile durant l'hiver, & de velours, pendant l'été. Plusieurs voïagent toute leur vie, tandis que d'autres ne sortent jamais de leur château, où ils s'enferment, comme dans une prison. Les uns se défont de leur bien pendant leur vie, pour jouir volontairement du singulier plaisir d'être pauvres; les autres vont mourir tout exprès dans un país étranger, pour avoir le plaisir de se faire porter dans leur patrie après leur mort. Il s'en trouve même aujourd'hui qui sont sobres & qui ne s'enivrent point, à cause du goût naturel, qu'il y a en Angleterre, pour l'ivrognerie: mais on prétend que cette singularité, de même que celle des femmes, ne tiendra pas. Enfin on se pend ici par bisarrerie & par goût particulier.

Cela part toujours du principe du gouvernement qui permet à chacun d'être maître de ses actions; c'est-à-dire, de sa-

G. 6. tisque.



tisfaire son humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples esclaves, & la singularité est la suite d'un amour-propre excessif.

## L E T T R E XLVI.

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

de Londres.

**I**L semble que la mort chez ce peuple ne soit que la cause seconde de la vie. On demande conseil ici, pour savoir si l'on doit se tuer, à peu près comme on va aux opinions à Pékin pour une affaire ordinaire. Il faut que l'avocat consultant en pareil cas, ait quelque estime pour celui qui s'adresse à lui, afin de le diriger en toute conscience; car l'avis pour la mort est presque toujours une faveur particulière.

On m'a souvent fait à ce sujet un conte qui selon toutes les apparences est supposé, mais qui sert néanmoins à faire connoître cette nation; car s'il n'est pas fondé sur la vérité, il est du moins copié d'après le génie Anglois.

Un Breton d'un gros bon sens, & qui passoit pour le meilleur conseil de Londres,

dres, fut consulté par un citoïen, pour savoir s'il devoit se défaire lui-même : il lui exposa toutes les bonnes raisons qu'il avoit de se pendre. *J'ai perdu tout mon bien dans le commerce, dit-il ; je n'ai aucun parent qui soit en état d'y suppléer : je n'attends aucun héritage. Ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné ; elle s'est livrée à la débauche, & me déshonore dans le monde, par sa vie scandaleuse : mes enfans sont des libertins, qui n'attendant rien de moi, me méprisent. Je n'ai aucun talent, je ne suis d'aucune profession ; j'ai résolu de mourir, pour mettre fin à mes malheurs. Que me conseillez-vous ?* “ Je vous conseille de vivre, “ répondit l'homme au bon sens : il y a “ du remède à tout dans la vie. Certains “ événemens imprévus peuvent naître ; “ la fortune peut entrer dans la maison “ d'un malheureux par tant de portes, “ que lorsqu'on y pense le moins, on se “ trouve souvent au niveau de ses affaires. “ Croïez-moi, Monsieur, ne vous tuez “ pas.”

Le citoïen se retira, résolu de vivre. Il communiqua le lendemain sa consulte à un de ses amis, qui ne la trouvant pas de son goût, en fit des reproches à l'avocat qui étoit de sa connoissance. Ce-  
lui-



lui-ci ne défavoua pas de l'avoir mal servi & lui fit cette réponse; "Votre ami ne tient  
 " à rien auprès de moi; je garde mes  
 " bons conseils pour ceux qui me sont re-  
 " commandés, ou en faveur de qui je  
 " me sens de l'affection. Si c'eût été quel-  
 " qu'un pour qui j'eusse eu de l'estime,  
 " je l'aurois conseillé de se pendre. D'ail-  
 " leurs, puisqu'il faut vous dire tout, il  
 " y a longtems que j'ai une dent de lait  
 " contre lui; j'ai été bien aise de lui don-  
 " ner le mauvais conseil de vivre, pour  
 " me venger."

Les François sont si foibles dans leur désespoir, qu'ils n'ont pas la force de se tuer: les Anglois, au-contraire, acquerent une nouvelle fureur qui les porte à s'égorger. Un auteur François prétend que la maladie de la corde en Angleterre, est *un défaut de filtration dans le suc nerveux*; & il croit que les Bretons ne sont pas plus les maîtres de ne se point tuer, que les chiens d'avoir la rage. Si cela étoit, la philosophie, la morale & la religion ne pourroient rien sur cette démangeaison, puis qu'elle tiendroit à l'état phisique de la machine. Dans ce cas, on pourroit prédire d'avance l'anéantissement entier de la nation, & calculer dans combien de siècles  
 tous

tous les Anglois se feront pendus ou noïés, à peu près comme on prédit une éclipse totale, mille-ans auparavant. Il est certain qu'il y a des mois dans l'année, où la pendaïson est plus grande en Angleterre, que dans d'autres: ces mois sont si connus en Europe, qu'ils servent aujourd'hui d'époque chronologique aux faiseurs de Romans.

Cette démence n'est pas un délire d'esprit; c'est une fureur raisonnée. On lit ici les testamens politiques de ceux qui se tuent; les pendus & les noïés donnent au public la raison de leur conduite; car on met ici du raisonnement & du bon sens dans les choses les plus folles & les plus extravagantes.

Dans l'un, c'est un fils qui se tue de désespoir de ce que son pere qui est riche, vit trop longtems; dans l'autre, c'est un joueur qui a perdu une somme qu'il n'est pas en état de païer. Dans celui-ci, c'est un amant qui ne pouvant plus résister aux rigueurs de sa maîtresse, se donne la mort: dans celui-là c'est un débauché qui a entierement dérangé sa fortune, enfin dans tous ce sont des causes légitimes de se casser la tête d'un coup de pistolet.

Les Romains se donnoient la mort  
pour

pour la gloire, & le salut de la république; les Anglois se tuent pour eux-mêmes, indépendamment du bien public, & du bonheur de la patrie. La démence des Romains pouvoit être bonne à quelque chose, si l'anéantissement peut être jamais bon; mais celle des Bretons est toujours en pure perte pour l'état: elle ne fait que lui enlever des citoïens, sans l'indemniser par aucun endroit.

Quand les loix civiles, la morale, & la religion ne peuvent rien sur la folie d'un peuple, il reste un moïen qui est celui de la dérision; car les hommes se jouent de tout, excepté de ce qui les tourne en ridicule. Si j'avois quelque ascendant sur ceux qui gouvernent cet état, je leur conseillerois de faire élever une potence dans le *Hay-market* ou dans *Covent-garden*, avec cette inscription.

#### INSTITUTION POUR L'AISANCE PUBLIQUE.

*Il est permis ici à tous les sujets du Roi George, de se pendre & étrangler. jusques à ce que mort s'ensuive; excepté néanmoins à ceux, en qui il reste encore quelque sentiment de probité, d'honneur & de religion, en qui nous prenons trop de part pour les confondre avec des insensés, des lunatiques, & des scélérats qui n'ont ni foi, ni loi.*

## L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin, Ni-ou-san au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

**M**ontpellier, où je suis à présent, est plein de médecins, ce qui fait que ses tombeaux sont remplis de cadavres. L'air néanmoins y est pur & sain, seul avantage qu'ont les malades qui viennent s'y faire enterrer. Ils ne sont pas plutôt arrivés qu'ils expirent. C'est, disent les fameux docteurs de cette faculté, qu'on n'envoie ici que des morts.

Je crois que tous les maux du monde sont rassemblés dans cette ville; & l'on peut regarder Montpellier comme le magasin universel des infirmités humaines.

Dans le premier appartement que je louai en arrivant, je me trouvai logé avec la gravelle. Comme je crois que les maladies du corps se communiquent, je le quittai dès le lendemain, & en choisis un autre: mais dans celui-ci, je me vis avec la goûte. J'en pris un troisième, où je rencontrai la pierre. Je déguerpis pour la quatrième fois, & j'allai habiter avec  
la

la fistule. Je m'enfuis de ce dernier, mais dans mon nouveau logis, je me trouvai avec une gonorrhée; dont je ne m'échapai que pour aller loger avec la vérole.

Comme les maladies augmentoient de venin, à mesure que je changeois de logement, je pris le parti de retourner dans mon premier; préférant la gravelle à toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Cette faculté est en grande réputation. Il n'y a point de valétudinaire en Europe, qui ne vienne la consulter; ni de malade qui ose quitter le monde sans lui en demander la permission.

J'avois cru qu'il étoit fort difficile de se faire agréer dans ce savant corps: mais rien n'est si aisé. Il suffit pour cela de faire la dépense de quelques mots de Latin. Si je n'avois craint de déranger ma santé, je me ferois fait médecin.

Il n'arrive point ici d'étranger un peu curieux en médecine, qui n'aille rendre visite à un fameux Esculape, qui passe pour le plus grand praticien de son siècle. Pour me conformer à cet usage valétudinaire, je me rendis chez lui. Sa maison est une véritable infirmerie. Je rencon-  
traï

traï sur son escalier des hidropiques, dans la salle des éthiques, dans son antichambre des néfrétiques, & dans son cabinet des frénétiques.

Il y a apparence que le génie n'est pas absolument nécessaire pour faire un grand médecin, & qu'on peut l'être en dépit de l'esprit. Quoiqu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme si épais, & dont l'extérieur réponde moins à l'idée qu'on a d'un savant. Ce fameux Hippocrate ne s'exprime dans aucun idiome: il ne parle que la langue des morts. Il me dit quelques mots dans le jargon de son païs que je ne compris point. Il accompagna ces mots inintelligibles pour moi de contorsions & de grimaces, qui m'effraïerent. J'abrégéai ma visite le plus que je pus; crainte de contracter chez lui quelque maladie chronique, dont j'eusse ressenti les effets pendant toute ma vie.

[L E T.

## L E T T R E XLVIII.

*Le Mandarin, Cham-pi-pi, au Mandarin,  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**P**UISQUE me voilà en train de te parler potence, tu recevras encore ici une lettre sur les gibets. J'assistai, il n'y a pas longtems, à une exécution de quinze-criminels.

La scène tragique se passa dans un endroit qu'on appelle *Tyburn*, où les passeports de l'autre monde pour les condamnés s'expédient régulièrement toutes les six-semaines. Il y a deux grands amphithéâtres pour les femmes de qualité, & les Lords qui veulent se donner ce divertissement.

Il n'en coûte pas d'avantage qu'à la comédie. Pour un demi-écu, un citoïen peut se donner le plaisir de voir étrangler une trentaine de ses confreres; ce qui ne revient qu'à un denier-sterling pièce. Il n'y a rien d'effrayant dans ce spectacle; j'aime mieux voir pendre dix-hommes à *Tyburn*, que d'assister à une tragédie à *Drury-lane*.

Ces

Ces quinze-criminels qui étoient en bonnet & gans blancs, ne furent pas plutôt arrivés au lieu destiné pour leur suplice, qu'un mandarin qui les y avoit prévenus, leur lut froidement quelques paroles d'un livre qu'il avoit porté dans sa poche, auxquelles ces infortunés ne firent presque point d'attention; & un instant après le Bourreau les pendit tous à la fois, sans qu'aucun témoignât le moindre regret de quitter la vie. Est-ce courage? Est-ce force, ou foiblesse? Pour moi, si j'étois appelé au conseil de cette décision, je dirois que c'est stupidité.

Quelques uns de ces malfaiteurs s'étoient dévorés eux-mêmes avant que de mourir. Des Chirurgiens qui avoient acheté leurs corps, leur avoient fourni les moïens de boire & de faire bonne chere, pendant un ou deux-jours. Les autres hommes laissent, en mourant, leurs cadavres aux vers; ceux-ci les mangent eux-mêmes: c'est pousser le mépris de son existence, jusques au-delà du trépas.

Ce n'est pas seulement la populace qui pense si témérairement sur la perte de la vie, ceux que le rang & l'éducation élèvent au-dessus du vulgaire, sont peuple à l'égard de la mort. Je t'enverrai peut-être



être la proceſſion mortuaire d'un grand ſeigneur de ce Roïaume, qui fut pendu il n'y a pas longtems. Ce n'eſt pas grand-choſe que cette piéce; mais ſi je te la fais parvenir, ce ſera pour te faire connoître toutes les claſſes des citoïens de cette République. Ce ſeigneur ſubit ce ſuplice, pour avoir tué déſpotiquement un de ſes domeſtiques.

## L E T T R E XLIX.

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na  
à Pékin.*

de Londres.

**L**ORSQUE la république Romaine fut perdue, & que la corruption eut gagné toutes ſes claſſes, les arts de luxe n'eurent plus de prix. Il n'y a point de preuves plus certaines que les reſſorts d'un gouvernement ſont relâchés, que les grandes récompensés qu'on accorde aux talens qui ne méritent preſque point de récompensé.

Les profeſſions les plus mépriſables ſont celles qu'on paie le mieux en Angleterre: on donne à un muſicien juſqu'à ſix-mille-onces d'argent, pour chanter quelques ariettes Italiennes; un comédien a juſqu'à  
trois-

trois-mille-onces de métal par an, pour faire quelques bouffonneries en présence du public : on paie quarante-onces d'argent à un joueur de violon, pour le faire jouer quinze-minutes. Un général qui conduit une armée, & qui expose à tout moment sa vie, pour le salut de l'état, n'est pas si bien récompensé, qu'un misérable châtre qui fredonne quelques airs deux-fois la semaine sur un théâtre.

On paie une demi-guinée à un ministre de Dieu pour un sermon, & on donne dix guinées pour une sonate. Ce qui décourage des professions utiles, c'est que celles qui sont une suite de l'oïveté, sont récompensées au poids de l'or, tandis que les nécessaires restent dans la pauvreté & l'indigence. Si un pere de famille qui a deux enfans, en fait un ménager & l'autre musicien, ce premier croupira dans la misere, tandis que le second sera dans l'abondance : cependant la différence de l'utilité est bien sensible ; le ménager par son travail produit du bled, au lieu que l'autre par son exercice ne produit que des sons.

L E T-

## L E T T R E L.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Même  
à Pékin.*

De Londres.

**I**L y eut hier un jeûne public dans ce royaume : la nation Angloise meurt de faim une fois par an, pour avoir fait mourir un de ses rois. Ce roi s'appelloit Charles I. On le met au rang des martyrs ; tout le monde convient cependant que ce n'étoit pas un grand saint en politique ; car il se laissa couper le col par un de ses sujets, le plus mal-adroitemment du monde.

Ce qui m'embarresse dans l'anniversaire de cette décolation, c'est la maniere dont on l'annonce tous les ans au roi régnant. Il ne peut y avoir de détours ; il faut qu'on lui dise la veille ces paroles ; *Sire, la nation jeûnera demain, pour avoir fait mourir un de vos prédécesseurs, par la main du bourreau.*

Pour moi qui n'y entens pas finesse, & qui crois qu'il convient aux peuples de s'ôter de devant les yeux les idées qui peuvent la remplir d'horreur & d'indignation, je dis à plusieurs Anglois avec qui je me trouvai,

trouvai, Messieurs, il me semble que vous devriez reformer ce jeûne de votre calendrier. *Réformer ce jeûne?* me répondirent-ils, *nous nous en garderons bien; nous ne voulons pas perdre la mémoire de ce jour de pénitence; c'est le seul jeûne dans l'année que nous observions avec le plus d'exaëtitude.*

Il y a cependant des Anglois qui sont réellement touchés du malheur qui arriva ce jour-là au malheureux Stuard; mais il ne faut pas que les pleurs sur sa mort se fassent entendre trop haut, car ils en seroient peut être aussi punis, que de boire à la santé du dernier descendant de sa famille.

## L E T T R E L I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**L**A richesse & l'aisance des Européens dépendent beaucoup du lieu de leur naissance. Un suisse qui est possesseur de dix-mille-livres sterling, dans son païs, est riche de cette somme; un Anglois qui jouit du même capital, n'en a que cinq mille à lui en propriété, il paie de la moitié de son bien l'avantage d'être né

TOM. IV.

H

sous

fous un gouvernement libre. Voilà pour-  
quoi, peut-être, il y a tant de peuples en  
Europe, qui choisissent d'être esclaves.

Je ne finirois point, si je voulois te  
faire passer ici en revuë le nombre des  
impôts qui sont établis en Angleterre : il  
y en a autant que de grains de sable dans  
la mer. Le peuple Breton est taxé de-  
puis la tête jusques aux pieds ; il n'a au-  
cune partie de son corps qui ne paie un  
droit à l'état.

Passé qu'on taxe le luxe ; mais le phisi-  
que lui-même est enrégistré dans le livre  
des impôts. Plus on pompe d'air dans  
cette ville, & plus on donne de l'argent  
à la république : la liberté Angloise gêne  
jusques aux raïons du soleil. Le citoïen,  
libre dans sa maison, ne l'est pas de recevoir  
la quantité de lumiere, qu'il veut ; il n'y  
voit, qu'autant qu'il achete la faculté d'y  
voir.

L'impôt sur les paroles, proposé en  
France comme un projet ridicule, est éta-  
bli ici au pied de la lettre. Les parleurs  
publics ou gazetiers sont taxés, ils paient  
trois-demi sols au gouvernement, de la  
mesure des discours dont ils entretiennent  
tous les matins le public. Les nouvelles  
apocriphes, les réflexions froides sur la po-  
litique,

lique, les fauffetés & les menfonges eux-mêmes font taxés: c'est tirer la quinteffence des tributs, & ne laiffer aux citoïens, que des yeux pour pleurer le bonheur d'être libres.

## L E T T R E L I I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

**I**L y ici deux-religions, celle des Catholiques qui croient au pape, & celle des chrétiens qui nient la puiffance du pape. Les premiers prétendent que Dieu descend tous les jours fur la terre; & les feconds difent qu'il ne quitte jamais le ciel. Ceux-là affurent qu'il devient chair & os; ceux-ci foutiennent qu'il ne cefse point d'être esprit. Les uns avancent que fon corps est dans une hoftie, & les autres affirment que fa présence est dans tout l'univers. Qui croire? Avec le bon fens que je te connois fur la maniere d'adorer Dieu, j'ose présumer que tu ne ferois pas embaraffé fur le choix de ces deux-religions.

Je fréquente par préférence ceux qui croient que l'être fuprême est par tout, &

H 2

qu'il

qu'il n'a établi aucun lieu particulier sur la terre, pour y faire sa résidence. Je me fais assez à leur génie, & je trouve que leurs raisonnemens, jusques dans les plus petites choses, sont plus conséquents, que ceux de leurs adversaires qui sont du culte des images. Cela vient peut-être de ce que, n'ayant pas tant de cérémonies dans leur religion, ils sont moins superstitieux. Cette foiblesse de l'esprit qui dégrade l'ame n'étant pas leur deffaut, ils doivent avoir plus de vertus, & par conséquent moins de vices.

Je ne te dirai point si la croïance des Protestans influe sur les qualités oeconomiques; mais il est certain qu'à Montpellier ils possèdent la plus grande partie des richesses: ceci est aisé à comprendre.

Des gens à qui on ferme toutes les portes des honneurs, n'en deviennent que plus actifs pour marcher dans le chemin de la fortune. L'industrie, qui conduit seule aux considérations, est bien industrieuse.

Les richesses se perpétuent dans les familles protestantes, parcequ'elles n'ont point d'issuë, au lieu que, chez les catholiques romains, il y a une infinité de portes par où elles s'échappent. L'épée & la robe chez eux croisent tous les arts. Les  
protestans

protestans qui embrassent presque toujours la profession de leurs peres, au-lieu de l'abandonner, cherchent au-contraire à la perfectionner. Sur le pied actuel des choses, j'ose présumer que, dans deux siècles, l'industrie & les richesses seront d'un côté, la messe & les images de l'autre.

Ce marché n'est bon ni pour le prince ni pour les sujets. Il met des obstacles à l'industrie générale, & prive l'état des citoyens dont la capacité pouroit être employée à un plus grand avantage pour la république.

J'aurai peut-être occasion, de t'envoier la copie d'un mémoire adressé au Roi à ce sujet, écrit par un protestant de cette ville, homme de fort bon sens, & qui y parle au nom de ceux de sa secte. Le monarque ne le recevra peut-être jamais : car l'aveuglement à ce sujet en France est tel, que la Cour s'ôte jusques aux moïens qui seuls pouroient lui faire ouvrir les yeux.





## L E T T R E L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**L** E S deux théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-lane* sont conduits, chacun par leur directeur qui leve les contributions sur le public, & s'approprie le profit de la taxe.

Les acteurs sont ici à leurs pièces ; comme les metteurs en oeuvre. Les rôles d'empereurs, de rois, de reines, de tirans, de héros, de petits-mâtres, de valets sont taxés ; on donne tant la semaine pour faire rire le public, & une autre somme pour le faire pleurer. L'entrée du conseil politique du théâtre est deffendue aux comédiens : vils esclaves de la scène, ils n'ont d'autre affaire, qu'à jouer leurs rôles, & retirer leurs salaires.

En France, le gouvernement est monarchique, & le théâtre républicain ; en Angleterre, le gouvernement est républicain & le théâtre monarchique. Deux petits tirans se sont emparés de l'état comique, ils sont les monarques despotiques de la scène ; leur pouvoir est plus absolu,

folu, que celui d'aucun prince d'Europe. Ces petits rois pour rire ont chacun environ quatre-vingt-sujets naturels, & plus de deux outrois-mille-regnicoles. J'ai ouï dire qu'il y a plusieurs états en Italie, qui ne sont pas si peuplés. Ils sont trop bons comédiens eux mêmes, pour ne pas imiter les souverains qui, jaloux de leur autorité & de leur puissance, se livrent continuellement des batailles; avec cette différence que les états politiques établissent à la fin des congrès qui terminent la guerre, au lieu qu'entre les deux théâtres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, il n'y a jamais de paix. Il ne manque à ces directeurs, que des troupes pour se battre; s'ils pouvoient disposer de leurs gardes de théâtre, ailleurs que sur la scène, on verroit souvent des tragédies réelles: faute de soldats & de gros canon, ils en sont réduits à la petite guerre; ils se font toutes les niches que l'envie, la jalousie & l'esprit de parti peuvent leur suggérer.

La grande affaire d'état, entre ces deux puissances burlesques, est d'empêcher qu'aucune pièce nouvelle ne réussisse sur leur théâtre respectif. Si *Drury-lane* annonce une comédie ou une tragédie qui n'ait pas encore été représentée, aussitôt

H 4

la

la cabale de *Covent-garden* se met en campagne, & prépare ses machines pour la faire échouer: on la critique, avant même que l'affiche qui doit l'annoncer ait paru; le jour de sa première représentation, on y envoie un corps de symphonie, pour la siffler d'un bout à l'autre.

Il n'y eut jamais de gouvernement sans espions; ces deux potentats de la scène en ont à leurs gages. Si l'un des théâtres forme le projet d'un ballet nouveau, d'une scène nouvelle, d'une pantomime inconnue, aussitôt l'autre en est informé par ses émissaires, qui donne dans le même tems la valeur de ces nouveautés. Ils ont encore un autre coup d'arrière-main pour se faire du mal, qui est de s'enlever les uns aux autres les grands acteurs, ceux qui attirent la foule & qui sont les favoris du public.

Il y a de petites choses qu'il faut savoir lorsqu'on veut connoître le génie d'une nation. Mon Baronnet m'a mis au fait de l'histoire chronologique de ces rois comiques depuis un demi-siècle: voici l'arbre qu'il m'en présenta.

“ Branche

BRANCHE CHRONOLOGIQUE de la dernière Race des Rois Comiques du Théâtre ANGLOIS.

“ Un comédien nommé *Booth* succéda à la première race des anciens rois du théâtre, & pris le sceptre théâtral : il acheta cette royauté, & devint prince comique pour son argent ; car on ne pouvoit, alors comme aujourd’hui, devenir souverain de la scène, qu’en vertu d’une patente.

“ Cet histrion n’étoit pas le seul qui portât la couronne comique, il y avoit alors quatre-rois de la clique : on pouvoit regarder dans ce tems-là, la monarchie théâtrale d’Angleterre, comme une confédération de souverains. *Booth* avoit trois croupiers qui aiant acheté, comme lui, la couronne, en partageoient les émolumens ; mais la goute ou une autre maladie honteuse, qui n’est pas inconnue aujourd’hui aux rois, surtout aux rois de théâtre, aiant rendu ce monarque impotent, il chercha à abdiquer la couronne, ou pour mieux dire, à la vendre. Il jeta les yeux sur un nommé *Highbmore* :

H 5. “ qu’une

“ qu’une gageure avoit fait comédien,  
 “ & que son argent fit Prince de la scène :  
 “ il lui en coûta sept-mille-guinées, pour  
 “ acheter les deux-tiers de cette souve-  
 “ raineté. Il crut, en s’appropriant une  
 “ plus grande portion du sceptre, non  
 “ seulement avoir plus d’autorité & de  
 “ revenu, mais même éteindre les bri-  
 “ gues & les cabales inévitables entre  
 “ plusieurs souverains.

“ Le regne de *Highmore* ne fut pas  
 “ heureux. Ses sujets se révolterent  
 “ contre lui; les chefs de la révolte le  
 “ déclarerent inhabile à régner. Le  
 “ premier grief qu’on alleguoit contre  
 “ lui, étoit qu’il n’avoit été que co-  
 “ médien honoraire, & le second qu’il  
 “ étoit né gentilhomme; car un des plus  
 “ grands obstacles qu’il y avoit pour por-  
 “ ter dignement cette couronne, étoit de  
 “ n’être pas roturier.

“ Un comédien nommé *Cibber*, se  
 “ mit à la tête des conjurés, & souffla  
 “ le feu de la discorde. Ce comédien  
 “ étoit un esprit inquiet, turbulent, un  
 “ de ces hommes méchans par tempéra-  
 “ ment, & qui font du mal, pour le  
 “ plaisir d’en faire. La sédition fut gé-  
 “ nérale; les comédiens, pour autoriser  
 “ leur révolte, disoient qu’ils étoient nés

“ dans un païs libre, & qu’un parchemin  
“ ne pouvoit pas les rendre esclaves. Ils  
“ abandonnerent leur roi, disant qu’ils  
“ avoient le droit de jouer la comédie,  
“ comme ils voudroient, & où il leur  
“ plairoit. Ils se retirerent au petit théâtre  
“ de *Hay-market*, où ils représentèrent des  
“ pièces pour leur compte, & s’en partage-  
“ rent l’argent entre eux. La constitution  
“ de la scène Angloise devint pour quelque  
“ tems républicaine. Le monarque du  
“ théâtre, se trouvant sans sujets, se vit  
“ pour quelque tems sans puissance.

“ On est surpris, quand on fait at-  
“ tention à l’institution de cette couronne,  
“ qu’il se trouvât aucun particulier qui en  
“ voulût faire l’emplette. Il n’y avoit aucun  
“ engagement de la part du peuple his-  
“ trion envers leurs souverains; les acteurs  
“ pouvoient passer d’une troupe à l’autre,  
“ ou représenter pour leur compte, comme  
“ ils firent dans cette occasion: la souve-  
“ raineté étoit alors dans la patente.

“ Cependant il y avoit un endroit avan-  
“ tageux pour *Highbore* dans cette ré-  
“ bellion; il avoit reçu l’investiture de ses  
“ états en vertu d’une commission expresse  
“ du palais de *St. James*: il suivoit de là  
“ que, si le peuple histrion pouvoit se ré-

“ volter impunément, le roi George per-  
“ doit ses droits de suzerain. Pour sou-  
“ tenir les privilèges de la couronne & les  
“ siens, il fit arrêter un de ses sujets, qui  
“ représentoit à *Hay-market*; l'affaire de-  
“ vint sérieuse, elle fut portée devant les  
“ juges de *Westminster-hall*, qui débou-  
“ terent le roi histrion de toutes ses pré-  
“ tentions.

“ *Highbmore* en fut si piqué qu'il ab-  
“ diqua la couronne. Après ce prince  
“ infortuné, *Charles Fleetwood*, premier du  
“ nom, prit les rênes de l'empire bouf-  
“ fon; il avoit éprouvé des vicissitudes  
“ dans sa jeunesse, qui faisoient espérer  
“ un règne heureux: car il faut que les  
“ souverains aient eu des revers. En  
“ montant sur le trône, il ne voulut point  
“ se fier à un peuple qui n'emploïoit  
“ aucune formule dans le serment de fi-  
“ délité qu'il faisoit à son souverain, &  
“ qui à cause de cela se croïoit en droit  
“ d'aller offrir ses services ailleurs, quand  
“ les affaires de la couronne étoient en  
“ désordre; il nomma un grand chancelier  
“ pour dresser l'acte de convention, qui  
“ devoit lui lier ses peuples: ce fut pour  
“ la première fois qu'on vit un concordat  
“ passé entre les comédiens & leurs di-  
“ recteurs.

“ Ce prince prit pour son premier  
 “ agent ce même *Théophile Cibber* ;  
 “ mais son génie & ses intrigues lui fi-  
 “ rent bientôt perdre sa place. *Charles*  
 “ qui avoit lu quelque part, qu’il étoit  
 “ dangereux pour un prince d’avoir  
 “ un ministre plus habile que lui, le re-  
 “ mercia ; il donna sa place à un *Mack-*  
 “ *lin*, homme borné & sans génie pour  
 “ les grandes affaires, mais qui avoit  
 “ l’heureux talent de conduire bien les  
 “ finances : ce qui est aujourd’hui la par-  
 “ tie principale des ministres d’état.

“ Cependant les revenus de la cou-  
 “ ronne théatrale, qui avoient paru  
 “ d’abord augmenter, diminuèrent con-  
 “ sidérablement ; de maniere que *Charles*  
 “ fut obligé d’abandonner ses états, &  
 “ de s’enfuir en France, de même que  
 “ *JAQUES II.* avec cette différence, que  
 “ *Fleetwood* eut une pension pour vivre,  
 “ au lieu que le roi d’Angleterre y vivoit  
 “ d’aumônes.

“ *Charles* sous son règne avoit agi,  
 “ comme les grands souverains ; il avoit  
 “ engagé ses états, & aliéné les revenus  
 “ de la couronne ; cela n’empêcha pas  
 “ que plusieurs ne l’ambitionnassent.

“ Enfin



“ Enfin les roïautés des deux théâtres  
 “ sont parvenues aujourd’hui en pièces &  
 “ en lambeaux à trois-directeurs qui les  
 “ font valoir pour leur compte ; leurs re-  
 “ venus sont de quatre-vingt mille-livres  
 “ sterling, sur quoi il faut païer les  
 “ charges. Il y a une infinité d’états  
 “ souverains en Allemagne, qui ne ren-  
 “ dent pas tant.

## L E T T R E L I I I .

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,*  
 à Pékin.

de Londres.

**L**A plûpart des arts & des métiers en  
 Angleterre s'exercent sur la parole ;  
 pour être d'une certaine profession à Lon-  
 dres, il suffit de le dire. Il y a dans cette  
 capitale une infinité d'étrangers très ha-  
 biles, car ils enseignent ce qu'ils ne savent  
 pas ; ce qui est la science la plus difficile  
 qu'il y ait au monde.

Plusieurs se font professeurs de mathé-  
 matiques, d'algèbre, ou de physique ; les  
 uns deviennent tout d'un coup médecins,  
 les autres chirurgiens ; je ne parle point  
 des charlatans, & de ceux qui vendent  
 des spécifiques, qui ont le droit d'être sa-  
 vans,

vans, avec la permission de l'impudence & de l'effronterie; d'autres se donnent pour maîtres de danse, d'escrime, & enseignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont absolument aucun talent, & qui se trouvent dépourvus de tout génie, se font maîtres de langue Française. Le nombre de ceux ci est très grand; car pour le devenir, il suffit d'en prendre le titre.

J'allai dîner dernièrement chez une dame Angloise que je visite quelquefois, qui a dix-ans de cette école, & qui passe dans Londres pour connoître toutes les finesses de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli sur la table, je lui demandai si elle vouloit me permettre de lui en servir; elle me répondit, *s'il vout plaît, Monsieur.* Un moment après, je lui proposai de manger de la salade, elle me dit, *de tout mon coeur.* La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue, & qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi an.*

Comme dans ma dernière visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu; elle me dit *qu'elle l'avoit fait*

*fait chercher chez tous les libraires de la ville; mais qu'il n'y avoit pas telle chose. Après le diner, elle me demanda si je voulois boire du café; je lui répondis que j'en prenois quelquefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter: elle me dit qu'on pouvoit la voir à toute heure; mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures, &c. & autres expressions qui n'entrent point dans le caractère de la langue Françoisé, comme un étranger un peu versé dans cet idiome, peut aisément s'en appercevoir*

Dans la plûpart des maisons Angloises il y a comme une dissonance domestique; on y voit pour l'ordinaire un perruquier Parisien, un cuisinier François, & un gouverneur Suisse: celui-ci se charge d'apprendre au jeune seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France les Suisses sont à la porte, à Londres ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses dont les organes durs & pesants, ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances où le génie est moins nécessaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suisses  
6  
n'ont

n'ont pas assez de cet esprit volatil dont les François ont trop : la nature des premiers est trop matérielle. Le bon sens chez eux absorbe le goût; aussi ceux qui examinent de près l'Angleterre, prétendent que, depuis qu'elle confie sa jeunesse à de tels gouverneurs, elle devient lourde & pesante, comme ses maîtres les Suisses. Je ne dis point que cette nation manque de génie; mais seulement qu'elle n'est point propre à ce à quoi on l'emploie en Angleterre.

## L E T T R E L I V .

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

**L** E S gens d'église, d'épée, de robe & autres s'assemblent chaque année en cette ville, & s'appellent les états.

Ces états, qui jadis furent établis sans doute pour régler les affaires de la province, durent trois-mois; & voici l'ordre d'expédition qu'on y observe régulièrement.

Le premier mois se passe en visites & en repas magnifiques; dans le second on commence les affaires, & dans le troi-  
sième

sieme on ne les finit point. Là-dessus les états se séparent, chacun retourne dans son pais, & on revient l'année d'après pour expédier, comme auparavant, les affaires de la province.

Ceux qui dominant dans cette assemblée, sont des mandarins évêques qu'on appelle grandeurs, quoique quelques-uns parmi eux n'aient pas trois-pieds & demi de haut. Ils portent tous sur la poitrine une croix d'or, qui est le signe ou la figure du supplice de leur Messie, le simbole de la charité & du mépris des richesses. C'est aussi ce qui distingue dans cette religion les ecclésiastiques qui jouissent humblement de cent-mille-livres de rente, de ceux qui ne sont pas encore parvenus à cette humiliation chrétienne.

Tu peux bien t'imaginer que, dans une assemblée dirigée par des prêtres, il y a des processions. L'ouverture de ces états se fait par une solennelle, dont j'ai été spectateur.

Le hasard fit que je me trouvai placé dans la rue, près d'un Languedocien vif, poli, enjoué, & avec cela un peu caustique, qui voulut bien m'expliquer les différentes figures de ce tableau mouvant.

Mon-

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me dire qui est ce grand homme qui est distingué des autres par un cordon bleu ? C'est, me répondit-il, Monsieur le Maréchal de T\*\*\* notre gouverneur. Il a l'air bien grave, repris-je. Cela est vrai, repliqua-t-il ; mais il est encore plus oeconome. Il semble que la Cour nous l'ait envoié tout exprès pour nous faire regretter ses deux prédécesseurs, qui faisoient circuler l'argent dans notre ville ; car ils aimoient le jeu, les femmes & la table, au lieu que celui-ci ne mange, ne joue & n'aime point.

Presque toujours les grands, qu'on nous envoie pour nous gouverner, sont extrêmes. Ou ils nous dérangent par leur prodigalité, ou ils nous ruinent par leur oeconomie. Les premiers font des dettes, & les seconds nous en font faire.

Qui est cet autre, repris-je, qui est à côté de lui, qui a le même ordre, quoiqu'il n'en porte pas le même habit ? C'est, me dit-il, Monseigneur l'Archevêque de *Narbonne* primat des Gaules, & qui à cause de cela préside aux états.

Monsieur, interrompis-je, votre Primat a-t-il une religion ? Je vous fais cette question, parceque j'ai ouï dire que tous  
les

les évêques du Languedoc étoient damnés: or si cela est, vous voïez bien que ce n'est pas la peine de croire en Dieu, pour aller audible. Oh, je vous assure, me répondit précipitamment le Languedocien, que celui-ci n'est pas hérétique en ambition. On peut dire que, de ce côté-là, il fait son salut avec un zele infatigable. Il est du culte des grands, est assidu auprès du Roi & de Monseigneur le Dauphin, de plus il est fort attaché à la troisième personne de la trinité de Versailles dont il porte le collier. Vous voïez, ajouta-t-il, qu'il est bon catholique, car il croit au pere, au fils & au saint esprit: aussi le seigneur l'a-t-il béni. Il est à la veille d'occuper la première place dans le paradis ecclésiastique de la France; & je crois que c'est à celui là seulement qu'il aspire: car, entre nous soit dit, notre primat est comme César, qui se trouvant dans les Gaules, ne voïoit rien au delà des Gaules.

Qui sont ces autres qui marchent en ordre, habillés comme le primat, qui croient au pere & au fils, mais qui ne font pas encore arrivés au culte du Saint-Esprit. Ce sont des évêques. Par exemple, me dit-il, en me les montrant du doigt; voilà Monseigneur de Beziers; voici

voici Monseigneur d'Usés; celui-là est Monseigneur d'Alais, celui-ci Monseigneur de Mirepoix. Voilà bien des villes, Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, qui marchent ici en ordre; cette procession me paroît une véritable Mappede monde.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je, qui sont ces gens qui sont habillés différemment que les autres? Ce sont, me répondit-il, des barons. Et qu'ont-ils à faire aux états ces barons? Ma foi rien, me dit-il; aussi n'y font-ils pas grand-chose. Ils n'entrent dans cette assemblée que pour faire nombre. On les auroit déjà réformés, si ce n'étoit qu'en France on ne réforme rien. Il y aura toujours des barons aux états du Languedoc, quoiqu'on puisse toujours s'y passer de barons.

Je vous prie de me dire qui sont ces trois ou quatre hommes qui marchent à pas comptés comme les autres? Ce sont les syndics de la Province. Qu'est-ce à dire, repris-je, des syndics? On les appelle ainsi, ajouta-t-il, parcequ'ils sont chargés des détails, & qu'ils ont, pour ainsi dire, la manutention du Languedoc. Ce seront sans doute, lui dis-je, des hommes surprenans? Vous dites fort bien,  
sur-



surprenans; car il en est parmi eux qui n'ont pas assez de capacité pour régler leur maison, & qui sont réputés avoir assez de génie pour régler la province.

Dites-moi, je vous supplie, quel est cet animal gros & court, qui passe maintenant devant nous? Ce n'est pas un animal, me répondit-il en souriant, c'est Monsieur le Lieutenant du Maire de la ville de Montpellier. Il a l'air bien suffisant, lui dis-je? Il a tort me répondit-il, personne ne doit l'être moins que lui; car il n'a pas la valeur d'une obole en génie. Malgré l'incapacité que tout le monde lui connoît, il a fait une espèce de fortune. Il n'y a pas longtems qu'il étoit le secrétaire \* de ceux qui arrêtent les voleurs, & aujourd'hui il est confondu avec les Monseigneurs. Il avoit droit auparavant d'assister à la potence, à présent il a celui d'assister aux conférences.

Mais il me semble, lui dis-je, que je vois, parmi les grandeurs de cette province, des hommes rustiques ou des campagnards. Qu'est-ce que ces sortes de gens font-là? Ce sont des villageois, me répondit-il, qui sont munis de provisions

\* Secrétaire de la Prévôté.

pour

pour venir faire tous les ans un tour de promenade dans nos ruës en compagnie des évêques. Ils en ont acheté la permission du Roi par une finance. Ils possèdent ce qu'on appelle ici des charges municipales : on les regarde comme les valets de pied des états : mais on a tort ; car les valets font quelque chose dans une assemblée, au-lieu que ceux-ci ne font rien dans celle-ci.

Monseigneur, encore un mot, & je finis. Où vont maintenant tous ces gens là en procession ? Ils vont, me dit-il, dans une de nos églises, qu'on appelle Notre-Dame, pour prier le saint-esprit de les éclairer, & pour lui demander le secours nécessaire pour bien administrer les affaires de la province. Mais comment ! repris-je encore comme malgré moi ; j'ai ouï dire qu'ils n'en terminent aucune. Qu'est-ce que cela fait ? repliqua-t-il. On prie toujours ni plus ni moins ; d'ailleurs la dépense des voïages est faite. Les gens des états sont ici, le saint-esprit est-là, il n'en coûte rien de l'invoquer : en disant ces mots, mon Languedocien me fit une inclination de tête & disparut.

L E T-

## L E T T R E L V

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Kie-tou na à Pékin.*

De Londres.

**J**E t'ai parlé de l'inclination que ce peuple a à la politique. Il est impossible que cela puisse être autrement, dans un pays où il y a tant de professeurs de cette science, qui en donnent leçon au public.

Ces professeurs sont les *Daily Advertiser, Publick Advertiser, London Gazetteer, Publick Ledger, St. James's Chronicle, London Chronicle, London Gazette, Baldwin's-Journal, Owen's Weekly Chronicle, Craftsman, British Spy, Royal Westminster Journal, Old British Spy, Westminster Journal, London Spy, Weekly Journal*; sans compter d'autres demi-spéculatifs qui le soir apprennent au public les nouvelles politiques qui sont arrivées le matin. Car la journée n'a point d'heure, dans laquelle Londres ne fournisse quelque événement digne de la postérité, quand ce ne seroit que la mort d'un chien ou la naissance d'un enfant.

Dans

Dans les autres états de l'Europe, la politique a ses bornes : mais elle n'en connoît point dans celui-ci. Elle embrasse tout ; & il n'est aucune action dans la vie civile qui ne soit de son ressort.

Il est vrai que les professeurs de cette science, n'imaginent pas tout ce qu'ils mettent dans leur papier de jour. Ils ont des croupiers ou des aides-politiques, qui les déchargent du travail de penser. Leur affaire est de rassembler les matériaux qu'on leur envoie tout prêts à publier ; de manière qu'ils ne sont, à proprement parler, que les éditeurs des réflexions d'autrui.

Ils ont aussi des faiseurs de lettres postiches, qu'ils plaquent dans les endroits vuides de leurs papiers, ce qui, en tems de disette, tient place de nouvelles. La mesure de leurs discours politiques est de quatre-pages in folio. Qu'ils aient à parler, ou qu'ils n'aient rien à dire, cela revient au même : il faut que les quatre-façades de la forme du discours soient remplies d'un bout à l'autre. Faute de politique, on y met des raisonnemens : & faute de ceux-ci on prodigue les paroles.

Il est vrai que les naissances, les mariages & les enterremens sont pour eux



un champ inépuisable. Ils tuent les vivans, à force de nouvelles qui n'intéressent que les morts.

Tu peux bien t'imaginer que ces commentateurs des faits publics ne sont pas politiques pour la gloire. Un motif plus intéressant les détermine à traiter des intérêts des princes. Il est vrai qu'ils ne sont pas chers & qu'ils donnent leur marchandise à un prix raisonnable. Ils ennuient le lecteur d'un bout de l'année à l'autre, à raison de deux-déniers-sterling par jour : c'est un prix fait.

Outre ces détailliers de la politique, il y en a d'autres qui la vendent en gros dans des livres qu'on appelle *Magazines*. Ceux-ci s'attachent moins aux intérêts des princes qu'aux leurs. Ces auteurs magasiniers, font chez eux un magasin de notions vieilles, usées, imprimées depuis longtems & déjà connues, dont ils présentent tous les mois une nouvelle édition au public.

L E T.

## L E T T R E LVI.

*Le Mème au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

De Londres.

**L**E mariage de George III. vient d'être déclaré: il épouse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, princesse qui a de l'esprit, du génie & de rares qualités, issue d'une maison d'Allemagne, qui descend de ces Empereurs qui avoient subjugué le monde. Elle n'a que dix sept-ans & le Roi vingt-quatre.

Quoique les jeunes époux soient à trois ou quatre-cent-lieuës l'un de l'autre, ils se sont déjà entretenus ensemble. Les peintres ont formé les premières entrevës & fait les déclarations d'amour; car cet art est très utile aux princes chrétiens: ils connoissent leurs épouses, longtems avant que de les voir.

Il se fait de grands préparatifs pour le mariage; tout le roïaume est en mouvement. Les manufacturiers travaillent, & les artisans agissent. Les hommes ont ordonné des habits magnifiques, & les femmes des ajustemens superbes. On diroit que cha-

cun travaille ici à ses propres nôces ; & que la monarchie elle-même se marie.

Je ne fais point si le Roi aura des enfans ; mais il est certain qu'il en produira beaucoup dans la république, par la circulation que son himen procurera ; car la génération dépend du mouvement du numéraire. On pourroit appeller cette progéniture, les enfans du second lit de la couronne. Il est dommage que les Rois d'Europe ne se marient pas plus souvent, car leur païs en seroit mieux peuplé.

## L E T T R E L V I I .

*Le Même au Mandarin Cotaoyu-se,  
à Pékin.*

De Londres.

**I**L faut bien des affaires en France, pour polir le visage d'une femme, & le mettre en état le matin de se montrer en compagnie. En Angleterre, cela est d'abord fait. Ce soin, ailleurs le plus grand de tous les soins, n'en est pas un ici.

Une Dame Angloise, en se levant, laisse son visage comme il est ; & le porte toute la journée, comme il s'est trouvé le matin.

Elle

Elle a soin devant son miroir de donner des graces au reste de sa parure. Il n'y a que son visage qui ne fasse point toilette. Si elle y touche, ce n'est que pour lui donner un air chiffonné, & un je-ne-sais-quoi de négligé, qui augmente la confusion de ses traits. C'est ici le dernier raffinement de la beauté.

Ceux qui connoissent les différentes routes que les femmes tiennent pour plaire aux hommes, prétendent qu'un visage, ainsi livré à lui-même & détaché de tous les secours auxiliaires, n'en est que plus propre à faire de vives impressions. Je ne t'en dirai rien. Car il faut être bien savant dans la controverse des charmes, pour savoir si une pâleur étudiée, une confusion affectée, & une négligence ménagée forment la beauté.

Les phisionomies jeunes & enfantines dans le sexe ne sont point ici de mise. Il faut que les charmes des femmes aient un air rassis. Les jeunes Bretonnes, qui veulent plaire, doivent ressembler à leurs grand-meres.

Les Françoises précipitent leurs charmes, & les font marcher, pour ainsi dire, au-devant des modes. Les Angloises au contraire les font retourner en arriere, &



elles reprennent les anciennes. Les femmes qui se coëffent aujourd'hui ainsi qu'on se coëffoit du tems de la reine Anne, sont aimables.

Cependant cette beauté est encore trop moderne; celles qui se chiffonnent la tête, ainsi que cela se pratiquoit sous le règne de Charles II. sont jolies; mais les Bretones qui se coëffent comme on l'étoit du tems de Henri VIII. sont belles; ainsi de beauté en beauté jusques au siècle de Guillaume le Conquérant.

## L E T T R E L V I I I .

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

**J**E t'ai dit, dans ma précédente qu'il ne se finissoit rien dans l'assemblée des états du Languedoc: mais il y a une chose qu'on acheve toujours, qui est la levée du don gratuit. C'est une somme extraordinaire qu'on paie au prince, aussi gratuitement qu'il est possible de le faire, dans un don qu'on fait forcément. Quoique la misere soit générale, chacun s'exécute; & la somme se trouve.

II

Il est vrai qu'il y a dans ces états un procureur du roi, ou, pour me servir du terme qu'on emploie dans ces occasions, une ame damnée de la Cour, qui n'épargne ni soins ni peines, pour lui procurer de l'argent; le tout sans ambition, ni dessein prémédité d'augmenter sa fortune; car il ne demande, pour ses épingles, qu'à devenir Grand Aumonier de France. Peut-être que, si la guerre dure, & que le besoin d'argent augmente, il aura de plus belles inclinations, & qu'il vifera alors au cardinalat.

Mais ce n'est pas-là le seul damné, il y a tout plein d'autres damnés dans les états. On diroit que la plûpart de ses membres sont païés pour ruiner la province. C'est un effet qui dérive de la cause. Tous ceux qui composent cette assemblée, sont gens du roi, & c'est du Monarque que dépendent les rangs & les charges de tous ceux qui y assistent.

Un évêque se garde bien de s'opposer aux représentations d'un député du tiers-état, qui prouve l'impossibilité morale, où le peuple est de donner la somme qu'on lui demande; car cela pourroit l'empêcher de devenir archevêque; & il faut que chacun fasse son chemin.

Les findics surtout seroient perdus sans ressource, s'ils s'opposoient à la levée des sommes, que les particuliers ne sont pas en état de paier; car ils prouveroient par là eux-mêmes que la province est en mauvais état, & ils ne sont findics que pour qu'elle soit en ordre. Aussi faut-il voir la désolation de cette province, jadis (à ce qu'on m'a assuré) la plus florissante de la France. Imagines-toi un pais dévasté par l'ennemi, ou à peine délivré des ravages de la peste & de la famine. Comme on le dépouille continuellement de ses finances, toutes les branches de son administration languissent; & si, malgré cette foule de taxes & d'impôts dont il est chargée, il se soutient encore un peu, il en a l'obligation à la fécondité naturelle de son continent, & à la fertilité de son terroir.

L E T-



## L E T T R E L I X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

**A** CHAQUE pas je rencontre ici une énigme. Cette république est gouvernée par des représentans à qui on confie les intérêts de la nation. On ne sauroit donc choisir des hommes trop vertueux, trop sages, & trop éclairés : du-moins un si grand dépôt demande des ames grandes, nobles, belles : des hommes au dessus des foibleffes ordinaires ; naturellement cela devroit être ainsi, & cela est autrement.

Les élections pour les membres du *parl-m-t* qui sont les représentans, sont des espèces de marchés publics, où les intérêts de la république se vendent au plus offrant & dernier enchérisseur.

La vertu & le mérite n'ont rien à faire dans ce choix ; c'est aux causes secondes à décider l'affaire. On n'est pas élu, on achette la place de représentant. Le peuple commence par corrompre celui qu'il choisit pour être incorruptible.

L'ivrognerie & la débauche ouvrent le théâtre des élections ; l'avarice & l'intérêt fardide finissent la scène. Celui qui fournit au peuple le plus de moïens de se plonger dans la crapule & la débauche, est choisi pour le gouverner. Dans ce cas-là, cent-tonneaux de biere-forte contiennent plus de cette vertu caractéristique pour être élu que cinquante ; & mille-guinées plus que cent.

L'élection d'un membre ne le regarde pas directement, c'est l'affaire de son sommeiller. S'il enivre un plus grand nombre de ceux qui doivent donner leur voix, il place son maître au pa-l-m-t.

Comment peut-on imaginer que des hommes, qui emploient des moïens si bas pour se faire élire, auront les qualités nécessaires pour gouverner le peuple, lorsqu'ils seront élus ?

## L E T T R E L X.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,  
à Pékin.*

De Londres.

**L**E convoi qui doit aller prendre la Princesse Charlotte de Mecklenbourg, destinée pour régner en Angleterre, doit mettre à la voile dans peu de jours.

On dépêche vers elle un Amiral, plusieurs officiers généraux, accompagnés de seigneurs de rang, & des quatre plus belles femmes du royaume, qui doivent lui tenir compagnie. On lui députe de plus un mari qui doit l'épouser, & la faire reine, avant même qu'elle ait vu le roi. C'est une espece de *Hulla* politique, en usage en Europe, qui doit remplir toutes les fonctions du mariage, excepté la consommation. Ce mari postiche est toujours un mandarin du premier ordre. Par cette coutume singuliere, il se trouve qu'une Princesse a deux-maris, sans être encore mariée. Il suit de-là que les Rois chrétiens n'épousent que des veuves,

& que toutes les Princeffes, en se mariant, passent en secondes nôces.

Les souverains d'Asie ne sauroient s'accommoder de cet usage; ils sont trop jaloux. Ils ne se marieroient pas avec une femme déjà mariée, quand elle n'auroit épousé qu'une image.

## L E T T R E L X I.

*Le Même au Mandarin Cotaoyu se,  
à Pékin.*

De Londres.

**L**E théâtre Anglois a plus de ressources que le François. Celui-ci ne joue que les hommes, au-lieu que celui-là représente les enfers. J'y ai vu en dernier lieu une scène magnifique de sabbat. Tout le grimoire des démons y étoit détaillé avec beaucoup d'esprit & d'imagination. On diroit que la plupart des Poëtes Bretons ont passé une partie de leur vie dans la compagnie des forciers, tant ils sont au fait de leurs moeurs & de leurs manieres.

Outre les acteurs du sabbat, il a encore la ressource des spectres, qui sont chargés comme les autres d'amuser le public. Ordinaire-

dinairement ceux-ci s'aquittent assez bien de leurs rôles. Il est vrai qu'il n'est pas bien difficile. Il suffit qu'ils aient une chemise ensanglantée & un masque de plâtre.

Ces spectres parlent quelquefois : mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus divertissant sur la scène Angloise.

Outre les spectres, il y a encore des acteurs qu'on ne connoît point sur le théâtre François, ce sont les boureaux. Il n'y a point de théâtre un peu policé en Angleterre, qui n'en ait deux ou trois sans compter leurs adjudans.

Après les boureaux, viennent les meurtriers de la scène : ceux-ci sont païés comme les autres pour répandre du sang. Il n'en coute que quinze-shellings la semaine, aux entrepreneurs du théâtre, pour faire mourir tant d'empereurs & de rois qu'ils veulent. Il en périt un si grand nombre sur cette scène, qu'on prétend que chaque meurtre particulier ne revient qu'à deux-déniers-sterling par tête couronnée. A la Chine, à ce prix-là, on ne pouroit pas tuer un oiseau.

Je ne parle point des grands Diables & d'autres personages de la Cour de Lucifer, qui sont régulièrement païés pour faire rire. Ceux-ci ont des gages si modiques, qu'il



qu'il ne vaut pas la peine d'en parler : car l'enfer joue presque pour rien aux deux-théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-lane*.

## L E T T R E LXII.

*Le Mandarin, Ni-ou-fan au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

C E peuple-ci est actif, vigilant, laborieux, addonné au trafic & à l'industrie, & par conséquent avide de richesses. Mais je ne fais s'il ne se croise pas lui-même dans ses vuës, & si l'ambition d'avoir ne lui fait pas perdre les moiens d'aquérir.

Il néglige le commerce d'oeconomie, pour se livrer à celui de spéculation d'argent. Il est vrai qu'à la première vuë ce continent ne paroît pas y être si disposé, que les autres de l'Europe qui le font actuellement : mais quand on examine les choses de près, on trouve que c'est la faute de ses habitans, & non de la nature, qui semble au contraire l'y avoir voulu inviter.

Celle ville est quasi au bord de la mer, & ce peuple ne tire presque aucun avantage

tage

tage de cette proximité favorable. Maguelone, étoit autrefois un port, qui est aujourd'hui fermé, sans que depuis ce changement préjudiciable, on n'ait jamais pensé à l'ouvrir. On pourroit faire venir la Méditerranée aux portes de Montpellier par un canal, & ce canal n'a pas encore été creusé.

Il est vrai que le soleil ardent qui échauffe son terrain, le rend moins fertile que quelques autres endroits du Nord de la France. Mais la stérilité n'est pas un obstacle au commerce d'oeconomie : c'est au-contraire une raison de plus pour s'y addonner : & ce qui décida autrefois Marseille à ce commerce, fut sa stérilité.

La Hollande, à ce que j'ai oui dire, est un exemple vivant de l'abondance qu'on peut faire naître dans un país où il ne croît rien. On trouve chez ce peuple, qui n'a pas lui-même de quoi vivre, le magasin universel des vivres de l'Europe.

Le commerce de spéculation d'argent a ce désavantage, qu'il n'enrichit point le peuple ou la ville qui le fait. Les richesses publiques n'y augmentent point, précisément parceque le numéraire y augmente ; car le prix de toutes les choses.

choses de la vie suit toujours la portion relative de l'argent.

Les besoins physiques & ceux du luxe sont quatre-fois plus chers aujourd'hui à Montpellier, qu'ils ne l'étoient il y a cinquante-ans. C'est que le commerce de l'argent y en a introduit trois-fois plus, qu'il n'y en avoit dans ce tems-là. Aujourd'hui on n'est donc pas plus riche avec beaucoup de numéraire, qu'on ne l'étoit autrefois.

L'argent est une richesse de fiction, qui n'augmente point les richesses réelles, au-lieu que, si on avoit perfectionné le commerce d'oeconomie, on seroit réellement plus riche. En effet quand on fournit aux autres les choses nécessaires, on peut en retenir pour soi la portion que l'on veut.

J'aurois beaucoup d'autres choses à dire sur cette matiere: mais les bornes que je me suis prescrites dans ces lettres ne me permettent pas de la traiter dans toute son étendue.

L E T.

## L E T T R E L X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**L** E S caffés de Paris ne font pas aussi politiques que ceux de Londres. Dans ceux-là on y joue seulement aux échecs, ou l'on y raconte quelque hystoriette galante ; au-lieu que, dans ceux-ci, on y régle les affaires de l'Europe, & on y statue sur celles de la monarchie. Ce sont autant de chambres basses, où le dernier individu de la république a le droit de devenir membre, à raison de quatre-sous la tasse de caffé, qui est la dose politique nécessaire pour y étrer reçu. Il y a bien aussi quelques chambres hautes de caffé ; mais les grandes séances de celles-ci se tiennent à *White's Chocolate-House*\*, où les politiques, après avoir perdu leur argent, se déchainent contre le gouvernement.

Les conférences ordinaires de ces communes s'ouvrent tous les matins par la

\* Maison de jeu où s'assemble la noblesse.

Gazette du jour. On y prend en considération une douzaine de papiers publics, que les gens du roi de la boutique, c'est-à-dire, les *Waiters* y distribuent sur les tables. Il n'y a point d'Anglois qui les fréquentent, qui ne soient en état de raisonner pendant quatre-heures à perte de vuë sur ce qu'ils n'entendent point.

Autrefois on parloit beaucoup dans les caffés de Londres sur les matieres d'état : mais depuis que les intérêts des princes ont ruiné la plûpart des politiques, on a réformé cette méthode, pour y substituer celle de la discussion, ce qui a changé totalement la théorie du raisonnement ; car autrefois celui qui avoit le plus d'argent, étoit le plus habile politique ; au-lieu qu'aujourd'hui c'est celui qui a le plus de poitrine.

Cette dernière manière de raisonner juste sur les affaires d'état est prise de la chambre basse des communes de *Westminster* ; car tout ici tire sa source de l'institution.

Comme dans cette chambre, il y a toujours quelque grand orateur qui réunit à lui toutes les opinions, & qui dispose de celles de l'assemblée ; pour l'ordinaire, il y a dans chaque boutique un beau parleur qui ramène à lui l'auditoire, & qui dispose de la chambre du café.

Il n'y a point de jour dans l'année que ces grands politiques n'établissent un meilleur système de gouvernement, qu'ils n'augmentent la marine, le commerce & n'établissent des moyens pour acquitter l'état & paier les dettes nationales.

A entendre ces oeconomes d'état, tu croirois qu'ils sont eux-mêmes le véritable modele de l'arrangement civil: mais ils ne sont rien moins que cela.

Il n'y a point de fils de famille le plus dérangé, qui le soit autant que la plûpart de ceux-ci. Presque toujours leurs affaires particulieres sont dans un état affreux. Ils laissent leur génie d'ordre millionnaire dans la boutique du café, où ils réglent l'Europe & l'état: en entrant chez eux, ils n'ont pas la valeur de deux-sols d'oeconomie domestique.

Le Baronet m'a assuré que la plûpart des raisonneurs de son tems sur les moyens d'oeconomiser dans les dépenses de l'état étoient morts à *Newgate* chargés de dettes, & qu'il seroit peut-être lui-même à l'hôpital, s'il n'avoit renoncé à la politique des cafés.

L E T.

canard aux navets à un étranger qui étoit arrivé comme moi.

Je portai encore ici mes plaintes au garçon : mais il me répondit que ce gentilhomme étoit de la *Corruption* †. Eh! mon ami, lui dis-je avec précipitation, j'en suis aussi, donne-moi à manger : car si je ne soupe pas mieux, mon estomach, faute de *corruption* ce soir, sera gâté demain au matin.

En faveur du parti dont je me déclarois, on prépara un canard aux navets, & on me le servit une heure après.

Je me le tins encore ici pour dit. A mon retour, je fus de *l'opposition* dans les auberges où il y avoit des poulets gras, & de la *corruption* dans celles où il y avoit des canards aux navets.

Avec cette méthode, on n'est pas encore sûr de faire bonne chère en Angleterre, à cause de la variation & des changemens subits qui arrivent dans la politique: car tel aubergiste qui est de la *corruption* dans un mois, est souvent de *l'opposition* dans un autre. Mais un honnête ecclésiastique de ce païs-ci, qui préfère un bon souper à toutes les cabales de la Cour &

† Parti favorable à la Cour.

## L E T T R E L X I V .

*Le Même, au Mandarin Kie-tou na,  
à Pékin.*

de Londres.

**Q**UAND on voïage en Angleterre, il faut avoir non seulement la carte du pais par où l'on passe, mais encore celle des Auberges qui sont sur la route & dans lesquelles on doit s'arrêter. Sans cette seconde précaution, on court risque de faire fort mauvaise chere, & de dépenser beaucoup d'argent.

J'éprouvai l'un & l'autre dans un voïage que je fis il y a quelques jours dans la Province d'York.

A la premiere couchée au sortir de Londres, mon hôte qui me crut, je ne fais sur quel fondement, du parti de la Cour, me regarda d'assez mauvais oeil.

Je m'apperçus, à un certain mouvement des yeux qu'il fit à un de ses garçons, qu'il lui ordonnoit de me donner une chambre commune avec un lit ordinaire.

Comme il étoit déjà tard, je demandai à souper, & un quart-d'heure après on me mit, sur une petite table, un morceau de  
boeuf



boeuf roti fort coriassé ; tandis qu'on servit un poulet gras à un voïageur qui étoit arrivé demi-heure après moi.

J'en demandai la raison au garçon qui me donnoit à boire ; & il me répondit que ce Monsieur étoit de *l'opposition* \*. Mon ami, lui dis-je, je suis aussi de *l'opposition* ; & pour vous le prouver, c'est que je m'oppose d'avance à ce qu'à mon retour vous me donniez un aussi mauvais souper, que celui que je viens de faire ce soir.

Le garçon rendit mes paroles à son maître, qui vint un moment après me faire des excuses sur ce qu'il ne m'avoit pas cru d'abord de son parti ; m'assurant que, s'il m'avoit connu, il m'auroit fait comme à cet autre gentilhomme, & que j'aurois eu un poulet gras.

Je me le tins pour dit : à la seconde couchée j'eus grand soin, en entrant dans l'auberge, d'avertir le Maître que j'étois de *l'opposition* ; mais cette déclaration qui, à ce que je croïois, devoit me valoir un bon souper, m'en procura un fort mauvais ; car on ne mit devant moi que deux cotelettes de mouton, tandis qu'on servit un

\* Parti contraire à la Cour.

canard

du Parlement, m'a conseillé un moïen qu'il pratique lui-même en voïageant en Angleterre. C'est de faire prendre les devants à un domestique, pour reconnoître le terrain, & savoir de quel parti est l'hôte chez qui on va loger.

Il m'a dit à ce sujet qu'il avoit été obligé quelquefois d'apostasier vingt-fois de suite dans le même voïage, & d'être de l'opposition ou de la corruption, dans la proportion que le vin de ses hôtes étoit bon, & que le *roast beef* lui paroïssoit excellent.

## L E T T R E L X V .

*Le Même au Mandarin Cotaoyu-se,  
à Pékin.*

De Londres.

**L**ORSQUE j'étois en France, je te parlai des cotteries qui y sont établies ; il y en a aussi en Angleterre : mais elles sont d'une autre espèce. Les femmes n'y sont point admises, ce qui fait que les ustenciles des sociétés de ces deux-païs sont différentes. Dans celles-là, les éventails, les rubans & les boëttes à mouches forment les principaux ornemens :

2

dans

dans celles-ci, la scène se passe entre des pipes, des hommes & des bouteilles.

A Paris les Cotteries sont entées sur l'amour : à Londres elles sont fondées sur le manger & le boire ; de-là vient que ces dernières sont très nombreuses, car il n'y a point de Breton, qui ne soit en état de remplir ces deux-points importants de la société Angloise.

Parmi le grand nombre de Cotteries qui illustrent aujourd'hui cette grande capitale, celles qui lui font le plus d'honneur, sont :

*La Cotterie des Politiques ; La Cotterie des Mécontents du gouvernement ; La Cotterie des Ivrognes ; La Cotterie des Babillards & la Cotterie des Cocus.*

Chacune de ses cotteries a ses réglemens & ses statuts particuliers. Les Candidats doivent faire des preuves pour en devenir membres.

LA COTTERIE DES POLITIQUES est très nombreuse ; elle n'est point érigée pour une classe de citoïens, mais pour tous les citoïens. Tous les candidats peuvent y être admis, depuis le savetier jusques au Duc & Pair. Il faut néanmoins que chaque membre ait la faculté de dépenfer  
trois-

trois-fols pour une pinte de biere-forte, dans les séances ordinaires ; & deux-shellings pour une bouteille de vin de Porte, le jour des grandes assemblées. Il est défendu de parler politique pendant les cinq-premieres rasades ; ce n'est qu'à la sixieme qu'on peut délibérer sur les affaires de la monarchie d'Angleterre ; & à la vingtieme il est permis de régler les intérêts de toutes les puissances de l'Europe.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul particulier ne peut être reçu dans la Cotterie des Politiques, s'il ne prouve auparavant qu'il s'est mêlé des négociations publiques, au point d'avoir pour elles négligé ses affaires domestiques. Il faut que les Candidats soient en état de certifier qu'ils ont lu au-moins dix-mille-papiers publics ; ce qui est la dose de politique requise pour être admis dans cette Cotterie.

LA COTTERIE DES ME'CONTENS DU GOUVERNEMENT, est fort augmentée sous le règne de George III. surtout depuis que la Cour prête l'oreille aux propositions de paix faites de la part de la France.

Le Président de cette Cotterie doit être Jacobite. Son institution tend à contrecarrer l'administration, & à être tou-

jours du parti contraire à celui de la Cour.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul membre ne peut être admis dans cette Cotterie, qu'il ne sache blasphémer contre le Roi & ses ministres.

Il y a pour cela, dans la société un maître-juré-blasphémateur qui examine la nature des blasphèmes. Un prétendant begue ou qui a quelque difficulté de langue, ne sauroit être admis. Il faut que le Candidat puisse prononcer bien distinctement, *Dam n the King Dam n the*  
*minis-tres.*

LA COTTERIE DES IVROGNES, une des plus anciennes qu'il y ait en Angleterre, est aujourd'hui à son dernier période d'élévation. Tous les bons & fideles sujets du Roi George peuvent y être admis sans distinction.

Son Président doit être Irlandois de nation, né à Dublin. Selon les premières loix de son institution, tous les membres de la Cotterie doivent être ivres & endormis à minuit.

QUALITÉS INDISPENSABLES DANS LES CANDIDATS. Par un règlement particulier, les François, les Espagnols, & les Italiens sont exclus de cette Cotterie, à cause

cause de leur sobriété naturelle. De tous les étrangers les Allemands seuls ont droit d'y être admis.

Chaque postulant doit prouver que son ventre contient deux-bouteilles de vin de Porte, trois de Clairet, une de Madeire, *une bolle de punch*, & six grands verres de liqueur. Il doit avoir un certificat légalisé par six-taverniers de la ville de Londres & de Westminster, comme il a avalé en sa vie cent-tonneaux de vin. Il faut qu'en buvant il perde la raison, car un Candidat, qui seroit en état de boire dix-verres de vin sans s'enivrer, ne pourroit pas être reçu.

LA COTTERIE DES STUPIDES, qui brille aujourd'hui beaucoup dans cette capitale, n'est pas si nombreuse que celles des Politiques & des Mécontents du Gouvernement: mais elle ne laisse pas d'avoir un grand nombre de membres.

Son Président doit être Anglois né à Londres; & ses membres, en buvant ensemble, doivent se regarder avec des yeux hébétés. Il faut qu'ils ne disent que deux-paroles dans trois-heures; & quand le discours s'adresse à eux, ils doivent toujours répondre sur toute autre chose que sur la question qu'on leur fait.

QUALITÉ'S REQUISES DANS LES CANDIDATS. Les Candidats, pour être reçus dans la Cotterie des Stupides, doivent être de véritables automates, qui se démontent le soir, & qu'on remonte le lendemain au matin, ce qui fait qu'ils ont un corps & une ame machinale, tous deux faits à ressort. Il faut de plus, pour être admis dans cette Cotterie, avoir été pendant vingt-ans membre de la société des Ivrognes.

LA COTTERIE DES BABILLARDS n'est pas si ancienne que les autres: son établissement datte du tems de la révocation de l'Edit de Nantes, après que les protestans étrangers se furent réfugiés en Angleterre.

Par le premier de ses statuts, son Président doit être François, & s'il est possible, originaire de Clerac, Montauban ou Bourdeaux: mais quand il seroit de Nîmes ou de Montpellier, ce ne seroit point un obstacle à son élection. A l'égard des conseillers & autres principales charges de cette assemblée babillarde, faute de Gascons, on reçoit à leur place des Irlandois.

QUALITÉ'S REQUISES DANS LES CANDIDATS BABILLARDS. Il faut que les

Postulans aient la langue bien pendue, & qu'ils soient en état de parler trois-heures de suite sans rien dire. Les begues n'en sont pas exclus, pourvu qu'en trainant la parole & en allongeant les mots, ils puissent faire le même bruit & parler aussi longtems que ceux qui ont la langue libre.

LA COTTERIE DES COCUS, qui fut établie en Angleterre, sous le règne de Charles II. de galante mémoire, se soutient aujourd'hui avec beaucoup d'honneur & de réputation. Ses membres augmentent tous les jours, de manière qu'on peut se flatter (graces à la corruption des moeurs du siècle) que dans peu elle sera une des plus florissantes de ce royaume. Il est permis à tous les sujets du Roi de s'y faire inscrire : on y reçoit les premiers Lords de la Cour ainsi que les Ducs & Pairs du royaume.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS QUI VEULENT ÊTRE REÇUS DANS LA COTTERIE DES COCUS. Il faut qu'ils aient passé trois-ans à Paris, afin de s'être accoutumés aux moeurs & aux manières Françoises. Un prétendant doit prouver que sa femme est galante, & qu'elle fait une grande dépense, quoiqu'il ne lui

K 3

fournisse



fournisse point d'argent ; mais il est surtout nécessaire qu'il certifie qu'elle a lu beaucoup de Romans.

## L E T T R E L X V I .

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

**I**L y a trois-sortes de gouvernemens dans cette ville ; le gouvernement de Monseigneur l'Evêque, le gouvernement de Monseigneur le Commandant & le gouvernement de Monseigneur l'Intendant. Le premier est à la tête des affaires de l'église, le second conduit la politique, & le troisieme dirige les finances. Comme l'argent en Europe a le pas sur Dieu & le Roi, & que les Languedociens sont très Européens, la maison de Monseigneur l'Intendant de Montpellier est la plus fréquentée.

Je me rendis chez lui, il y a deux-jours, à l'occasion d'une fête qu'il donnoit ; car Madame l'Intendante, à l'âge de cinquante-cinq-ans, avoit pris la peine de donner un gros garçon à Monseigneur l'Intendant : ce qui est contre toutes les règles de la  
géné-

génération François. Aussi l'allegresse étoit-elle des plus grandes ; car on se réjouit ici dans la proportion que les choses qui arrivent sont extraordinaires.

Le concours des personnes de l'un & de l'autre sexe fut considérable. Comme je ne connoissois pas la carte de l'assemblée, je priai un Languedocien qui se trouvoit à coté de moi de me mettre au fait de celle-ci. Il se prêta poliment à ma curiosité.

Monfieur, lui dis-je, qui sont ces dames qu'on voit au premier rang & qui sont si séparées des autres qu'elles semblent vouloir s'en distinguer. Ce sont, me répondit-il, nos femmes de qualité. Il n'y en a gueres, repris-je ; cela est vrai, me dit-il, elles ne sont pas en grand nombre : Cette espèce est rare à Montpellier, encore est-elle beaucoup abatardie. Heureusement nous n'avons point de généalogistes, sans quoi toute notre noblesse seroit roturiere. Il s'en faut tout juste de seize-quartiers, que les enfans de nos femmes de qualité ne puissent entrer à Malthe.

Qui sont celles qu'on voit assises directement derriere elles. Ce sont nos Dames de la Cour des Aides. Elles sont bien

bouffies! lui dis-je: on diroit qu'elles sont sur les bancs du palais où elles jugent à la place de leurs maris. Est-ce que cette Cour a le privilège de permettre aux femmes d'être ridicules? Je suis étranger: mais il me semble que les Dames de vos Aides n'ont point d'éducation. Il vous semble bien, reprit le Languedocien, & c'est encore un privilège de cette Cour. Si je ne me trompe, les Dames de vos Aides sont parvenues à ce rang, à l'aide de la marchandise. Vous ne vous trompez pas: la plupart de nos présidentes & de nos conseilleres sont filles de la balle. Celles-ci forment même la première noblesse de notre robe, car il faut la distinguer d'une autre du même corps qui est encore plus roturiere.

Qui sont ces autres Dames, lui dis-je, qu'on remarque directement après les Présidentes & les Conseilleres! Ce sont des femmes d'avocats & de procureurs. Elles me paroissent aussi bien vaines. Vaines! reprit-il avec précipitation, elles crevent d'orgueil. Les procureuses surtout, dont les maris vont tous les matins exprès au palais en robe longue, pour tromper les juges, sont d'une vanité insupportable.

Je

Je vous prie de me dire qui sont celles du quatrième rang ? Ce sont les femmes de nos principaux marchands. Oui ! lui dis-je, elles ont l'air bien modeste : on s'apperçoit à peine qu'elles soient femmes, tant elles ont le maintien réservé. Ne vous y trompez pas, reprit-il, l'enflure de leur orgueil est en dedans. Il ne faut à leur mari qu'une charge de Correcteur ou d'Auditeur des comptes, pour qu'elle paroisse en dehors.

Monfieur, dis-je à mon Languedocien en l'interrompant, qui sont ces hommes qu'on voit autour de votre Intendant qui se font distinguer des autres par une épée au côté. Ce sont nos gentilshommes. Ils paroissent bien mesquins : ils sont encore plus suffisans, me dit-il.

Mais je vois comme une nuée d'hommes noirs & sombres répandus dans cette salle, qui ont la physionomie lugubre & encore plus sinistre : pouvez-vous me dire qui sont ces gens-la ? Ce sont des Médecins. Des Médecins ! Et qu'ont-ils à faire ici ? Ils y ont leur entrée libre, car à Montpellier la Médecine assiste aux naissances & préside aux enterremens.

Et ceux qui marchent directement après eux, habillés de la même couleur,

K. 5

qui

qui sont-ils ?—Ce sont (sauf votre respect) des chirurgiens & des apoticaire. D'où vient qu'on les souffre ici ? Je croïois qu'ils ne devoient avoir leur entrée que dans les chambres des malades. Vous vous trompez : comment, me dit-il, les chirurgiens font les honneurs de Montpellier. Un élève de St. Cosme, qui a coupé deux ou trois-douzaines de bras, de jambes, ou qui a oint de mercure deux ou trois-cens-malades, se croit un homme nécessaire à la monarchie, il ne voit gueres que les gens du premier génie qu'on puisse comparer à son talent.

A l'égard des apoticaire, quoiqu'ils ne s'adressent pas toujours aux gens en ligne directe, on leur permet quelquefois ici de parler à des visages.

L E T.

## L E T T R E LXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**L** E S femmes en France font vaines, légères, & capricieuses ; en Angleterre elles ont un deffaut de plus, elles font politiques.

Il faut leur rendre justice ; elles n'auroient jamais imaginé d'elles-mêmes d'être si ridicules ; mais ce vice, comme presque tous les autres, leur vient des hommes, qui parlent ici sistême, jusques dans les bras de la volupté.

Dans tout l'univers, les femmes n'ont qu'une affaire, qui est l'empire de la beauté ; ici elles en ont deux, car elles joignent à celle-ci les soins de la république. Il ne faut pas t'imaginer qu'elles prennent toute cette peine pour l'amour qu'elles portent à l'état ; le sexe ne connoît point de patrie. Ce n'est que par un retour sur lui-même qu'il donne dans la politique. L'esprit de parti procure ici un mari, comme ailleurs la beauté donne un amant.

K 6

Om

On m'a fait voir à Londres une Dame, qui aiant cherché inutilement un époux dans le parti de la république, le quitta pour embrasser celui de la Cour. La chose lui réussit à merveilles; car dans peu elle épousa un seigneur attaché au Roi, & qui est un des plus riches de la monarchie.

Les formules de ces mariages sont conformes à la querelle d'état dans laquelle on se trouve engagé. A la place des protestations d'amour, on se jure d'être fidele à la cabale. Au-lieu de se vouer un amour éternel, on s'affure d'un attachement inviolable au parti dans lequel on s'est engagé.

### LETTRE LXVIII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

De Londres.

**J'**ALLAI, il y quelques jours, à un des théâtres Anglois, pour me divertir; mais au-lieu d'une comédie, jé trouvai un enterrement\*. Les comédiens, pour amuser le public, donnoient ce soir-là une pompe funébre dans ses grands ap-

\*Romeo & Juliet.

pareils.

pareils. Tout ce qui peut affliger la vuë, attrister les sens, faire naître des idées sombres, en un mot tout ce qui peut rendre un convoi triste & lugubre, fut employé pour faire rire le spectateur. Comme le cadavre qu'on portoit dans sa biere, ne m'avoit pas beaucoup réjouï ce soir-là, je retournai le lendemain au même théâtre, espérant d'y prendre ma revanche; mais on y jouoit ce second soir un maître autel. Des pellerins à la suite d'une longue farce, vinrent y faire leur priere, & s'y prosternerent; ils portoient presque tous des croix qui, chez les chrétiens, sont le signe représentatif de la mort du Christ. L'autel & les croix égaièrent la compagnie, & la divertirent beaucoup. Quant à moi qui ne saurois rire de choses sérieuses, je ne sourcillai point.

Je hasardai le surlendemain un troisieme divertissement; mais un moment après que la piéce fut commencée, un spectre parut sur la scène\*; il parla si familiérement aux spectateurs, qu'on eut dit qu'il étoit accoutumé sur le théâtre Anglois. Quelque tems après, on creusa une fosse sur le théâtre pour enterrer un

\* Dans Hamlet.

mort.



mort. Le comédien qui étoit chargé de cet acte de religion (car chez toutes les nations c'en doit être un) divertit beaucoup le parterre en creusant la fosse pour enfermer le cadavre ; il chanta pendant tout ce tems-là des chansons fort réjouissantes ; mais le plus plaisant fut, lorsqu'en continuant à creuser la terre, il en tira deux ou trois-têtes de mort. A cet aspect les quolibets de l'acteur redoublant, il y eut alors, comme on dit, de quoi mourir de rire . . . . Il me semble que l'on doit avoir mauvaise opinion du goût d'une nation qui choisit, pour l'objet de ses divertissemens, ce qu'il y a de plus sérieux dans la religion, & de plus affligeant dans la nature. La scène comique doit finir, où le tragique de la vie humaine commence.

L E T :

## L E T T R E LXIX.

*Le Mème au Mème, à Pékin.*

De Londres.

**L**E mariage de la Princesse Charlotte n'a pas seulement causé une émulation dans les parures & les ajustemens, il a encore excité l'ambition des nouveaux rangs ; chacun a pensé à se placer auprès d'elle.

On m'a assuré qu'il s'étoit présenté plus de mille-pages, trois-cens-controleurs & autant de maîtres-d'hôtel, deux-cens-écuiers, trente-cochers, & deux ou trois-mille-valets de pied ; une école entiere de médecine, & une pharmacie complete se font offertes pour entrer à son service ; la liste de ses dames de compagnie a passé cinq-cens, & celle de ses filles de chambre n'a gueres été moindre. A l'égard des filles d'honneur, il ne s'en est presque point présenté ; les mauvais plaisans de cette ville prétendent que l'espèce de ces demoiselles manque totalement en Angleterre. On a calculé que, si la Cour avoit accepté les offres de tous les postulans, la maison

4 de

de cette Princesse eut été composée de huit à dix-mille-officiers.

Cela indique un vice dans la république, il faut qu'il y ait un grand nombre de citoïens oisifs & sans emploi en Angleterre. Lorsqu'on tient à une industrie, & qu'on est attaché à une profession, on ne la quitte pas pour aller valetter auprès d'une Reine, qui rarement connoît assez ses domestiques, pour les avancer ; c'est toujours le desoeuvrement qui fait demander ces places.

Si les souverains d'Europe entendoient mieux leurs intérêts, ils auroient moins de train, & n'emploieroit pas tant de gens à leur service ; ce sont des sujets qu'ils rendent inutiles à la monarchie, & qu'ils se dérobent à eux-mêmes. Plus le faste de leur domestique est grand, & plus l'état est petit. On ne peut pas reprocher cette ostentation aux monarques d'Angleterre, ce sont les Rois d'Europe qui vivent le plus en particuliers.

L. E. T.

## LETTRE LXX.

*Le Même au Même, à Pékin.*

De Londres.

CHAQUE gouvernement en Europe cherche à aquérir de grandes richesses. C'est aujourd'hui la pierre-philosophale des administrations. Mais je ne fais si l'ambition en ceci remplit ses vuës, & si une trop grande aisance ne conduit pas elle-même à l'indigence. C'est une expérience reconnue que, plus les moiens de vivre augmentent dans une société, & moins on y a les moiens de vivre. C'est que l'or & l'argent qui sont les signes des richesses, en représentent moins, à mesure que ces métaux se multiplient.

Londres regorge de biens, mais ces biens ne remplissent pas les besoins. Je ne parle point des divertissemens publics, des spectacles & autres superfluités qui sont hors de prix, & qui néanmoins doivent entrer en considération, de maniere que les seconde & troisieme classes de la société n'en soient pas totalement privées.  
Car

Car, si le peuple supporte les charges de l'état, il doit jouir des amusemens. C'est une indemnisation que la législation doit lui accorder, pour le défraier des peines de son état.

Les notaires à Londres mettent un si haut prix aux contrats de mariages, qu'il n'y a que les grands de l'état qui aient la faculté d'épouser : on est obligé de leur paier une dot, pour en recevoir une. Il faut jouir ici d'une grande opulence pour avoir les moïens d'y faire des enfans. Les maîtres y sont à un prix exorbitant. Les talens s'y vendent au poids de l'or. Un Pere, qui veut donner une éducation à ses enfans, n'a pas assez de l'héritage de ses ancêtres, aquis dans l'espace de dix-générationns.

La justice y est aussi à un si haut prix, qu'il vaut mieux abandonner une bonne cause, que de la gagner. La difficulté n'est pas d'obtenir une sentence contre sa partie pour se faire rendre son bien, ou avoir réparation d'un outrage reçu : le point principal consiste à gagner son procès contre l'avocat qui l'a plaidé : celui-ci est toujours sûr d'obtenir un arrêt, qui vous ruine par les dépens.

Il faut être fort riche en Angleterre, pour avoir le moïen d'être malade. Il n'y a que les gens de qualité qui aient la faculté de mourir par ordonnance des médecins. Tous les autres citoïens du second & troisieme rang, sont expédiés par des officiers subalternes du corps de la pharmacie, qui tuent à un prix raisonnable. Les grands Esculapes y ont presque tous carosse, & il faut que la fievre entretienne leurs chevaux, leurs laquais & leur cocher.

On ne meurt pas à meilleur marché; on doit jouïr d'une sorte d'opulence pour se faire enterrer. S'il faut beaucoup d'argent pour être homme, il n'en faut pas moins pour devenir cadavre: la jouïssance du trépas est aussi onéreuse que celle de la vie &c. &c.

Voilà la suite de cette sagesse qu'on vante tant. Voilà l'effet de cette combinaison du meilleur gouvernement qu'il y ait, dit-on, en Europe, qui tend à faire aquérir à l'état une fortune publique, pour jeter tous les citoïens dans une indigence domestique.

L E T.



## L E T T R E L X X I .

*Le Mémé au Mémé, à Pékin,*

de Londres.

**L'**Incontinence des femmes de plaisir en Angleterre est sombre, triste, & mélancolique. Elle se fait voir dans toute sa laideur. C'est la plus vilaine prostitution de l'Europe. Tout y est insipide jusqu'à la jouissance. Cela vient de ce que les Angloises naturellement modestes passent tout d'un coup d'une extrémité à l'autre. Elles ne mettent presque point d'intervalle entre la sagesse & la dissolution. Elles rencontrent la débauche du premier coup, & parcourent dans un instant ces longs espaces qui séparent la vertu du vice. L'incontinence, pour m'exprimer ainsi, n'a point de prologue. La pièce de la volupté commence par le crime.

Peut-être que l'humeur bisarre des Bretons prépare à cette débauche morne & fade, que la possession-même n'irrite point.

Les

Les Anglois n'ont pas le loisir d'être polis avec les femmes, encore moins d'être galans. Ils n'ont le tems que de satisfaire ce désir brutal attaché à l'état physique de la machine. Pour cette débauche les femmes de plaisir n'ont pas besoin d'agrémens. L'esprit n'a rien à faire dans cette corruption. Le corps seul consomme le crime.

On ne peut parler sans frémir de l'incontinence Angloise.

## L E T T R E LXXII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Londres.

**I**L n'y a point de mot dans les langues Européennes auquel on ait attaché plus de significations, qu'à celui de liberté. Quelques nations l'ont fait consister, pendant longtems, dans l'habitude de porter une longue barbe; d'autres, à s'ajuster d'une certaine maniere; plusieurs, à parler avec une voix sonore & distincte. Là-dessus, toutes les nations s'étant comparées ensemble, celles qui n'ont pas eu la même faculté ont été regardées comme esclaves.

Par



Par exemple le préjugé de la servitude Françoisse est établi aujourd'hui irrévocablement dans cette monarchie ; il est vrai que la nation Bretonne jouit elle-même d'une très grande liberté ; car un Anglois peut se lever le matin à l'heure qu'il veut, sans qu'il soit gêné par le gouvernement, du moins je ne sache pas qu'il y ait eu jusques ici aucun acte du parlement portant règlement là-dessus. Il est aussi libre de s'habiller, comme il lui plaît, de paroître dans le public en parure ou en négligé ; il a le choix de disposer de sa matinée, comme il le juge à propos ; il peut monter à cheval & aller galoper à *Kensington*, ou se promener à pied dans le parc de *St. James*.

Après ces deux-premiers actes de sa liberté, le gouvernement lui permet d'aller déjeuner ou il veut ; il est le maître de prendre le thé à *George's* ou à *Smirna Coffee-house*. Là son indépendance politique l'autorise à lire les mensonges ou les impostures contre l'état, qui sont dans les papiers publics.

Après le déjeuner, sa liberté continue encore ; il est libre d'aller diner incognito dans un ordinaire public, où il mange librement avec des gens qui ne le connoissent point, & qu'il ne connoît pas.

Son indépendance le mène au théâtre de *Drury-lane*, ou de *Covent-garden*; & comme on est aussi libre en Angleterre la nuit que le jour, après le spectacle, il a la liberté d'aller souper à *Bedford-arms* où à *Shakespear*, d'où il va se coucher, & se leve le lendemain aussi libre que la veille.

## L E T T R E LXXIII.

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

**J**E t'ai parlé, ailleurs du contraste qui se trouve dans les deux-religions qui se pratiquent ici : mais je ne t'ai rien dit de la tyrannie que l'une exerce sur l'autre. Celle du Prince, qui est la catholique romaine, tient la protestante dans une dépendance absolue.

Il faut se cacher ici pour faire une bonne action, comme on fait ailleurs pour en commettre une mauvaise. La prière; chose inouïe ! est un crime de lèse-majesté. Il n'y a point de tempérament ni de tournure à donner à cette action pieuse; les loix qui la défendent, sont précises là-dessus.

Si

Si trente personnes se réunissent dans une maison, & qu'elles choisissent un Mandarin de leur croïance pour les diriger dans une chose aussi sainte; s'ils s'assemblent, dis-je, & que ce complot divin soit découvert, le mandarin est pendu & les fideles sont envoïés aux galeres.

Celui qui s'adresse aux passans pour les dépouiller, & celui qui s'adresse à Dieu pour l'invoquer, sont coupables du même crime & punis du même chatiment. Quand la barbarie elle-même se feroit chrétienne, elle ne pouroit pas être plus inhumaine.

Pour que les fideles de cette secte soient de bons sujets du Roi, il faut qu'ils ne fassent rien de ce qui peut les porter à l'être. Toutes les pratiques extérieures de religion leur sont interdites. Ils doivent prier si bas, qu'il n'y ait que Dieu qui les entende. On leur deffend d'être chrétiens, mais il est vrai qu'on leur permet d'être athées; car d'un athée au citoïen à qui on interdit toutes les pratiques de sa religion, il n'y a presque point de différence.

Dans tous les contrats civils que les protestans passent ici, la loi leur ordonne d'apostasier. Pour être chrétien, il faut  
com-

commencer par détruire les vertus qui peuvent seules faire qu'on l'est. On oblige les religionnaires à assister aux exercices d'un culte qu'ils regardent comme faux, & à pratiquer des devoirs, qui, n'étant pas ceux de leur religion, ne sont pour eux que plus méprisables.

La confession auriculaire est considérée dans cette secte comme une pratique ridicule & vaine : il faut néanmoins se confesser, si l'on veut épouser ? Et à qui se confesser ! à des mandarins qu'on croit d'autant plus inhabiles à remplir ce devoir de religion, qu'ils sont d'une communion différente : le sacrement de mariage est donc toujours ici précédé d'un sacrilège. On fait par une longue expérience, que ces pratiques, auxquelles on force les protestans, ne font point de prosélites, & néanmoins on les met toujours en usage.

Je dis qu'il ne faut gueres aimer sa religion, pour la prostituer ainsi continuellement.

J'aurai peut-être occasion, dans une de mes suivantes, de t'envoyer la copie d'un mémoire qu'un citoïen de cette province a adressé au Prince, qui selon les apparences ne le lira jamais ; car les Rois de France sont si prévenus à cet égard, qu'ils

s'ôtent jusqu'aux moïens qui pouroient leur faire ouvrir les yeux.

## L E T T R E LXXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres,

**C**ETTE nation a très bien imaginé de s'intriguer dans le monde pour aquérir des richesses, sans quoi elle feroit la plus pauvre de l'Europe. Elle n'a pas le moïen d'exister par elle-même : la plûpart de ses besoins phisiques lui viennent de l'étranger.

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'elle figure entre les autres puissances de l'Europe. Dans la guerre, elle achette des alliances par de grands subsides : pendant la paix, elle remplit le vuide de ses besoins par son industrie.

Il faut qu'elle paie pour avoir du goût, & qu'elle achette le génie.

Les grands ne peuvent se loger qu'en faisant venir des architectes d'Italie. Leurs meubles ne sont pas de leur invention. Les modes viennent d'ailleurs, les Anglois n'en imaginent aucune.

Les

Les femmes ne sauroient placer un chiffon sur leur tête qui n'ait été inventé par quelque autre nation.

Tout ce qui entre dans l'ajustement des hommes est étranger à l'Angleterre. Je me trouvai, il n'y a pas longtems, avec un seigneur de la Cour, dont la parure étoit une véritable mappe-monde. Les quatre parties de l'univers avoient travaillé à son ajustement. Sa chemise étoit de Hollande ; le gallon, qui étoit sur son *froc*, étoit de France ; sa veste étoit des Indes ; ses boucles du Brésil ; ses manchettes de Bruxelles ; sa montre de Geneve ; sa boëtte de Paris ; ses gands de Grenoble, &c. tout étoit étranger jusques à son étui de curedents. Si chaque nation avoit réclamé son industrie, ce seigneur se seroit trouvé tout nud, il ne lui eut resté d'Angleterre que son *froc*.

Les amusemens d'Angleterre ne naissent pas non plus dans le païs. L'opéra vient d'Italie, les compositeurs de Naples, & les musiciens de Rome ou de Venise. Si quelque concert charme la nation, ce sont toujours des étrangers qui le composent. Ceux-ci tirent de ce païs un impôt qui se leve sur les sons qui agitent les oreilles.

Je ne fais si c'est la peine qu'un peuple passe les mers, & se procure par de grands travaux une richesse, dont elle se défait pour une infinité de choses d'ostentation dont elle pouroit se passer.

## L E T T R E LXXV.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Londres.

**L**A Reine d'Angleterre n'est pas encore arrivée; son vaisseau qui est parti depuis plusieurs jours, est actuellement en mer où, il se bat contre les vagues. Les pilotes qui lisent ici dans le livre du tems, comme nos mandarins lettrés lisent dans nos livres de morale, prétendent qu'au moment que je t'écris, elle effuie une grande tempête. En vérité, mon cher Kie-tou na, dans quelque rang que la fortune nous élève, nous éprouvons toujours des traverses !

Je laisse dans le moment les grandeurs dont cette jeune reine est à la veille d'être environnée, pour réfléchir sur sa situation présente. Étendue, peut-être, sur un petit lit pratiqué dans une emboîsure;  
in.

inquiétée par les roulis continuels, qui l'empêchent de trouver une position fixe ; malade par l'agitation de la mer ; tourmentée par les flots ; épouvantée par le bruit des matelots qui se choquent, se heurtent, & ne s'entendent pas ; sans consolation, sans aide, sans secours, aiant la plûpart de ses femmes évanouies de fraïeur, abandonée des commandans du vaisseau qui ne pensent qu'à échapper au péril qui les menace ; car dans un danger évident, il n'y a plus de rang ; une reine alors n'est pas plus qu'une autre femme. Quel malheur ne seroit ce pas pour la Grande-Bretagne, si le vaisseau qui porte ce dépôt précieux, étoit enlevé dans les abîmes de la mer !

Cependant ce retard ainsi que les dangers qui l'accompagnent, ne serviront qu'à rendre sa réception plus brillante. Sans cette tempête, la moitié des hommes & des femmes n'auroient pas eu leurs habits & leurs ajustemens prêts ; si le navire étoit arrivé à point nommé, une grande partie de l'Angleterre n'auroit pas pu se montrer avec l'éclat, dans lequel elle paroîtra. Cet ouragan a fait éclore peut-être deux ou trois-mille-habits & autant de robes de plus.

L 3

Les



Les chrétiens pensent juste, quand ils disent que la providence se mêle de tout ; il y a chez eux un enchaînement de causes secondes, qui fait qu'ils tirent parti des malheurs-mêmes.

## L E T T R E LXXVI.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Londres.

**L'**Anglois a une sorte d'indisposition, qu'on pouroit définir la maladie d'expatriation. Un gentilhomme n'est pas plutôt sorti du collège, qu'il monte dans une chaise de poste, s'enfuit d'Angleterre, & va galoper les différentes nations de l'Europe.

On dit pour raison que les voïages perfectionnent l'entendement, & ornent beaucoup l'esprit. Il est vrai que c'est quelque chose de prodigieux, que le grand nombre de connoissances qu'on y aquier. Car un Anglois qui voïage dans les païs éloignés, voit des villes, parcourt des auberges, arpente des promenades, fréquente des spectacles, va au bal, à la comédie, visite les filles de théâtre, &c. &c.

Cela

Cela s'appelle ici voïager, & il n'y a point d'Anglois un peu bien élevé, qui n'ait fait ainsi le tour de l'Europe.

Je crois que je me ferois assez aux manieres d'un Breton qui ne seroit jamais sorti du tourbillon de la ville de Londres : mais j'aurois de la peine à résister à celles d'un Anglois qui auroit parcouru quelques centaines de milles hors de son païs. Il me semble que les airs & les tons qu'il affecte alors, jurent avec le caractère Anglois.

Chaque nation en Europe a une assez bonne dose de deffauts & d'imperfections, fans y en ajouter d'autres qui ne sont pas de son crû & qui, à cause de cela, en sont plus ridicules. Joignez à cela que les Anglois font plus de progrès en six mois dans les choses d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans dix-ans.

On m'a montré ici ces jours passés un Milord qui n'a passé que trois-mois à Paris, qui à cause de cela est plus fat & plus impertinent qu'un jeune Marquis François qui y a vécu trente ans. La Cour de St. James doit à celle de France, une sorte de caractère de courtisans Anglois, qui, pour avoir passé six-mois à Versailles, sont d'un genre unique.

Celle de Vienne renvoie ici des Bretons

L 4

qui

qui sont tout d'une pièce ; ils ont contracté un caractère si gêné qu'à leur retour on les prendroit pour des Allemands.

Les Anglois qui voïagent en Italie, ne perdent pas non plus leur tems. De retour à Londres, ils inondent la ville des ariettes qu'ils y ont entendues, dont ils estropient les paroles & la musique.

On connoît ici un B. eton, qui a passé six-mois à Naples, au frédonnement continué, dont il étourdit tous ceux qui l'environnent.

Comme les Dames de qualité voïagent également, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation; elles se distinguent même dans cet article, de façon à l'emporter sur l'autre sexe.

On me montra dernièrement une Miledi, qui a passé six-mois à Blois, & trois mois à Pise, & qui, à cause de cela, ne veut parler que François ou Italien. Elle prétend, depuis ses voïages, que la langue Angloise est si rude qu'elle lui déchire la bouche. J'en connois une autre, que la fureur des voïages a poussée jusques à Constantinople. Celle-ci a pris tant de goût pour l'habillement du ferrail, qu'elle ne s'habille plus qu'à la Turquie. Elle prétend que les culottes donnent un air décent & majestueux à une  
femme,

femme, au-lieu que le jupon a quelque chose de voluptueux & d'efféminé qui ne convient point à la gravité naturelle du sexe. Comme elle a aquis un grand nombre de connoissances dans ses voïages, & que son esprit s'y est beaucoup perfectioné, elle se propose de publier un ouvrage d'érudition pour prouver au beau sexe Anglois l'utilité des culottes à la Turquie; & pour que les Dames de Londres puissent retirer un plus grand proffit de cet ouvrage, elle est résolue de le faire imprimer en langue Turque.

## L E T T R E LXXVII.

*Le Même au Mandarin Cotao-yu-se,  
à Pékin.*

de Londres.

**I**L est surprenant jusques à quel point le sexe Européen gâte les agrémens, qui peuvent le rendre aimable. La beauté, qui lui donne la supériorité sur les hommes, ne sert le plus souvent qu'à le rendre méprisable.

Lorsque je me trouve ici dans un cercle mêlé avec le Baronet, & qu'il y voit une belle femme, il ne manque jamais de me

L. 5

dire

dire à l'oreille, qu'il parie qu'elle est haute, fiere & impertinente; & malheureusement pour le beau sexe Anglois, j'ai remarqué que, si je pariois avec lui, il gagneroit presque toujours sa gageure.

Nous éiions l'autre jour dans une assemblée de Londres, où il y avoit plusieurs Dames. Tenez, me dit-il, voila Milédi \* \* \* ; c'est assurément une belle femme: mais elle est si vaine & si fiere de sa beauté, qu'elle désolé tous ceux qui l'approchent. Il n'y a point d'homme qui puisse y tenir, il vaudroit mieux servir sur les galeres de Malthe, que d'être condamné à vivre avec elle. Ce n'est pas, reprit-il, qu'un peu de fierté n'aille bien à une jolie femme; car les hommes méprisent presque toujours celles, qui ne leur en imposent point par un je ne fais quel air de supériorité. C'est seulement la dose qui peut nuire, & malheureusement celle de nos Bretonnes est presque toujours choquante.

Les femmes en France sont trop occupées de leurs amusemens & de leurs plaisirs pour se ressouvenir de leur beauté: elles n'ont que le tems d'être gaies, vives, folles & enjouées.

Nos Dames Angloises, naturellement désoeuvrées, rêvent depuis le matin jusques

ques au soir à leur beauté; ce qui fait qu'elles ont tout le loisir d'être fieres. Malheur à tout mortel, qui se laisse prendre ici aux appas d'un beau visage; il n'y a point de captif en Alger, qui mène une vie plus dure. Il faut qu'il souffre pour ses caprices, pour ses mépris, pour ses dédains, &c. &c. Heureusement que les Anglois commencent à revenir de la beauté, & qu'ils sont assez fiers eux-mêmes, pour se mettre au-dessus de la fierté d'un beau visage; sans quoi la Grande-Bretagne seroit dans peu l'Isle des Esclaves.

## L E T T R E LXXVIII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Londres.

**J**E cherche des peuples sages en Europe, & je ne trouve par tout que des préjugés nationaux. Ce qui passe pour sagesse chez un peuple, est regardé comme une folie chez un autre.

Les Anglois font peu de cas des François, parce qu'ils parlent beaucoup; & les François méprisent les Anglois, parcequ'ils ne parlent presque point. Ceux-

ci se ruinent en chevaux, ceux-là en équipages. Les premiers sont galans, les seconds sont bourus. Les uns aiment la gaieté, les autres se plaisent à être sombres. Les uns suivent les modes, & les autres n'ont de règle que leur goût. Les François passent leur vie à la toilette des dames ou dans les ruelles : & les Bretons passent la leur à table ou dans les cabarets. Les uns sont sobres, les autres ivrognes ; ceux-ci se crevent par la chasse, ceux là se tuent par les veilles, &c. &c.

Entre les vices qui régissent chez les deux nations, il y a un sentier qui conduit à la sagesse ; la folie est aux deux-extrémités, & la vertu est au centre. Or il en est ici en morale, comme en physique, où les corps s'éloignent toujours de leur centre.

L E T.

## L E T T R E LXXIX.

*Le Même au Mandarin Kie-tou na,  
à Pékin.*

de Londres.

**T**U voudrois connoître les ressorts qui font mouvoir ici les intérêts politiques: je vais te l'apprendre. Voici comme l'Etat est gouverné, & de quelle maniere les affaires de la politique sont menées.

Quand il est question d'une delibération un peu importante, on prête l'oreille aux bruits publics, on recueille les voix dans les caffés & dans les autres lieux où les politiques s'assemblent, & quand la cabale dominante a prononcé, que tout est prêt le pa-l-m-t s'assemble & signe la delibération. Alors le parti le plus foible crie de toutes ses forces; il fait bien qu'on n'en fera ni plus ni moins pour cela, & c'est la raison qui fait qu'il redouble le vacarme.

Avant la rentrée du pa-l-m-t qui devoit décider la grande affaire de la paix, un bruit sourd & confus annonçoit un orage dans ce royaume: la pâleur & la crainte s'etoient répandues sur tous les fronts.

Je



Je craignois moi-même une révolution, mais un membre des communes me rassura; il me dit à l'oreille que le parti du Roi feroit supérieur, & qu'il l'emporteroit sur celui de la république de soixante & tant de voix. La chose arriva tout juste comme il l'avoit prédite. Je croïois que cet homme étoit forcier: mai le Baronet me dit que l'Angleterre étoit remplie de ces devins; & il m'assura que lui même étoit du nombre.

Monfieur, lui dis-je, apprenez-moi, je vous prie, à deviner: car c'est une chose, très commode en politique, de cette manière on fait d'avance ce qui doit arriver, ce qui épargne bien des travaux & des réflexions. Il vous est d'autant plus aisé de le faire, que vous le pouvez sans compromettre la république; car il me paroît que votre sortilège n'est pas un secret d'état.

Bien loin de-là, me répondit-il, car il est public, ce qui fait que l'Angleterre est remplie de forciers: voici donc tout le mystere de cette magie.

Chaque Anglois a un tableau qui contient les noms de tous les membres du p-l-m-t; on le divise en quatre classes; savoir les membres de la Cour, les membres de

de

de la république, les membres indécis, & les membres indéterminés. On laisse ces deux dernières classes à part, & on balance les deux autres : c'est-à-dire, qu'on calcule si le nombre des voix pour la Cour est supérieur à celui de la république, & de combien? & là-dessus on prononce sur les délibérations du pa-l-m-t.

Cela est bien facile, lui dis-je, & il y a apparence que ce calcul fait une fois l'est pour toujours. Oh! que non, me réliqua-t-il précipitamment; c'est toujours à recommencer, car les indéterminés se déterminent, les indécis se décident, ceux qui étoient en faveur de la république passent du côté du roi, il n'y a que ceux de ce dernier parti qui ne varient presque point. On diroit que le Roi a comme une vertu attractive qui, aiant une fois fait son effet, attache invinciblement.

L'académie des sciences de Londres doit examiner au premier jour, si dans l'or il n'y a pas une vertu de gravité qui donne une pente aux corps; & si par exemple une pension de deux-mille-livres-sterling païés par la Cour n'est pas ce point fixe de gravité.

On prétend que, lorsque la physique aura fait cette expérience, on aura découvert toute la magie de la politique Angloise.

LET.

## L E T T R E LXXX.

*Le Mandarin, Ni-ou-fan au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

**P**A R tout où je trouve des caractères marqués, je les saisis. Paris n'est pas la seule ville du royaume qui les renferme tous : il y en a dans les provinces.

On me parla dernièrement dans cette ville d'un citoyen qui, du sein de la médiocrité, s'est élevé au sommet de la fortune ; d'un homme qui compte aujourd'hui son bien par millions. Je voulus le voir ; car j'ai toujours cru qu'il ne pouvoit y avoir de grande fortune, sans un talent supérieur ; mais je me suis convaincu, après la visite que j'ai faite à ce nouveau riche, que, si c'est une règle, elle a ses exceptions. Cette entrevue m'a persuadé, une fois pour toutes, qu'un désir ardent de richesses & un soif insatiable de l'or peuvent tenir lieu d'habileté et de génie.

Celui-ci est possédé nuit & jour du démon de l'argent. Il ne dort point, il calcule ; il ne veille point, il rêve aux prof-

profits. Ses mains avides ne reposent jamais. Il a actuellement sur les bras soixante-dix-entreprises différentes: mais cela ne lui suffit pas, & il y a encore bien loin de-là à son ambition. Il est après à s'emparer de toutes les affaires de la province; de-là il travaillera à mettre en partie le royaume; & après la France, il a résolu de sousfermer l'Europe. Peut-être même, s'il vit longtems, jettera-t-il ses regards sur l'Asie.

De vingt-quatre-heures dont est composée la journée, cet ambitieux en donne vingt au travail, & les quatre autres à la table & au repos.

Le matin que je me rendis chez lui, c'étoit jour de poste, il avoit passé la nuit entière dans les écritures. Comme je voulois le tater, & que mon dessein étoit d'essayer son génie, je lui présentai un nouveau projet de finances, dont je me dis l'inventeur; & qui devoit rapporter tous les ans un demi million d'écus. Je lui en fis l'explication, mais au mot d'écus, cet homme quitta la plume, me regarda d'un air stupide & répondit en begaïant à mon plan: mais je m'apperçus qu'il l'avoit manqué ner.

Cela ne me découragea point; je profitai

fitai de ce moment d'audience pour ébaucher d'autres sujets. Je l'engageai insensiblement sur les matieres oeconomiques, les finances générales, les grands objets de commerce, mais je m'apperçus à ses réponses que son génie étoit mince, étroit & resserré. Je ne découvris en lui aucune de ces vuës générales qui embrassent tout d'un seul point, & à qui rien n'échape. Je n'y trouvai point de ces traits lumineux qui saisissent d'abord un plan dans toutes ses parties. Je quittai brusquement cet homme, piqué contre la fortune qui fait souvent un si mauvais usage de ses faveurs.

Cet ambitieux a néanmoins des parties. Les siennes sont les détails, les minuties, les rôles, les écritures où il faut plus d'application que de génie. Il possède d'autres qualités mécaniques, que les grands talens méprisent toujours, parcequ'elles usent plus le génie qu'elles ne le perfectionent. D'ailleurs homme lourd & pesant; imagination tardive qui ne gagne qu'à force de travail, & qui ne travaille qu'à force de gain. Je l'appellerois volontiers l'ane de la fortune, la bête de somme des richesses.

Tu peux bien imaginer que cet homme qui prend tant de peines pour gagner,  
n'ac-

n'accumule point pour jouir. L'argent qu'il amasse n'est point à lui. Son coffre-fort seul le possède. Son avidité l'empêche d'être le seigneur suzerain de ses finances : & il n'est que le VASSAL de ses richesses.

## L E T T R E LXXXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**L**E Baronet, qui a vieilli dans les intrigues du sexe, me disoit dernièrement qu'il étoit revenu du commerce des femmes à délicatesse & à sentiment. Je parle, me dit-il, de ces prétendues scrupuleuses, qui méprisent ce qu'elles appellent les courtisannes : mais qui pardonnent à celles de leur sexe, qu'un penchant invincible, disent-elles, entraîne & détermine pour un seul objet.

J'ai presque toujours trouvé que ces noms de sentiment & de vertu ne sont en elles que des mots ; car en fait de vertu, je ne connois pas deux chemins. Ou une femme est vertueuse, & dans ce cas-là elle ne prêtera l'oreille à aucune chose, qui

qui puisse offenser son honneur : ou elle n'en a pas, & alors tout le sentiment & la délicatesse qu'elle voudra y mettre, ne feront autre chose que le raffinement du vice, & dans ce dernier cas, je la méprise autant que la plus vile courtisane. Car je soutiens qu'une femme qui voit criminellement un homme, est aussi criminelle que celle qui consume le crime avec plusieurs. Voici quel est mon raisonnement.

S'il est défendu au sexe vertueux de voyager dans le païs de Cithere; je dis, permettez-moi cette expression, que celle qui y fait cent-milles avec le même cheval, est aussi méprisable, que celle qui, en parcourant le même espace de terrain, change dix-fois de cheval sur la route. Car comme le crime est dans le voyage, les relais ne font rien à la chose.

Il seroit à souhaiter que la police fit un dernier effort, pour bannir de la société ces heroïnes de vertu, qui conduisent au crime par des détours & des labyrinthes, que les courtisanes mêmes ne connoissent point.

Il n'y a rien que je craigne tant, ajouta-t-il, que ces femmes qui ont tant de pudeur & de délicatesse, que la moindre parole sale les fait rougir : mais qui se livrent

vrent

vrent à ce qu'elles appellent un amour invincible.

On se garantit aisément de la débauche ouverte, parcequ'elle se donne pour ce qu'elle est : au lieu que les hommes les plus retenus se livrent à cette volupté qui s'enveloppe de dehors vertueux.

Les Casuistes en amour ont beau établir des distinctions ; ma décision est que par quelque voie qu'une femme se livre au crime, dès qu'elle le consomme, elle est au niveau de la plus vile courtisane. D'elle à une fille de débauche, il n'y a de différence, que la somme qu'on paie à celle-ci.

## L E T T R E LXXXII.

*Le Même au Même, à Pékin.*

De Londres.

**L**A REINE arriva avant-hier en Angleterre ; elle devoit débarquer à un chateau du Roi qui est sur les bords de la Tamise ; mais les vents en ordonnerent autrement, & ce sont eux qui président ici à tous les événemens ; elle fut mariée quelques heures après au palais de *St. James.* Chaque



Chaque Cour d'Europe a son étiquette. Lorsque le Roi de France se marie, il sort de son château, & va plusieurs lieuës au-devant de celle qui lui est destinée pour épouse: en Angleterre l'usage est que la princesse prétenduë vienne jusques dans le palais du roi son époux, lui offrir à genoux son coeur & sa main. Le premier de ces usages est plus galant, mais le second, selon moi, est plus conforme à l'hospitalité de l'Himen, qui ne permet pas de rompre un lien qu'on est venu former soi-même: voilà pourquoi, peut-être, les rois de France en général ne sont pas si rigides observateurs des loix du mariage, que ceux d'Angleterre.

A l'arrivée de cette jeune princesse à Londres, le concours du peuple fut considérable; chacun s'empressoit de la voir, c'étoit à qui pourroit fixer le premier ses regards sur elle. Je ne ferois point un pas pour tous les rois & toutes les reines de l'univers; cependant la premiere démarche de ce mariage me frappa. Je me mêlai avec la foule & me rendis à la petite porte du jardin du parc, où devoit se faire la premiere entrevuë qui ne pouvoit manquer d'être frapante. De combien d'émotions différentes ne doit pas être agité le coeur d'une  
jeune

jeune princesse qui dans l'espace de quatre-heures passe par tant d'états différens, qui finit sa qualité de princesse pour commencer celle de reine, qui change son état de fille en celui de femme, qui se marie avec un roi, & qui couche avec un homme !

Je ne pus voir les premières émotions qui se passèrent sur son visage, parceque dans sa première entrevue avec le Roi, il n'y eut d'autres témoins que la famille royale ; mais trois-heures après m'étant rendu à la Cour, je la vis avec George III. sur le trône. Le croirois-tu ? Elle étoit déjà accoutumée à être reine. Toute cette pompe de cérémonial qui la conduisit à la chapelle, où elle fut précédée & suivie de tout le royaume, ne la surprit point : on eut dit qu'elle répétoit un rôle qu'elle savoit déjà.

L E T-

## L E T T R E LXXXIII.

*Le Mémé au Mémé, à Pékin.*

de Londres.

**T**U veux savoir pourquoi les Anglois sont sombres. Tu me sommes de la parole que je t'ai donnée, de t'apprendre la cause qui fait que ce peuple n'est point gai.

La plûpart de ceux qui jusques icie n'ont recherché l'origine, l'ont attribuée au climat: car on a d'abord fait de rejeter sur les vents le caractere d'un peuple qu'on ne peut définir. Cette décision épargne une infinité de recherches.

Je crois bien que le physique influe beaucoup sur les dispositions taciturnes de ce peuple; mais il ne fait pas tout: la constitution politique y a beaucoup de part. Des hommes qui se gouvernent eux-mêmes, ou qui croient se gouverner, ont nécessairement beaucoup d'affaires. Cet enchaînement d'occupations qui se succèdent dans une république, portent avec soi une sorte d'inquiétude, & de celle-ci à la tristesse, il n'y a pas loin. Une nation  
tion

tion qui se tate sans cesse, & qui sent à tout moment ses endroits douloureux, ne peut être que rêveuse.

Les François ne sont pas assez occupés des affaires de leur monarchie pour perdre leur gaîté naturelle. Ils ont tout le loisir de jouir de leur phisique. Le gouvernement les dispense de cette inquiétude, il se charge lui seul de ce soin-là, & leur défend même de s'en mêler; ce qui redouble leur gaîté; car un peuple qui n'a rien à faire qu'à penser à ses plaisirs & à se divertir, est naturellement joïeux.

J'ai vu ici des Anglois changer de visage & s'affliger vingt-quatre-heures de suite, pour une nouvelle publique, qui n'auroit pas ôté un quart-d'heure de sommeil au François le plus politique.

Mais la politique n'est pas la seule chose qui répand cet air sérieux sur la nation, il y en a encore une cause morale.

Quelques-uns de leurs docteurs ont imaginé, je ne fais sur quel fondement, que la gaîté étoit un des plus grands obstacles à la sagesse: comme si la vertu étoit fille du deuil de & la tristesse. C'est avoir du ciel une idée aussi sombre que celle des ténèbres; c'est obscurcir jusques à la lumière-même.

Un de leurs philosophes \* a dit que le rire ne vient que de notre orgueil. Ce philosophe a dit vrai; car il n'est aucune altération dans les traits de notre visage, qui ne parte de ce principe: mais il a oublié, dans la même remarque, d'observer que le sérieux & le grave en sont des preuves encore plus convaincantes. Quand la morale réforme un défaut, elle doit prendre garde de ne lui en pas substituer un autre plus dangereux à sa place.

Les François sont gais & enjoués par vanité; les Anglois sont graves & sérieux par orgueil. Il n'y a de différence réelle que dans l'altération des traits du visage. Tous deux expriment leur vanité, les uns en ouvrant la bouche & les autres en la fermant.

On a supposé, (& c'est une suite du même principe) que la joie & le rire ont aussi je ne fais quoi d'indécent; ces conséquences viennent de ce que ceux qui veulent corriger les mœurs, vont toujours plus loin que la morale.

Il n'est pas besoin d'être philosophe pour décider qu'une gaîte outrée & un rire immodéré sont contraires aux loix de

\* Hobbes.

La bienfiance. Les règles seules de la société civile apprennent cela. Le précepte de la sagesse doit s'attacher à faire pratiquer le juste milieu. Parceque la vertu elle-même poussée à l'excès se change en vice, faut-il cesser d'être vertueux? Parceque dans les épanchemens du coeur, & dans les joies de l'ame, il y a des endroits outrés, & qui à cause de cela peuvent devenir indécents; faut-il répandre une tristesse dans la nature, & n'être des hommes que par des endroits qui affligent l'humanité?

Veux-tu que je te dise d'où provient une si singuliere façon de raisonner? C'est que la philosophie elle-même en Europe est remplie d'orgueil, & que tout est corrompu jusques aux loix de la sagesse.

## L E T T R E LXXXIV.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**E**N France les hommes sont à une distance immense les uns des autres, il y a des barrières qui séparent les classes de la société, & en font autant de mondes isolés. Du palais d'un grand à la chaumière d'un petit, il y a mille-lieuës de país.

En Angleterre toutes les classes sont confondues. La nation ne forme qu'un corps. Les derniers de la république fraient avec les premiers. Ils se trouvent confondus dans des assemblées publiques ou particulières, & chambrent, pour ainsi dire, ensemble.

Quand je veux me mettre au fait de la Législation, je me rends dans un café, où plusieurs Pairs du roïaume s'entretiennent ensemble des affaires d'état.

Si la politique m'ennuie, je change de quartier, & je me rends dans une autre assemblée, où je trouve des évêques & d'autres des principaux ministres, qui discutent les points les plus importants, de l'Eglise Anglicane.

Lorsque

Lorsque je veux m'instruire des affaires du commerce, je me transporte au quartier de la bourse, où je trouve, dans toutes les boutiques à café, des marchands qui parlent ensemble de leur négoce.

Les matelots tiennent leurs conférences dans les cabarets à bière, & là ils s'entretiennent de la navigation. Car ici toutes les affaires de la république portent un caractère de publicité.

Il est permis aux étrangers de s'en informer, & aux citoyens de les en instruire. Il n'y a point d'inquisition d'état. Le champ des réflexions sur le gouvernement est ouvert à chacun. C'est un pays où tout le monde peut faire des descentes.

Si ceux qui sont chargés de conduire la république s'écartent du chemin prescrit par la loi, le peuple a le droit de les censurer; & comme il tient ce privilège de la constitution, il ne craint point qu'un ordre particulier vienne le détruire.

Je ne te dirai point si cette liberté générale peut conduire à l'ordre public; il est certains gouvernements à qui cela peut convenir.



## L E T T R E LXXXV.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

**J**E fus témoin ici, ces jours passés, de la destruction d'un temple dédié à la fortune, que l'opulence avoit élevé, & que l'indigence renversa. Jamais ces deux extrémités ne s'étoient touchées de si près. L'édifice n'étoit pas encore fini, quand il fut détruit.

C'étoit un palais enchanté au milieu d'un désert, que l'art & les richesses avoient rendu un séjour délicieux.

Un citoïen de cette ville, qui, en se mêlant des affaires de cette province, s'étoit approprié des sommes immenses, l'avoit fait bâtir.

Ces fortunes prodigieuses, ainsi que le faste qui les suit, indiquent toujours un vice dans le gouvernement. Elles décèlent du moins une inattention dans l'administration générale. Comme elles ne peuvent se faire sans malversation, & sans qu'on manque à la foi publique, il faut nécessairement que ceux qui sont chargés de

de veiller sur l'intérêt commun, ne soient pas assez attentifs à remplir leur ministère. S'ils étoient vigilans & intaetés, ils prévien- droient toujours ces grandes mono- poles.

Comme les progrès d'un ambitieux, qui veut se fraier une route à la fortune, dépendent du plus ou du moins de résis- tance de ceux qui peuvent le barrer sur son chemin ; on peut dire qu'en pareil cas, le mal est moins dans celui qui est corrom- pu, que dans ceux qui se laissent corrom- pre.

Le fils de celui-ci dissipa, dans un clin d'oeil, la prodigieuse fortune que son pere lui avoit laissée. Ces prodigalités sont une espèce de providence. Elles rendent au public ce que l'avidité particulière lui avoit enlevé, & font rentrer, dans la masse de la circulation générale, de gran- des sommes qui en avoient été séparées. Ces dissipations sont nécessaires.

Quelle lésion dans l'aisance publique n'eut pas causé ce dernier riche, si à une fortune immense déjà faite, il eût joint la même avidité de l'or, la même soif des richesses, & s'il eût employé pour en a- quérir les mêmes moiens que celui de qui il les tenoit ! Il auroit englouti cette pro- vince,

vince, & avec elle la fortune de tous les particuliers.

Dans un état où l'amour du gain est immense, où l'ambition n'a point de bornes, où le désir d'avoir s'étend à l'infini, & où tous les moyens sont bons pour arriver aux richesses, il devroit y avoir un règlement pour empêcher les citoyens de tout envahir; & pour cela, il faudroit établir un terme limité dans les fortunes des particuliers. On pourroit appeler ce règlement la *Pragmatique de l'ambition*.

Ceux qui ne mettent point de bornes à leur cupidité, ne manqueroient point d'appeler cet établissement une loi tyrannique: mais la gêne des particuliers, lorsqu'elle revient à l'aisance publique, est la véritable liberté.

Je dis que cette loi seroit très libre par elle-même; & pour cela il n'y a qu'à fixer ses regards sur la nature du coeur humain.

L'ambition, dans sa naissance, est toujours modérée. Les désirs d'acquérir sont, pour ainsi dire, étiés. Un échafaut de richesses sert de marche-pied pour arriver à un autre. On enfile le sentier de la fortune, on monte toujours; & quand on est arrivé au sommet, on est tout étonné

soi-

foi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne se l'étoit proposé d'abord.

Je suppose qu'on fit appeler tous les particuliers de ce royaume, qui commencent leur carrière dans le pais escarpé des richesses & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de cent-mille-écus; j'ose assurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie, à établir un règlement, pour empêcher de passer les bornes que chacun se feroit prescrit lui-même.

## L E T T R E LXXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

**L**ES Françoises babillent presque tous les jours, & les Angloises ne parlent presque jamais. Les unes sont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donnerois volontiers la préférence à ces dernières, si elles ne répandoient un ennui mortel sur la vie. A Paris les femmes étourdissent, à Londres elles font bâiller. Je ne suis pas plutôt sorti d'un extrême que je tombe dans un autre.

M. 5

Se

Ce n'est point que j'approuve ces raisonnements éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocsin de leur langue : mais je désapprouve cette obstination au silence, qui métamorphose en statues des créatures raisonnables.

Lorsque je me trouve ici dans une maison en compagnie d'Angloises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux qui représentent de belles femmes ; à chacune desquelles le peintre a donné une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ses ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas assez.

Je crois que, pour qu'une femme se trouvât là dessus dans un juste milieu, il faudroit qu'elle naquît en Angleterre, & qu'elle fût élevée en France. Son tempérament froid corrigerait alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel François ; & l'éducation Française animerait cette vie, qui manque, pour ainsi dire, à son caractère.

Quand on dit que les Angloises parlent peu, on ne veut pas dire par-là que le silence.

lence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion ; ce seroit alors une vertu : car elles ne parleroient qu'à propos, & se tairoient toujours là où il ne faudroit rien dire : précepte qui comprend dans le sexe tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'est pas celui d'une si belle cause ; il est plutôt celui d'une timidité naturelle, & souvent d'une impuissance de parler, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloises soient muettes ; elles sont femmes, & à certains égards peut-être plus femmes que les autres. Si elles sont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles sont fort brüiantes dans d'autres, & ces derniers cas sont quand il est question de petits riens, de minucies, de modes, &c.

Par exemple, elles sont intarissables sur la parure ; il leur faut des pompons, des colifichets pour les faire parler. L'examen d'un ajustement leur fournit de la matière pour l'entretien de plusieurs jours.

Je me trouvai, ces jours passés, avec six Angloises, qui avoient été la veille à l'opéra, où elles avoient vu deux étrangères habillées à leur manière. Elles ne furent pas plutôt assises qu'elles s'entretin-

M. 6. rent.

rent d'abord de l'ajustement de ces femmes ; elles commencèrent par la coëffure, & descendirent géométriquement jusques aux souliers. Le champ étoit beau & abondant ; aussi les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité incroïable. Je n'ai jamais été si étourdi de ma vie, quoique j'aie fréquenté long-tems les assemblées des Parisiennes.

Les Angloises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes ; que de réflexions alors ! que de discours à ce sujet ! Elles sont intarissables.

Mais le grand jour des paroles, est le dimanche au sortir de ce qu'on appelle ici le *Salut*. Il faut que ce *salut* fasse un grand effet sur elles ; car il les change entièrement. En effet à peine en sont-elles forties que de réservées, elles deviennent très fécondes en paroles ; & font un vocabulaire universel sur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles passent en revue leur maintien, leur habit, leur ajustement, & n'oublent pas le moindre ruban. Une Angloise, dans ces occasions-là, parle plus que trois-Françoises.

Il y a une sorte de bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui se dévouent

au

au silence : mais comme leurs supérieurs craignent qu'ils ne deviennent tout à-fait muets, ils leur permettent une ou deux-fois la semaine de parler dans certains tems, qu'on appelle récréations. Ceux qui ne sont pas Chartreux & qui ont assisté à ces récréations, disent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces solitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échape par quelque endroit. Les rivières, qui sont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuses quand ces digues se rompent.

Lorsque les Angloises, pour m'exprimer ainsi, lachent les écluses des paroles, elles inondent la conversation. Le malheur est que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arrose point les productions de l'esprit. Ce n'est pas la peine de rompre le silence pour ne rien dire ; & il vaudroit encore mieux continuer la scène muette.

L E T-



## L E T T R E LXXXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bath.

**I**L y a deux-saisons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades; c'est la mode dans ces tems-là, d'être indisposé tout exprès, pour aller prendre des eaux minérales dans une petite ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord qui oseroit se bien porter pendant ces deux-saisons, passeroit pour un homme qui ne fait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre-mille de ces malades volontaires.

Lorsqu'on voïage chez une nation, il faut la suivre jusques dans ses infirmeries: comme la saison présente est celle de ne se pas bien porter, je résolus de suivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voïage d'autant plus volontiers, que mon Baronet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers se rassemblent à Bath, dans une grande salle où ils se trouvent  
ensem-

ensemble tous les jours. Le lendemain de notre arrivée, Milord *Northumberland*, qui devoit partir le jour suivant pour la Cour, donna le Thé à la compagnie: voilà comme on prend congé ici de la société; c'est, comme on diroit en France, le vin de l'étrier. La salle étoit en forme de réfectoire monacal, l'on y avoit placé trois-rangs de tables qui tenoient d'un bout à l'autre. Milord étoit à la porte, qui recevoit son monde, & faisoit placer la compagnie, à mesure qu'elle entroit. Je l'entendis souvent se plaindre en passant auprès de moi, que la compagnie étoit peu nombreuse ce soir-là: il est vrai qu'il n'y avoit seulement que quatre-cens-hommes, & trois-cens-femmes. La plûpart de celles-ci étoient nées du tems de la Reine Anne. Je ne m'étois point encore rencontré jusques-là avec tant de générations dans un même lieu. Mon Baronet m'affura que nous étions en compagnie de deux-cens-cinquante-siècles: il n'y eut jamais d'assemblée plus vénérable sur la terre par son antiquité; c'étoit le Thé du pere éternel. Un chronologiste qui auroit été embarrassé de fixer l'époque de l'univers, n'auroit eu qu'à joindre ensemble tous ces âges, il eut trouvé au bout la création du monde.

Les Anglois serendent à Bath, pour avoir du plaisir ; il faut convenir qu'on s'y amuse beaucoup : on va se gorger d'eau chaude à une fontaine, le matin ; on se promene ensuite, pour en faire la digestion ; on dine à deux-heures, en compagnie de gens qu'on ne connoît point, on s'habille, & on se rend dans une grande salle qui ressemble à une place publique, où l'on joue aux cartes jusques à minuit ; & le lendemain, on recommence le même train de vie, pour se tenir bien gai.

Il est vrai qu'il y a bal deux-fois la semaine, alors c'est fort divertissant. Trente ou quarante-femmes y dansent de toutes leurs forces, avec autant d'hommes, pendant quatre-heures, sans se donner aucun relâche. On m'a dit que ces eaux avoient autrefois une vertu coaëtive, je veux dire, qu'elles étoient admirables pour faire des mariages ; mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré, elles ne produisent que des aventures galantes. On prétend aussi que leur vertu n'est plus la même ; elles guérissent jadis de la goutte & de la gravelle, maintenant elles guérissent de l'impuissance. Telles femmes qui sont stériles à Londres, deviennent fécondes à Bath ; mais il faut pour cela qu'elles

qu'elles prennent les bains avec de grands Irlandois qui viennent tout exprès de Dublin à Bath, pour y exercer cette partie de la physique pratique.

## L E T T R E LXXXVIII.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bath.*

REQUETE *adressée au Roi de France Louis XV. par les plus fideles de ses Sujets, les Protestans du Languedoc.*

“ SIRE, de Montpellier.  
 “ C E n'est que sous des princes équi-  
 “ tables que l'on voit les fruits de  
 “ cette belle justice qui rend les roïau-  
 “ mes florissans.  
 “ Ce n'est que sous des gouvernemens  
 “ heureux, que la tyrannie forcée à se ca-  
 “ cher, rétablit chaque particulier dans  
 “ ses droits de citoïen.  
 “ Ce n'est enfin que dans les tems  
 “ éclairés, que la saine politique, brisant  
 “ les chaînes de l'aveugle prévention, est  
 “ supérieure aux considérations d'un zele  
 “ mal entendu.  
 “ Comme ces jours heureux sont ar-  
 “ rivés en France, SIRE, vos fideles su-  
 “ jets les protestans du Languedoc, &  
 par

“ par leur voix, ceux de toutes les villes  
“ du roïaume, suppliant humblement  
“ VOTRE MAJESTÉ, de leur accorder  
“ l'exercice libre de leur religion.

“ Nous nous croïons d'autant mieux  
“ fondés à vous demander cette grace,  
“ SIRE, que nos ennemis, qui avoient  
“ présidé au Conseil de conscience du Roi  
“ LOUIS XIV. votre Bifaïeul deglorieuse  
“ mémoire, ne sont plus. Dieu vient de  
“ souffler sur la France, & les a dispersés.  
“ Le régne de ces hommes vains & or-  
“ gueilleux, qui, sous l'habillement de  
“ l'humiliation chrétienne, cachoient une  
“ ambition démesurée, est fini.

“ Aujourd'hui que leur méchanceté  
“ a paru au grand jour, nous supplions  
“ humblement VOTRE MAJESTÉ de ne  
“ pas permettre que nous soïons plus  
“ longtems les victimes d'un conseil qui,  
“ sous prétexte de la cause de Dieu, ne  
“ cherchoit que celle des hommes.

“ Si nous avions, SIRE, quelque res-  
“ sentiment du coup funeste que nous a  
“ porté la révocation de l'Edit de Nan-  
“ tes, nous laisserions les choses dans l'  
“ état où elles sont, sans songer à les  
“ changer; puisque, de tous les fléaux  
“ qui depuis plusieurs siècles ont dé-  
“ solé

“ folé la France, celui de notre persé-  
 “ cution a été pour elle un des plus ter-  
 “ ribles : mais nous cherchons, dans no-  
 “ tre rétablissement, la gloire de Dieu,  
 “ la prospérité de l'état, & la grandeur  
 “ de VOTRE MAJESTÉ.

“ C'est une ancienne erreur, SIRE, dont  
 “ presque tous les souverains de l'Europe  
 “ sont revenus aujourd'hui, de croire que  
 “ la pluralité des religions diminue la  
 “ puissance des états. Ceux qui ont gou-  
 “ verné la France depuis notre persécu-  
 “ tion le savent bien ; mais des vuës par-  
 “ ticulieres les ont portés à laisser les  
 “ choses comme elles sont.

“ La méchanceté inséparable de l'esprit  
 “ de parti n'a rien négligé pour nous  
 “ rendre suspects, mais personne, SIRE,  
 “ ne sauroit douter de notre attachement  
 “ à la couronne.

“ La résignation entiere que nous avons  
 “ pour les loix, l'obéissance à nos devoirs  
 “ & la soumission aveugle pour les ordres  
 “ de VOTRE MAJESTÉ sont de sûrs ga-  
 “ rands de notre fidélité.

“ Nos ennemis ont souvent voulu  
 “ faire entendre au gouvernement, que  
 “ nous profiterions des agitations de l'  
 “ Europe pour troubler la France. Plu-  
 “ siers guerres ont eu lieu dans ces der-

“ niers tems, & l'on n'a pas entendu par-  
“ ler de nous.

“ Bien loin de faisir ces momens de di-  
“ vision, pour en exciter dans le roïaume,  
“ bien loin de nous joindre aux ennemis  
“ de VOTRE MAJESTE'; nous avons au-  
“ contraire fait nos efforts pour nous op-  
“ poser à leurs desseins.

“ Quoique la porte aux emplois mili-  
“ taires nous soit fermée, un grand nom-  
“ bre de vos sujets protestans n'ont pu  
“ voir vos ennemis vous déclarer une  
“ guerre injuste, sans en être indignés.  
“ Ils ont pris les armes & ont exposé leur  
“ vie pour votre service. Ils ont caché  
“ leur religion, pour donner un plus grand  
“ effort à leur zele. La plûpart de vos of-  
“ ficiers subalternes, qui se sont signalés  
“ dans les dernieres guerres, sont pro-  
“ testans des différentes provinces du  
“ roïaume. Ils ne croient point à la  
“ messe; mais ils croient en vous, SIRE;  
“ & vous ne les trouverez jamais hérési-  
“ ques, lorsqu'il s'agira d'emploier leurs  
“ bras & de prodiguer leurs vies, pour  
“ la gloire du trône, le bonheur de l'état,  
“ & la félicité de vos peuples.

“ Vous n'en ferez plus étonné, SIRE,  
“ lorsque vous saurez dans quelles maxi-  
“ mes nous élevons nos enfans.

“ Nous leur enseignons publiquement,  
 “ que *le Roi est l'image du Dieu du Ciel, &*  
 “ *son lieutenant sur la terre : que de quel-*  
 “ *que religion que soit le prince, on doit lui*  
 “ *obéir sans aucune restriction ni limitation ;*  
 “ *que le culte différent du souverain ne dis-*  
 “ *pense les Sujets d'aucun de leurs devoirs :*  
 “ *Éc. & nous regardons ceux de nos*  
 “ *protestans, qui pensent différemment,*  
 “ *(s'il y en a quelqu'un parmi nous) com-*  
 “ *me professant une religion étrangere*  
 “ *qui n'est pas la nôtre.*

“ Le ministère cherche continuellement  
 “ les moïens de peupler le roïaume, que  
 “ tant de guerres réitérées ont épuisé  
 “ d'habitans. Ce moïen est dans vos  
 “ mains, SIRE, il n'y a qu'à rendre libre  
 “ l'exercice de la religion protestante, &  
 “ VOTRE MAJESTE' verra aussitôt ses pro-  
 “ vinces se repeupler de nouveau.

“ La Hollande, l'Angleterre, la Prusse  
 “ & la plûpart des états d'Allemagne,  
 “ vous rendront une foule de sujets qui  
 “ ne sont dans ces états, qu'en attendant  
 “ des tems plus heureux pour repasser  
 “ dans les vôtres, dont ils sont ou natifs  
 “ ou originaires.

“ Les fils & les petits-fils de ces pro-  
 “ testans sont prêts à rentrer dans le roï-



“ aume, lorsqu'on lèvera l'obstacle qui  
 “ les en éloigne. Ils soupirent tous les  
 “ jours après leur patrie, & ceux d'entre  
 “ eux qui sont nés dans des païs qui ne  
 “ sont pas la France, s'y regardent tou-  
 “ jours comme étrangers. Ils ne tien-  
 “ nent aux nations, au milieu desquelles  
 “ ils vivent, que par l'exercice libre de  
 “ leur religion. Rendez-leur cette liber-  
 “ té, SIRE, & il n'y aura plus de barriere  
 “ qui sépare ces peuples de ceux, sur les-  
 “ quels vous régnez aujourd'hui.

“ Il suffit d'un seul arrêt, pour jeter à  
 “ bas toutes les manufactures des états  
 “ étrangers, & par cet anéantissement dé-  
 “ truire leur puissance. Un seul de vos  
 “ ordres peut faire rentrer en France l'in-  
 “ dustrie que la révocation de l'édit de  
 “ Nantes en a fait sortir. Quoique plus  
 “ de douze-lustres se soient écoulés de  
 “ puis cette malheureuse révolution, nos  
 “ arts ne sont pas encore bien naturalisés  
 “ dans ces climats étrangers. La désér-  
 “ tion générale des descendans des pro-  
 “ testans François en feroit bientôt per-  
 “ dre jusques aux premières traces.

“ Il est surprenant, j'ose le dire, SIRE,  
 “ que le gouvernement aiant dans ses  
 “ mains le moïen de diminuer les richesses  
 “ des

“ des autres nations, & d'augmenter con-  
 “ sidérablement les siennes, ne l'emploie  
 “ pas.

“ Vos sujets bénissent tous les jours le  
 “ ciel de les avoir fait naître sous un Roi  
 “ patriote, monarque grand & magnani-  
 “ me. Ils le remercient de leur avoir  
 “ donné un souverain, qui joint aux ver-  
 “ tus les plus sublimes de l'ame, les qua-  
 “ lités les plus estimables du coeur. Ils  
 “ se félicitent d'avoir un Prince doux, hu-  
 “ main, affable, compatissant, & dont l'  
 “ attention principale est la félicité de  
 “ ceux dont Dieu lui a confié le soin.

“ Aurions-nous le malheur, SIRE, de  
 “ n'être point mis, sous votre auguste ré-  
 “ gne, au rang de vos peuples heureux ?  
 “ serons-nous les seuls dans le royaume,  
 “ qui ne ressentirons point les effets de  
 “ cette bonté paternelle ? Et sera-t-il dit  
 “ dans la postérité la plus reculée, que le  
 “ meilleur des Rois de France n'aura rien  
 “ fait pour les plus affectionnés de ses  
 “ Sujets ?

“ Je vous déclare ici hautement, SIRE,  
 “ au nom de tous nos freres les protes-  
 “ tans, que nous vous sommes inviola-  
 “ blement attachés ; qu'après Dieu vous  
 “ êtes ce que nous chérifions le plus sur

“ la terre. Je vous declare qu’il n’est  
 “ rien que nous ne foions en état d’entre-  
 “ prendre, pour vous prouver le respect  
 “ que nous avons pour votre personne  
 “ sacrée, & je vous proteste ici, au nom  
 “ de tous ces mêmes protestans, que  
 “ nos bras nos biens, & nos vies sont à  
 “ vous.

“ Nous vous supplions donc de nou-  
 “ veau, SIRE, de nous permettre d’in-  
 “ voquer le Seigneur dans nos églises,  
 “ sans nous rendre criminels envers vous  
 “ de leze-majesté. Nous vous demandons  
 “ la grace qu’il nous soit permis de  
 “ mêler dans nos himnes votre nom avec  
 “ celui du Seigneur : & de confondre de  
 “ cette maniere dans nos chants d’alle-  
 “ gresse le trône du ciel avec celui de la  
 “ terre, &c. &c.”

Je ne fais, cher Kié-tou-na, si cette  
 pièce produiroit quelque effet, quand mé-  
 me le Prince la liroit. Tout ce que je  
 puis te dire là-dessus, c’est qu’à la Cour de  
 France on gagne rarement son procès,  
 quand on y plaide une aussi bonne cause.

L E T.

## L E T T R E LXXXIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bath.

**A**SIX - HEURES du soir, tout le monde se rend ici dans le vestibule dont je t'ai parlé. On y fait plusieurs tours de promenade; ensuite, on se détache par bandes, & on va s'asseoir autour des tables à jeu. Il y a un homme qui indique à chacun l'endroit où il doit perdre son argent.

Je me rendis avant-hier au soir dans ce vestibule comme les autres, accompagné de mon Baronet. Nous nous asîmes à côté d'une grande cheminée, qui est au milieu de la salle, d'où nous pouvions découvrir toute l'assemblée: c'étoit pour moi un monde nouveau.

“ Monsieur, dis-je à mon compagnon,  
“ j'habite ici une terre étrangère, voudriez-vous avoir la bonté de me mettre au fait du país? Je le veux bien,  
“ me répondit-il; & pour vous épargner la peine de me proposer questions sur questions, je vais faire quelques réflexions préliminaires.

TOM. IV.

N

“ En

“ En général, reprit-il, tous ceux que  
“ vous voïez ici, sont des valétudinaires  
“ attaqués d'une maladie incurable, qui  
“ est l'ennui. Comme ils ne se suffisent  
“ point à eux-mêmes, & qu'il n'y a rien  
“ qu'ils craignent tant, que de se rencon-  
“ trer tête-à-tête avec leur personne, ils se  
“ fuient continuellement. Pour cet effet  
“ ils galopent toute l'année, de Londres  
“ à Scarborough, de Scarborough à Tun-  
“ bridge, de Tunbridge à Bath; mais  
“ l'ennui ne les quitte pas pour cela, il  
“ entre dans leurs chaises de poste, ou  
“ monte en croupe avec eux: car des  
“ gens, pour m'exprimer ainsi, qui n'ont  
“ pas la valeur d'un vuide, en trou-  
“ vent par tout; ils sont aussi embar-  
“ rassés ici de leur figure, que dans  
“ la capitale, où ils embarrassent les au-  
“ tres. Cela vient, je crois, de ce qu'il y  
“ a chez nous trop de rentiers, je veux  
“ dire, de gens qui n'ont d'autre affaire,  
“ que celle de dépenser un revenu por-  
“ tatif; car les marchands, & ceux qui  
“ tiennent à une profession, n'ont pas  
“ besoin de cette ressource: comment  
“ s'ennuieroiient-ils? A peine ont-ils le  
“ tems de vivre.

“ C'est-

“ C’est-à-dire, interrompis-je, que tous  
 “ ceux que nous voïons ici, sont des ren-  
 “ tiers de l’état? Non, non, me répondit-  
 “ il, il y en a qui n’ont point de rentes,  
 “ & qui viennent ici pour en faire; cette  
 “ salle leur tient lieu de patrimoine.  
 “ Plusieurs viennent y cacher leurs in-  
 “ quiétudes, & oublier leurs chagrins do-  
 “ mestiques, que leur séjour à Londres  
 “ leur rend présents; un grand nombre  
 “ s’y rend machinalement, beaucoup par  
 “ habitude, plusieurs par tradition: ils ont  
 “ lu dans les archives de leur famille  
 “ que leurs bifaïeux faisoient tous les ans  
 “ le voïage de Bath. Ceux-là, parce-  
 “ qu’ils y sont entraînés par la compa-  
 “ gnie; ceux-ci, par indifférence, & sans  
 “ aucun dessein prémédité; les derniers,  
 “ parcequ’il y a un chemin fraïé de  
 “ Londres à Bath.

“ A l’égard des femmes, il entre plus  
 “ de réflexions dans ce voïage. En géné-  
 “ ral, ce n’est pas le hasard qui les con-  
 “ duit à ces bains; quelque intrigue d’a-  
 “ mour, la liberté, le jeu, la danse, &  
 “ l’idée des divertiffemens les y amènent.

“ Monsieur, lui dis-je, quel est ce vi-  
 “ eillard qui se promene de rang en rang,  
 “ derriere les tables, & qui a une espèce

“ de cour après lui ? C'est Milord C . . .  
“ F . . . un bel esprit d'Angleterre. Je  
“ connois ce nom-là, lui dis-je, je l'ai en-  
“ tendu prononcer aux savans de Paris ;  
“ on dit que c'est un beau génie. Oui,  
“ on le dit. C'est du moins, un génie très  
“ prudent, car il n'a encore rien publié,  
“ qui ait pu détruire cette réputation ;  
“ quoique furanné, il est encore vierge,  
“ du côté des productions d'esprit.

“ Je croïois, lui dis-je, qu'on ne pou-  
“ voit s'établir un nom en Europe, qu'à  
“ la faveur de quelque excellent ou-  
“ vrage, qui laïssât à la postérité un mo-  
“ nument éternel du génie de l'auteur.  
“ Cela étoit ainsi autrefois ; mais au-  
“ jourd'hui, on peut être savant sur sa pa-  
“ role. Il y a un moïen pour cela, qui  
“ est de briguer cet honneur ; car on de-  
“ vient bel esprit en Angleterre, comme  
“ membre de parlement. Il est vrai que  
“ la même maladie qui tue le beau génie  
“ de cet ordre, fait mourir sa réputation ;  
“ sa gloire pourit aussitôt dans le tom-  
“ beau, avec son cadavre.

“ Quel est cet autre gros Milord qui  
“ marche presque après lui, qui paroît  
“ moins vieux, dont l'air est si suffisant,  
“ & qui semble si satisfait de lui-même ?

“ A son

“ A son maintien, on s’apperçoit qu’il  
 “ a joué, pendant longtems, un grand  
 “ rôle. Cela est vrai, me répondit le Ba-  
 “ ronet, car il a représenté, plus de vingt-  
 “ ans, celui de *Sir John Falstaff*; c’est un  
 “ comédien qui a quitté depuis peu le  
 “ théâtre. Quoiqu’il ne s’exprime que  
 “ par peroraison, & qu’il cadence ses mots,  
 “ il est un insipide mortel. La plûpart des  
 “ hommes ont la manie de quitter le  
 “ piédestal, où ils sont vus dans le seul  
 “ jour qui leur est favorable. Celui-ci  
 “ amusoit le public sur la scène, il est des-  
 “ cendu du théâtre, & est venu ennuier  
 “ la société particuliere. Par tout où il se  
 “ trouve aujourd’hui, il fait l’important,  
 “ il ne parle que par phrases théatrales;  
 “ tout ce qu’il fait se ressent de sa profes-  
 “ sion; il parle, il dort, il veille dramati-  
 “ quement; il n’a jamais tant joué la  
 “ comédie, que depuis qu’il l’a quittée.  
 “ On dit qu’il est grand acteur; il est  
 “ vrai que dans une certaine pièce il  
 “ jouoit bien un rôle de caractère; mais  
 “ ce n’est pas exceller dans une profession,  
 “ que de s’y distinguer par un seul en-  
 “ droit. Mais qu’est-ce qu’il fait au-  
 “ jourd’hui dans le monde, lui dis-je? Il  
 “ mange, me dit-il, & boit. Son pre-  
 “ mier



“mier rôle maintenant, est d'être gour-  
 “mand, & son second d'être gourmet.

“ Quel est ce jeune homme, lui dis-je,  
 “ (après qu'il eût fini le portrait de cet  
 “ histrion) que nous voïons de bout, à  
 “ trois-tables de nous, & qui a le regard  
 “ si triste ? Il me semble que quelque noir  
 “ chagrin le dévore. Il vous semble bien,  
 “ me dit-il, il en a un bien grand, qui est  
 “ celui d'avoir dissipé, dans moins de six-  
 “ ans, une fortune que ses ancêtres avoient  
 “ amassée, dans six-siècles.

“ Et quel est cet autre, presqu' à côté  
 “ de lui, qui ne me me paroît pas moins  
 “ chagrin ? Il n'a pas raison, non plus,  
 “ d'être bien gai, il est dans une cir-  
 “ constance cruelle ; après avoir fondu  
 “ des biens considérables, aussi vite que  
 “ l'autre, il est aujourd'hui noïé dans les  
 “ dettes. Les arrêteurs sont continuelle-  
 “ ment à ses trouffes ; il est obligé de s'ab-  
 “ senter de Londres, il s'échappe tant  
 “ qu'il peut ; il va, il vient, c'est un vrai  
 “ Juif errant.

“ Pourriez-vous me dire quel est ce  
 “ troisieme que nous voïons à main gau-  
 “ che, à la quatrieme table, presque aussi  
 “ triste, que les deux autres ? C'est un  
 “ lord dont un mariage a renversé la for-  
 “ tune de fond en comble. Sa femme  
 “ est

“ est cette jeune personne ici devant  
“ nous, qui, après avoir ruiné son mari,  
“ travaille à présent à ruiner ce jeune  
“ seigneur, qui est debout derrière elle.  
“ Pourquoi, lui dis-je, ne quitte-t-il pas  
“ une telle femme ? Il n’est plus tems,  
“ me répondit-il. Pour subsister, il faut  
“ avoir une subsistance ; & c’est Milédi  
“ aujourd’hui, qui donne à vivre à Mi-  
“ lord ; mais c’est à condition qu’il sera  
“ témoin de son infamie, qu’il la suivra  
“ partout, & couchera avec elle, quand  
“ la place sera vacante. Voilà, lui dis je,  
“ un vilain marché ; j’aimerois mieux  
“ ne pas exister, que d’exister à ce prix-la.  
“ Je serois bien aise de savoir quel est  
“ cet Anglois debout, en perspective de  
“ la cheminée qui fait face à la nôtre, &  
“ qui semble n’oser regarder personne.  
“ C’est un jeune Irlandois de qualité,  
“ plongé dans l’inquiétude ; un noir cha-  
“ grin le dévore nuit & jour. Il a épousé  
“ une fille de mauvaise vie, qu’il voudroit  
“ introduire partout, & qu’on ne veut  
“ recevoir nulle part ; il est furieux de  
“ ce que les Anglois ont la mémoire si  
“ heureuse, il voudroit que tout le monde  
“ oubliât, que sa femme s’est prostituée  
“ avec la moitié de la ville. Le sot !

N 4

“ Nous

“ Nous nous souvenons de ne pas estimer  
 “ les femmes, avant même qu’elles cessent  
 “ d’être vertueuses ; & il veut, lui, que  
 “ nous oublions de les mépriser, lorsqu’el-  
 “ les sont vicieuses !

“ Encore des visages rêveurs, m’écriai-  
 “ je, en appercevant un autre Breton  
 “ pensif ! Il me semble que toutes les  
 “ physionomies tristes du Roïaume se soi-  
 “ ent donné rendez-vous ici. Faites-  
 “ moi le plaisir de me dire quel est ce  
 “ cinquième jeune homme, à notre gau-  
 “ che, qui a l’air si sombre ? C’est, me  
 “ répondit-il, un jeune seigneur qui a per-  
 “ du tout son bien au jeu. Je pourrais  
 “ vous faire voir ici cinq ou six-honnêtes  
 “ gens, qui font ce soir une très belle figure  
 “ dans cette assemblée, qui le lui ont  
 “ volé.

“ Mais il me semble, continuai je,  
 “ que la scène des visages mélancoliques  
 “ change un peu. Quel est ce groupe de  
 “ gens en bonne humeur, dont l’air est  
 “ gai & enjoué, & qu’on voit dans un  
 “ coin au dessous de ce grand tableau ?  
 “ Ce sont, me répondit-il, des filoux au  
 “ jeu ! Des filoux au jeu ! Cela n’est  
 “ pas possible, ils sont en uniforme.  
 “ Uniforme tant qu’il vous plaira, re-  
 “ prit.

“ prit-il, cela est ainsi. Ces gens-là ont  
 “ tous les ans leurs chalans réglés dans  
 “ cette salle, c’est à-dire, leurs dupes  
 “ qu’ils dépouillent régulièrement; & ce  
 “ revenu leur vaut plus que celui de leur  
 “ Compagnie. Eh, comment feroient-  
 “ ils, pour entretenir des Demoiselles,  
 “ & passer leur vie au *King’s-Arms*, ou à  
 “ *Bedford-Head*, s’ils n’avoient cette res-  
 “ source? Car tout le monde connoît leur  
 “ païe. La livrée du Roi, en Angleterre,  
 “ comme en France, couvre bien des mal  
 “ honnêtes gens. Ceci soit dit, ajouta-t-  
 “ il, sans prétendre offenser une infinité  
 “ d’honnêtes Militaires remplis d’honneur  
 “ & de probité, que j’honore & respecte  
 “ infiniment.

“ Je voudrois bien savoir qui est ce  
 “ grand garçon, en habit brodé, & dont  
 “ la magnificence surpasse celle de tous  
 “ les seigneurs de l’assemblée? Je vais  
 “ vous le dire: c’est un voleur de grand  
 “ chemin. Un voleur de grand chemin!  
 “ dis-je, d’un air étonné! Cela est impos-  
 “ sible; il est si bien avec les femmes de  
 “ qualité, il parle à toutes régulièrement.  
 “ Cela ne prouve rien: il n’y a personne  
 “ de si bien faufilé, en Angleterre, que  
 “ les voleurs. On en pendit un, il y a  
 “ environ dix-ans, qui avoit le portrait

N 5

“ d’une

“ d’une Milédi au col dont il étoit l’Ado-  
 “ nis. Mais comment le peut-on juger  
 “ tel ? Il est impossible, reprit-il, que le  
 “ calcul de son état ne soit juste. Cet  
 “ homme n’a ni capital ni revenu, il n’a  
 “ ni charge à la Cour ni à la ville, n’est  
 “ d’aucune profession, & n’a aucun talent ;  
 “ cependant il fait autant de dépense que  
 “ le premier Duc & Pair du Roïaume.  
 “ Voilà la démonstration géométrique de  
 “ sa profession.

“ Puisque cela est si clair, d’où vient ne  
 “ pas le faire arrêter ? Oh, alte-là. Nous  
 “ avons des loix en Angleterre, qui s’op-  
 “ posent à la tyrannie de pareilles déten-  
 “ tions. Tout citoïen doit être indépen-  
 “ dant des autres. Quand cet homme  
 “ dépenseroit un million sterling tous les  
 “ mois, le gouvernement ne doit pas s’en  
 “ appercevoir ; ce n’est pas non plus l’af-  
 “ faire d’aucun magistrat particulier.  
 “ Tout voleur de grand chemin, chez  
 “ nous, est libre, jusques à l’instant que la  
 “ corde de la potence l’étrangle. Celui  
 “ que nous voïons devant nous, ne sera  
 “ pendu, qu’au moment qu’il sera prouvé  
 “ qu’il a volé.

“ Quel est ce second grand garçon bien  
 “ bâti, en velours noir, d’une assez jolie  
 “ figure,

“ figure, qui nous regarde maintenant  
 “ avec une lorgnette? C’est un autre vo-  
 “ leur de grand chemin, me répondit-il.  
 “ Il s’étoit absenté pendant quelque tems  
 “ du roïaume, & on comptoit que l’An-  
 “ gleterre s’en étoit débarrassée; mais il  
 “ vient de reparoître sur l’horison. On  
 “ diroit que nos fourches patibulaires  
 “ sont pour ces gens-là une sorte de pierre  
 “ d’aiman, elles les attirent toujours à  
 “ elles. Ces Messieurs les habits brodés  
 “ ne sont jamais contens, qu’ils n’aient  
 “ joué un role tragique à *Tyburn*.

“ Je n’ai qu’une seule question à vous  
 “ faire, après quoi, je finis toutes mes in-  
 “ terrogations; car je crains d’abuser de  
 “ votre complaisance. Je meurs d’en-  
 “ vie, lui dis-je, de savoir qui est cet  
 “ homme maigre & sec, dont le visage  
 “ ressemble à celui d’un cadavre qui est  
 “ toujours en mouvement; il prend les  
 “ femmes par la main & les remet dans  
 “ celles des hommes. Il me semble qu’il  
 “ fait-là un vilain métier; en France, on  
 “ l’appelle au moins d’un vilain nom.  
 “ Je vous pardonne votre curiosité, me  
 “ dit le Baronet, car c’est un animal  
 “ d’une espèce singuliere. Il est bon qu’un  
 “ voïageur, tel que vous, qui veut ap-  
 “ prendre

“ prendre de combien de foibleſſes le  
 “ coeur humain eſt ſuſceptible, connoiſſe  
 “ de ſemblables originaux ; cette décou-  
 “ verte eſt plus néceſſaire, que celle des  
 “ monumens ; car il vaut mieux connoi-  
 “ tre les hommes que les édifices.

“ Celui ci eſt un François d'origine  
 “ né à Bordeaux, il naquit l'an du Chriſt  
 “ 1680 : ce qui fait aujourd'hui un jeune  
 “ homme de quatre-vingts-ans. On pré-  
 “ tend que, le jour même de ſa naiſ-  
 “ ſance, il dansa, & qu' au ſortir du ven-  
 “ tre de ſa mere, il fit deux ou trois ca-  
 “ brioles ; ce qui annonçoit à l'Europe  
 “ un grand danſeur. Dans ſa jeuneſſe, ſes  
 “ parents l'envoïerent à Londres, pour en  
 “ faire un marchand ; mais il quitta bien-  
 “ tôt le commerce, pour ſe livrer à ſon  
 “ génie dansant. Il parcourut toutes  
 “ les aſſemblées de l'Angleterre ; on le vit  
 “ cabrioler à Londres, à Scarborough, à  
 “ Tunbridge : mais voulant faire ſon  
 “ chemin, & ſe diſtinguer dans cet art, il  
 “ brigua un poſte honorable dans la danſe ;  
 “ il ſe fit recevoir maître de cérémonies de  
 “ cette ſalle, en ſurvivance. Il fut quel-  
 “ que tems coadjuteur, mais le maître  
 “ étant venu à mourir, il devint le géné-  
 “ raliffime de la danſe de Bath. C'eſt lui  
 “ qui

“ qui commande en chef sur le menuet, &  
“ qui préside aux contredanses ; son mè-  
“ tier est d'accoupler un homme & une  
“ femme.

“ Cèla est bien aisé, lui dis-je. Pas  
“ tant que vous pourriez croire, me dit-il,  
“ il faut pour cela une sorte d'intelligence.  
“ Par exemple, il faut connoître les in-  
“ trigues de ces bains, pour mettre un tel  
“ Milord avec une telle Milédi, dont il  
“ est amoureux ; ou pour joindre une Miss  
“ à un certain gentilhomme, qu'elle vou-  
“ droit épouser : car des arrangemens dif-  
“ férens feroient une dissonnance en danse.  
“ Je vous prie de me dire, si ce commande-  
“ ment en danse lui est bien lucratif ?  
“ Non, il ne produit que des peines. Ap-  
“ paremment, lui dis-je, que ce surin-  
“ tendant de la cabriole est à son aise.  
“ Oui, reprit le Baronet, il est à son aise,  
“ quand il est assis. Il a cent-livres-ster-  
“ lings de rente, ce qui lui suffit à peine  
“ pour avoir des gans & une chemise  
“ blanche tous les jours d'assemblée ; il  
“ est aimé & haï des femmes : celles qu'il  
“ accouple bien, le chérissent ; celles qu'il  
“ accouple mal, le détestent.”

L E T.



## L E T T R E X C.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bath.

**N**OUS n'avions donné la chasse qu'à la moitié du gibier de l'assemblée, il nous restoit le terrain des femmes à défricher. Nous nous assîmes le lendemain au même endroit de la salle, & aussitôt, je commençai mes interrogations.

Monsieur, dis-je au Baronet, qui est cette femme chargée d'embonpoint, d'un certain âge, qui a d'assez beaux yeux, & qui fait sa partie à coté de la porte? Elle a un air important; on lit sur son visage, qu'elle a joué un grand rôle. “ Très  
“ grand, me répondit-il; il n'y a pas  
“ longtems qu'elle représentoit le pre-  
“ mier dans cette monarchie: c'étoit le  
“ canal, par où couloient toutes les graces.  
“ Elle nommoit aux principaux emplois,  
“ & enrichissoit ceux qu'elle vouloit: elle  
“ avoit les clefs du temple de la fortune;  
“ un seul de ses regards suffisoit, pour con-  
“ duire à la grandeur. Son règne est  
“ fini:

“ fini: son autorité vient de mourir de  
 “ mort subite. Elle a fait un beau songe;  
 “ c’est le tems de son réveil.”

Quelle est cette jeune dame qui est assise derriere elle? Il me semble que son visage dit à tout le monde, qu’elle a une inquiétude dans l’ame. “ Son visage dit  
 “ vrai, elle a un chagrin mortel. Elle  
 “ avoit toujours passé, pour avoir de la re-  
 “ tenuë & de la sagesse, & un indiscret  
 “ vient de détromper tout le monde, en pu-  
 “ bliant une aventure galante, qu’il a eue  
 “ avec elle; cen’est pas sa vertu qu’elle  
 “ plaint, c’est sa réputation.”

Connoissez-vous, repris-je, cette jeune personne qui est à cette table, vis-à-vis de nous, & qui paroît aussi fort morne? Pourriez-vous me dire ce qui la rend si triste?  
 “ C’est un chagrin domestique. Elle dé-  
 “ testoit son mari, avant que de l’épouser;  
 “ elle l’adore, depuis qu’elle est mariée:  
 “ le mari, au-contraire, l’adoroit, avant  
 “ que de s’unir à elle, & la déteste, de-  
 “ puis qu’elle est sa femme. Ce dernier  
 “ cas, ajouta-t-il, est fort commun chez  
 “ nous; mais le premier est très rare.”

J’apperçois à côté d’elle une demoiselle fort aimable, mais qui me paroît avoir  
 une

une passion dans le coeur. “ Cela est en-  
 “ core vrai ; elle aime éperdument le  
 “ Lord que vous voïez à côté d'elle, qui  
 “ est un fort aimable cavalier qui l'aime  
 “ aussi beaucoup. Elle a du bien, & le  
 “ Cavalier de son côté est opulent.” Eh  
 bien, que ne les unit-on par un mariage  
 solennel, qui les rende heureux tous les  
 deux ? “ C'est aussi ce qu'on voudroit  
 “ faire ; mais il s'y trouve une petite dif-  
 “ ficulté, c'est qu'une autre demoiselle l'a  
 “ prévenue ; le Lord est marié.

“ Autrefois, le pape rompoit ces en-  
 “ gagemens pour de l'argent ; mais de-  
 “ puis la réforme de notre église, nos ma-  
 “ riages sont indissolubles. Il ne lui reste  
 “ qu'une ressource, qui est de s'enfuir  
 “ avec elle, d'abandonner épouse & en-  
 “ fans, & de se déshonorer lui & toute  
 “ la famille de celle qu'il aime. C'est  
 “ probablement ce qu'il fera ; car en fait  
 “ de sottises, les Anglois n'épargnent ja-  
 “ mais l'étoffe, ils coupent leurs folies en  
 “ plein drap.”

Connoissez vous, lui dis-je, cette belle  
 blonde qui est ici, vis-à-vis de nous, qui re-  
 garde les plus beaux Cavaliers avec froi-  
 deur, & qui semble ne s'intéresser à rien ?

“ C'est

“ C’est une indifférente, me dit il : cette  
“ femme n’aime ni ne hait personne, elle  
“ est incapable d’une passion, elle baïlle  
“ aussitôt qu’on lui parle d’amour ; elle  
“ doit sa vertu à son tempérament. La  
“ plûpart de nos femmes vertueuses en  
“ Angleterre, sont de ce caractère-là, elles  
“ n’ont pas dans le coeur la valeur d’un  
“ soupir. Tel mari, chez nous, qui se  
“ loue de la sagesse de sa femme, ne doit  
“ se vanter que de sa constitution, & de  
“ ce qu’il a épousé une machine qui n’est  
“ pas organisée pour l’amour. Ces fem-  
“ mes-là n’ont pas besoin d’effort, pour  
“ être chastes ; il leur suffit de laisser agir  
“ une nature froide & insipide, qui ne  
“ leur dit rien.”

Il me semble, lui dis-je, en l’interrom-  
pant, que je vois à côté d’elle, une femme  
qui a une machine bien différente de la  
sienne. “ Il est vrai, me dit-il, c’est le  
“ revers de la médaille ; car les femmes, ici  
“ comme ailleurs, passent toujours d’une  
“ extrémité à l’autre ; leur tempérament  
“ les emporte au-delà de la vertu, ou les  
“ fait rester en-deçà. Chaque coup d’oeil  
“ que les cavaliers lancent à celle-ci, la  
“ met en feu ; elle éprouve successive-  
“ ment

“ ment une foule de désirs : les hommes  
 “ tendres l'agitent, les vifs l'émeuvent.  
 “ Plusieurs passions violentes l'occupent  
 “ toutes à la fois ; son coeur par les re-  
 “ gards se prostitue vingt-fois par jour, &  
 “ de cette prostitution à celle du corps il  
 “ n'y a d'autre différence, que l'occasion ;  
 “ aussi ne passe-t-elle pas, pour être ves-  
 “ tale.”

“ Quelle est cette femme en habit noir,  
 “ dont le visage gai & enjoué jure si fort  
 “ avec son habit ? “ C'est une jeune  
 “ veuve qui en ambitionnoit le nom de-  
 “ puis longtems. Il n'y a que huit-  
 “ jours que son mari est mort, & elle  
 “ s'est si bien intriguée pour passer en  
 “ secondes noces, qu'il y a déjà quatre-  
 “ prétendans sur les rangs ; on prétend  
 “ même qu'elle avoit épousé un second  
 “ mari, du vivant du premier, & qu'elle  
 “ n'attendoit que le jour de son enterre-  
 “ ment, pour déclarer son second ma-  
 “ riage. Vous voïez que nous avons des  
 “ femmes d'une grande précaution en  
 “ Angleterre ; elles craignent si fort l'état  
 “ de viduité, qu'elles se trouvent toutes  
 “ mariées, le jour même de la mort de  
 “ leurs maris.”

Qu'est-ce

Qu'est-ce que c'est que cette femme à main gauche, qui racroche tous les cavaliers qui passent auprès d'elle, qui salue l'un, qui parle à l'autre, qui dit un mot à l'oreille de celui-ci, qui sourit à celui-là, & qui fait les yeux doux à tous ? “ Vous venez de dire son nom, c'est une racrocheuse. Elle fait à Bath, ce qu'elle faisoit à Londres, qui est d'attirer la foule auprès d'elle : elle est fuie des femmes ; mais elle ne s'en embarrasse pas, pourvu qu'elle soit courue des hommes.”

D'où vient, lui dis-je, qu'on la confond ici avec tant d'autres dames qui passent pour avoir de la sagesse & de la réputation ? “ Que voulez-vous, me répondit-il ? Si une fois on vouloit commencer à scruter la conduite des femmes à la rigueur, il faudroit bientôt mettre la clef sous la porte de cette assemblée.”

Dites-moi qui est cette jeune demoiselle qui se promene du côté de l'autre cheminée, qui a le visage long, & qui marche, comme un pigeon pattu ? “ C'est une Irlandoise que la mere amene ici, pour lui procurer un mari ; mais ni la mere ni la fille n'y entendent rien. Je crois qu'elles manqueront le sentier du mariage,

“riage, & qu’elles donneront dans le  
“grand chemin, qui est à côté.”

Encore une interrogation, & j’ai fini.  
Quelle est cette beauté de moyenne taille,  
qui vient maintenant vers nous? Elle a  
les yeux bien fendus, la bouche jolie, le  
teint beau, quoique brun. “C’est Made-  
“moiselle B---; elle vient, comme les au-  
“tres, exposer ses attraits à l’enchere dans  
“cette assemblée, & voir si elle ne pour-  
“roit pas en tirer la valeur d’un riche ma-  
“riage. Tout le monde lui donne le titre  
“de Belle pour moi qui aime les beaux  
“bustes, & qui crois qu’un port noble  
“& majestueux est, dans une femme, la  
“partie essentielle de la beauté, je ne la  
“nomme pas ainsi; car je ne mets pas  
“au nombre des belles, celles qui n’ont  
“qu’un beau visage.

L E T-

## LETTRE XCI.

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Bath.*

de Montpellier.

**I**L est arrivé ici un Auteur qui a de la réputation; car il sort de la Bastille; où il a été détenu un an prisonier, pour avoir osé insulter une maison royale dans ses écrits. Il n'en faut pas d'avantage en France pour mettre un écrivain en crédit.

Celui-ci est un petit homme suffisant & vain, qui s'est donné un nom dans le monde pour avoir fait réfléchir, pendant quinze-volumes, une femme, qui n'avoit peut être pas pensé vingt-pages en sa vie.

Cette Dame, qui joua autrefois un grand rôle en France, avoit écrit quelques lettres; il les a choisies pour texte, & y a joint un long ouvrage sous le nom de lettres. On peut appeler cela, faire tourner le public, pendant plusieurs volumes, sur le pivot d'un nom.

On l'écoute ici comme une espèce d'oracle: par-tout où il va, on fait cercle autour de sa personne. J'ai vu cet homme,  
&



& je me suis quelquefois entretenu avec lui : mais je puis t'assurer que c'est le plus ennuïeux mortel qui soit sous la voute des cieux ; quoique ses ouvrages soient assez insipides, j'aime encore mieux le lire, que l'entendre parler.

Il n'auroit peut-être pas encore percé la foule des écrivains ordinaires ; mais ce qui a achevé sa réputation, c'est une dispute qu'il a eue avec un fameux Auteur, qui a daigné l'honorer publiquement de ses mépris, & qui a pris la peine de l'anéantir. Une mort aussi glorieuse met en France le cadavre d'un faiseur de livres en grande vénération.

Il y a bien des gens dans ce roïaume qui ne sauroient pas que celui-ci ait été en vie, si ce savant ne l'avoit tué littérairement. Tu vois qu'il n'est pas bien difficile ici de se faire un nom, puisque c'est l'affaire d'un duel, où l'on se bat de part & d'autre avec des invectives . . . . .

Je suis indigné contre les Européens, quand je fais réflexion combien il faut peu de génie à un homme, pour aquérir la réputation d'en avoir beaucoup.

L E T.

## L E T T R E X C I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou na, à Pékin.*

de Bath.

**L** E S Européens sont toujours occupés à retoucher la nature. On diroit qu'ils se méfient de l'ouvrage de Dieu : il semble qu'ils doutent de sa perfection.

Si le Créateur de l'univers avoit voulu donner une autre forme au monde, il n'eut tenu qu'à lui, il pouvoit faire parler les plantes & animer les arbres.

Il y a des gens en Angleterre qui passent leur vie à changer l'ordre de la matière, & à forger une nouvelle création. Je voudrois que l'art fût employé à enrichir la nature, & non pas à lui donner un embellissement qui sert à enfouir ses trésors au lieu de les augmenter.

J'allai voir ces jours passés un gentilhomme qui vit à trente-milles de Bath, qui s'occupe à changer les plantes en maisons, & qui taille les arbres en bêtes & en hommes.

Dès que j'eus mis pied à terre, il me mena dans son jardin, où il me fit voir un  
cabinet

cabinet de verdure, dont les murailles étoient de bouis, la voute de ciprés & les fenêtres de feuilles de vigne.

Il me fit voir les fondemens qu'il avoit jettés d'un palais en feuilles, où il y aura douze appartemens de maître, avec les chambres nécessaires pour leurs domestiques.

Nous quittâmes les édifices en herbes pour passer à la ménagerie des plantes. Je vis dans celle-ci des lions, des crocodiles, des éléphants, confondus avec des chiens & des renards.

De-là il me fit entrer dans la galerie des empereurs en arbres. Il me montra un Jules Cesar au naturel, & me demanda si je ne croïois pas que le ciseau de son jardinier eût attrapé les traits. Pour Néron, me dit-il, en me faisant voir cet empereur, je l'ai taillé moi-même ; il est copié d'après une estampe qui représente ce Prince parfaitement.

Après m'avoir fait voir tous ces personnages, que l'hiver tue chaque année, & que le printems fait revivre ; il me fit part d'un grand projet militaire en arbres qu'il avoit formé. Il étoit question d'une armée complete de combattans, qu'il devoit tailler dans un grand bois, qu'il a resolu de  
sacrifier

sacrifier pour cela. De jeunes saules qu'il a plantés exprès doivent former le corps de troupes légères; de jeunes ciprès les régimens d'infanterie & de vieux chênes la cavalerie pesante.

Comme il n'a point encore de général pour son armée, & qu'il en voudroit un de réputation, il m'a prié de lui envoyer à mon retour à Londres, l'estampe de Milord G<sup>amb</sup>\*\*\*; car il a un laurier, dont le couronnement n'a point de feuilles, & qui, pour me servir de son expression, est chauve, ce qui aidera à le représenter parfaitement.

Ce qui me fache de ce gentilhomme qui va avoir une armée, c'est qu'il n'a point de vivres. On ne trouveroit pas dix-mesures de grain dans son château. La plûpart de ses champs sont en friche, & il est à la veille de mourir de faim, au milieu des Empereurs Romains, d'une ménagerie & de ses cabinets de verdure.

## L E T T R E X C I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Bath.

**J**E n'ai jamais tant baillé de ma vie, que depuis que je goûte les plaisirs de Bath; il est impossible de se divertir plus ennuiement, qu'on le fait ici. Quoiqu'on y soit plus libre qu'à Londres, on y est plus gêné dans les amusemens; ils sont tout d'une piéce; la dose d'uniforme est trop forte, on y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, & on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerois volontiers la compagnie de Bath à des moines, qui sont en récréation à la campagne.

Quoiqu'il en soit, la gaîté de ce lieu divertissant alloit tomber en syncope, lorsque le Duc D'~~York~~ vint la retirer de sa létargie; c'est le frere du Roi régnant. A son arrivée, les cloches sonnerent, & trois-heures après les violons jouèrent; il y eut bal ce soir-là par extraordinaire. Le beau sexe se mit sous les armes, & monta la parade.

Les

Les femmes ont droit ici de se mettre en malade, c'est un privilège des bains : on croiroit que celles qui s'y montreroient en grand gala, y chercheroient des amans, & on taxeroit les jeunes Mifs qui y paroïtroient parées, d'y être à l'affut d'un mari ; & elles doivent toujours chercher ce mari, sans qu'on s'apperçoive qu'elles le cherchent : c'est encore ici une maxime des bains. Mais elles ne perdent rien à cela, au-contraire il y a comme un nouveau sel de coquetterie. La beauté chez les femmes Européennes doit toujours avoir quelque petite indisposition ; des traits robustes & naturellement bien portans ne causent pas de grandes émotions ; un air pâle, languissant, tirant sur le mourant est celui qui plaît : il faut apparemment que l'amour chez les Européens soit prêt d'expirer. Tu ne saurois croire combien le visage d'une jolie femme, habillée en malade, excite l'appétit des gens qui se portent bien.

Ce Prince naturellement bon & complaisant pour le beau sexe, dansa avec plusieurs femmes, & parla avec toutes, sans en excepter les plus laides. Alors une gaité uniforme se répandit sur tous les traits. On peut comparer les Princes en



Europe à d'habiles géomètres en phisique, ils peuvent rétablir le niveau : on lisoit seulement un dédain, sur le visage des plus jolies, de se voir confondues avec celles qui ne l'étoient pas ; car la beauté est si jalouse de ses droits, qu'il semble qu'on lui ôte tout ce que l'on donne aux autres.

Je me divertis beaucoup, en voïant le petit manége de ces buveuses d'eau, pour racrocher ce Prince après le bal, lorsqu'il se promenoit dans la grand-salle. L'une guidoit si bien sa marche, & mesuroit si juste ses pas, qu'elle se trouvoit par hasard nez à nez devant lui, lorsqu'il se retournoit ; l'autre prenoit ses dimensions de maniere qu'elle étoit poussée par la foule, & portée malgré elle en face de ce Prince. Celle-là lui adressoit directement la parole. " Comment, Votre Altesse " Roïale trouve-t-elle notre assemblée ? " Une autre lioit conversation avec lui, & tâchoit de l'entretenir insensiblement hors de la foule, & de se trouver tête à tête dans un coin de la salle.

Le Prince à son tour me parut assez au fait de cet amusement ; il parloit à l'une, soûrioit avec l'autre, jettoit un regard sur une troisieme, disoit en passant un mot à l'oreille

Poreille d'une quatrieme, entroit en conversation avec une cinquieme, & sur tout avoit un grand soin de ne pas négliger les meres; car, graces à dieu, il y en a ici, & un assez grand nombre-même. Cette scène dura jusques à minuit, où le Prince étant parti, toutes les femmes qui n'étoient-là que pour lui, se retirèrent.

## L E T T R E X C I V .

*Le Mandarin Ni-ou-fan au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

de Montpellier.

C E que je craignois est arrivé: à force de voir des médecins, je suis tombé malade. Mon indisposition m'est venue de la fréquentation d'un membre de cette faculté, qui m'a tant parlé des embarras de la rate, que cela m'a donné une obstruction dans le foie. Je crains de ne pas recouvrer si tôt ma santé: car une maladie qui tire sa source de la médecine-même, n'est pas aisée à guérir.

J'ai consulté le grand Esculape de cette ville. Il m'a ordonné la limaille de fer, en m'assurant que c'étoit un spécifique immanquable en pareil cas; & pour me

O 3

prouver



prouver qu'il étoit sûr de son fait, il m'a ouvert un petit livre, dans lequel étoient les noms de plusieurs personnes qu'il avoit guéries par ce remede. Car les médecins à Montpellier écrivent tous les malades qu'ils guérissent: il n'y a que ceux qu'ils tuent, dont ils ne tiennent pas registre.

Cependant j'ai avalé jusques-ici deux ou trois-barres de fer, sans que j'en sois mieux; ce qui a porté cette savante école, que j'ai consultée de nouveau, à m'ordonner les eaux de Vals, prises sur les lieux. Je partirai demain pour aller chercher ce remede, qui est à vingt-cinq-lieuës d'ici.

Ce détour me détournera un peu de mon chemin pour l'Espagne; mais un voïageur ne peut rien faire sans sa santé.

## L E T T R E X C V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kié-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**L**ES voleurs en Angleterre sont extrêmement polis; ils exercent leur profession avec beaucoup de civilité: aussi n'y a-t-il gueres que des gens bien élevés qui exercent aujourd'hui ce métier-là.

A mon retour de Bath, le carosse où nous étions avec le Baronet & un autre voïageur, fut arrêté à cinquante-milles de Londres par deux de ces *Gentlemen*. Après la cérémonie ordinaire du pistolet, l'un d'eux, en nous présentant son chapeau, nous demanda fort honnêtement la bourse. Chacun fouilla dans ses poches. Comme on m'avoit prévenu que les vols sont très fréquens sur les chemins en Angleterre, je n'avois presque que l'argent qui m'étoit nécessaire pour la route. Je mis, dans le chapeau deux-guinées : le Baronet, peut-être par la même raison, n'y en mit pas d'avantage : mais le troisieme voïageur, qui étoit un marchand de la cité, y jetta une bourse où il y avoit plus de cent-guinées.

“ Monsieur, me dit alors le voleur qui  
“ tenoit le chapeau, reprenez votre ar-  
“ gent ; & vous aussi, Monsieur le Baro-  
“ net, dit-il à mon compagnon en le nom-  
“ mant par son nom ; nous ne venons  
“ point sur le grand chemin, nous expo-  
“ ser à nous faire pendre, pour commettre  
“ des injustices : vous avez besoin de cet  
“ argent pour vous conduire, & si nous  
“ vous l'enlevions, vous seriez dépouillés  
“ sur la route, par les maîtres des taver-  
“ nes,

“ nes, forte de voleurs publics qui ne con-  
 “ noissent point les loix de l'hospitalité.

“ Pour vous, continua-t-il, en s'adres-  
 “ sant au marchand, vous n'avez pas be-  
 “ soin de cent-guinées pour vous rendre à  
 “ Londres; mais, comme il n'est pas  
 “ juste non plus que vous soïez en souf-  
 “ france, jusques à ce que vous soïez ar-  
 “ rivé, tenez, lui dit-il, après avoir ouvert  
 “ la bourse, voilà deux guinées qu'il vous  
 “ faut pour vous conduire.

“ Monsieur, dit alors le Baronet au  
 “ voleur, y a-t-il encore du risque que  
 “ nous soïons attaqués sur la route? Il y  
 “ en a sans doute, répondit il, car depuis  
 “ cette guerre où l'Angleterre aquier une  
 “ gloire immortelle, les chemins sont  
 “ remplis de voleurs; mais nous allons  
 “ vous remettre un passeport, afin que  
 “ vous puissiez continuer votre chemin  
 “ librement: car il est désagréable pour  
 “ d'honnêtes gens d'être forcés à tout mo-  
 “ ment de fouiller dans leurs poches. Et  
 “ en parlant ainsi, il nous remit une pan-  
 “ carte conçue en ces termes.

“ Nous *Lords* & *Nobles* voleurs de  
 “ grands chemins, déclarons à tous ceux  
 “ qu'il appartiendra, que la présente voi-  
 “ ture à été arrêtée & volée, & que les  
 “ pas-

“ passans qu'elle contient, n'ont que l'ar-  
 “ gent qui leur est nécessaire, pour les con-  
 “ duire à Londres où ils vont ; prions  
 “ tous ceux de notre profession de les lais-  
 “ ser passer librement, ainsi que nous fe-  
 “ rions de ceux qui nous présenteroient  
 “ de leur part le même passeport, &c.”

Après que notre voiture se fut remise  
 en mouvement pour continuer sa route,  
 “ Voi'là, dis-je, une police admirable dans  
 “ les vols de grands chemins. A la Chine  
 “ même où la philosophie se mêle de tout,  
 “ on ne vole pas si moralement.”

Nous convinmes le Baronet & moi,  
 qu'il y avoit une sorte d'équité dans cette  
 maniere de dépouiller les passagers ; mais  
 le marchand de la cité n'en convint pas.

“ Il me semble, lui dis je, qu'il est im-  
 “ possible de conserver dans la violence  
 “ même, cette sorte d'équité du droit des  
 “ gens, sans avoir reçu quelques principes  
 “ d'éducation. Aussi, me répondit-il, la  
 “ plupart de nos voleurs de grands che-  
 “ mins ont été bien élevés.

“ Ce jeune homme qui vient de nous  
 “ voler, & qui m'a appelé par mon nom,  
 “ est de bonne famille. Nous avons été  
 “ ensemble pendant six-ans à l'université  
 “ d'Oxford. C'étoit mon ami intime.

“ Nous nous sommes fréquentés à Lon-  
 “ dres, jusques à ce que se livrant à la  
 “ crapule & à la débauche, il se perdit  
 “ entierement. Après avoir dissipé sa  
 “ fortune, & s'être déshonoré, il lui  
 “ restoit à se pendre, ou à se faire vo-  
 “ leur de grands chemins. Il choisit ce  
 “ dernier.

“ Cette profession l'a un peu remis  
 “ dans le beau monde d'où ses débauches  
 “ l'avoient banni: il fréquente aujourd'-  
 “ hui assez bonne compagnie, car ses vols  
 “ lui fournissent les moïens de faire de  
 “ la dépense; & cela suffit ici, pour  
 “ que l'on soit reçu. Je le vois quelque-  
 “ fois donner la main au théâtre à des  
 “ femmes de la première qualité.”

On exerce la profession de voleur en  
 Angleterre, comme celle de receveur des  
 finances en France. Après tout, c'est la  
 même chose; il n'y a que la maniere de  
 voler qui est différente. Qu'on prenne  
 des coffres du Roi, ou des particuliers,  
 n'est-ce pas toujours voler le public?

## L E T T R E X C V I .

*Le Même au Même, à Pékin.*

de Londres.

**G**EORGE III. vient d'être couronné. C'est une cérémonie établie dans la plupart des états de l'Europe. Il faut que les peuples voient une fois en la vie, que leurs rois ont une tête faite exprès pour porter la couronne.

Tout le monde n'avoit pas le moien, ce jour-là, d'envisager le monarque Anglois, il falloit être riche pour jouir de cet honneur. J'achetai mon droit de spectateur à cette cérémonie par une somme, de vingt-onces d'argent. La circulation du numéraire fut très grande; pendant le couronnement, il se vendit pour plus de cent-mille-livres-sterling de points de vuë. On païoit deux petites croisées plus cher pour six-heures, qu'une grande habitation pour deux siècles: & il y eut des fenêtres dans cette occasion qui acheterent des maisons. Outre cette circulation, il y en avoit eu plusieurs autres dont je t'ai déjà parlé. Il faudroit, pour le bien public, marier d'avantage les rois, & mettre les couronnes

O 6

plus

plus souvent sur leur tête. Cependant cette cérémonie publique se fit presque incognito, personne ne la vit, eu égard au grand nombre de citoïens qui vouloient la voir.

Le tour de la procession, que les Monarques de la Grande-Bretagne font dans cette occasion, entreroit dans la moitié de la cour du palais impérial de Pékin. Je soupçonne que cela vient de ce qu'autrefois Londres étoit petit, & que les Rois d'Angleterre n'étoient pas grands. Il peut se faire aussi que la nation n'ait pas les moïens d'allonger la cérémonie. Il y a des états dont toutes les dimensions sont prises ; or il faudroit vingt-mille-soldats d'avantage, pour faire promener ce jour-là le Roi, dans cinq ou six-ruës de plus.

Je ne te dirai point si George III. dormit la nuit du jour qui précéda son couronnement ; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que plus de cent-mille de ses sujets veillerent. On coucha sur des échafauts, ou on passa la nuit dans des chambres.

Le sexe, qui est assez libre ici, eut cette nuit-là, comme on dit, ses coudées franches. Les amoureux, les hommes à intrigues galantes eurent beau jeu : combien d'amans heureux ! Que de couronnemens !

Tous.

Tous les ordres de l'état assistoient à cette procession ; la monarchie elle-même y marchoit en personne, & le royaume en corps suivoit la couronne. Les grands ressembloient à des Monarques, le Roi & la Reine à des divinités. George étoit sous un dais superbe, & Charlotte sous un magnifique. Je ne perdis point de vuë cette jeune Princesse. Elevée dans une Cour qui n'a presque point de faste, considérant d'ailleurs son âge, elle me faisoit craindre pour sa timidité : mais je la trouvai Reine au milieu du cérémoniel de cette splendeur suprême.

Un grand nombre de dames, ou, pour mieux dire, de fiécles marchoit à leur rang. Quelques unes d'entre elles avoient assisté au couronnement de la Reine Anne. C'étoit les annales de la monarchie qui suivoient la couronne. Les hautbois, les tambours, les trompettes & les timbales annonçoient par tout dans cette procession le faste & la magnificence.

Les Européens sont aussi contraires à eux-mêmes dans leurs usages & leurs cérémonies que dans leurs moeurs & leurs manieres. Il n'y a presque point de couronnement chez les monarques despotiques, dont la couronne est si enfoncée



dans leur tête qu'elle leur tombe sur les yeux : & on couronne avec pompe & magnificence ceux dont le diadème tient à peine sur le front.

Un principal Mandarin couronna ce couple roïal : car l'église Anglicane, comme la Romaine, se mêle de tout. La réforme n'a pas touché à ses droits ; elle a des privilèges confondus avec ceux du trône. Si un roi Breton vouloit placer lui-même la couronne sur sa tête, elle tomberoit par terre ; & le peuple, qui peut tout ici, ne pouroit pas la relever : tel est le préjugé des Européens, dont ils ne reviendront jamais.

La cérémonie du couronnement se fit à la grande Pagode, ou église de *Westminster*, où l'on sacre & enterre les Rois. Il y a pour cela deux jours bien différens, l'un rempli de joie & l'autre de tristesse ; mais qui sont si près qu'en séparant quelques espaces qui s'écoulent avec beaucoup de rapidité, l'un est la veille & l'autre le jour. Après la cérémonie on se rendit à *Westminster-Hall* où tous les grands, qui avoient accompagné le Roi, devoient dîner avec lui.

Au milieu du repas, il parut un homme à cheval, qui vint troubler la fête. Il provoqua

provoqua toute l'assemblée, & dit à haute voix que, s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie, assez osé pour ne pas reconnoître George III. pour légitime souverain de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à se présenter, qu'il le défioit dans le moment au combat. Quelques uns rirent de cette bravade, & les autres n'y firent pas la moindre attention. Je crois cependant que, si on eût pris au mot ce Dom-Quichotte de la couronne d'Angleterre, il eut peut-être été un peu embarrassé. Ce sont de vieilles coutumes qu'on laisse subsister pour la décoration : car si l'on ôtoit des Cours d'Europe les usages anciens, il n'y resteroit rien.

Malgré la splendeur dont je viens de te faire le récit, je ne te dirai point cependant si cette superbe cérémonie passe pour bien auguste dans la nation : ce dont je puis t'affirmer, c'est qu'on en fit peu de jours après une farce publique. Les Comédiens annoncèrent dans leurs affiches qu'ils donneroient le couronnement de George III. pour petite pièce.

J'assistai à la première représentation de la comédie du couronnement. Les grands de l'état étoient représentés par des laquais ; une cinquante de polissons qu'on  
avoit

avoit ramassé dans les ruës formoit les Lords & les Baronets : on avoit choisi plusieurs figures grotesques pour exposer les charges les plus graves de la couronne : le moucheur de chandelles du théâtre tenoit la place de Grand-Chancelier, & un garçon de boutique jouoit le rôle du Lord-Maire : une trentaine de filles de joie formoit les duchesses & les vicomtes : le Roi étoit un comédien sans moeurs, & la Reine \* avoit fait trois ou quatre batards.

Je te fais ce détail, pour te donner à connoître le génie de ce peuple, dont la liberté s'étend à faire un divertissement public des cérémonies les plus respectables.

\* Une comédienne connue en Angleterre sous le nom de *Belami*.

LET-

## L E T T R E C X V I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**J**E suis vu ici par sémestre ; il y a des tems où chacun est empressé de m'accoster, & il y en a d'autres où tout le monde me fuit. J'ai remarqué que le mépris ou l'estime que l'on fait de moi, a son influence dans l'air ; le vent du nord m'est très favorable, je fais une assez bonne figure à Londres, pendant qu'il régné ; mais celui du sud m'anéantit entierement, il n'est plus question de moi tout le tems qu'il souffle.

Avant que j'eusse découvert le chiffre de cette approbation ou désapprobation de ma figure, j'étois chagrin de me voir fuï de ceux qui m'avoient le plus couru : mais maintenant que j'en connois la cause, je ne m'attriste plus ; attendu qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de me fixer l'estime Angloise, que d'arrêter les vents. Je puis à présent supporter les dédain & les mépris du Breton, qui quelques jours auparavant m'accabloit de civilités & de politeffes.

Je me mets en règle tous les matins. Pour favoir si je serai fêté ou ignoré, je n'ai qu'à regarder une girouette qui est au haut du clocher d'une pagode, vis-a vis de mon appartement. Lorsque le tems m'est favorable, mon valet qui est un garçon très entendu, & qui connoît son Angleterre, me présente mon plus bel habit: il me dit pour raison, que le vent est aux visites, aux embrassades, & aux complimens.

Mais comme le climat est très inconstant dans ce país, & que les vents sont fort variables, je me suis pourvu d'une boussole portative, pour favoir à la minute à quel degré d'estime publique je me trouve. Ma boussole me fut très utile, il y a quelques jours; sans elle, j'aurois donné dans une dissonnance de civilité Angloise.

J'étois sorti le matin de ma chambre avec un vent du nord fait pour aller me promener au parc, ainsi selon mes règles, je devois être abordé ce jour-là. Pendant que je me préparois aux complimens ordinaires de réception, j'apperçus un Milord de ma connoissance, qui pendant ce tems-là avoit coutume de m'accabler de protestations d'amitié, & d'offres de services;

vices; mais au lieu d'un air gai & enjoué, qu'il avoit ordinairement alors, je m'aperçus qu'il étoit morne & rêveur: je sortis aussitôt ma bouffole, & je vis que le vent étoit changé. Alors je passai mon chemin, sans prendre garde à lui, ni lui faire attention à moi. C'est la règle en pareil cas, & un étranger qui voudroit la franchir, seroit regardé, comme un homme qui ignore le pilotage de la société Angloise.

Les machines bretonnes, à ce que je présume, s'imbibent plus d'air, que les autres de l'Europe; elles en pompent jusques au cerveau. L'air retient en quelque façon la nation, & l'empêche d'aller contre la marée de son humeur. Je ne fais si tu t'accommoderois d'un peuple dont l'humeur erre ainsi au gré des vents, & avec qui, il faut avoir une bouffole dans sa poche, pour savoir si l'on sera admis ou refusé.

L E T.

## L E T T R E XCVIII.

*Le Mandarin, Ni-ou-san au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas en Vivarais.

**J**E t'écris de l'empire de la lune. Je suis perché maintenant sur le sommet d'une haute montagne, qui est dans un continent de la France, qu'on appelle Vivarais: dont la Chine n'a jamais entendu parler, non plus que d'Aubenas. C'est dans celle-ci, que tous les matins je me gorge d'eaux minérales; car Vals, où sont les sources, n'est éloigné d'ici que d'une lieüe.

En Europe les grandes agitations sont dans les capitales, où se trouvent les arts qui accompagnent le luxe, & l'opulence; & dans les petites villes régne l'oisiveté & la nonchalance, suites ordinaires de la pauvreté & de l'indigence.

Les gens d'Aubenas ont tous les jours une grande affaire, qui est celle de n'avoir rien à faire. Cette occupation affommante les fatigue depuis le matin jusques au soir.

Dans

Dans quelques endroits du monde, on est embarrassé de définir le caractère des hommes ; dans celui-ci on a d'abord fait, car ils n'en ont point. La vie de ce peuple est divisée en quatre-âges périodiques, *il naît, il vit, il boit & il meurt.*

Le troisième est celui qui illustre le plus la nature, & duquel elle tire le plus d'état. On m'a montré ici le tombeau de deux célèbres gentilshommes gourmets, dont les faits éclatans sont à jamais gravés au temple de mémoire ; car l'un dans une vie glorieuse de quatre-vingts-ans avoit vidé cent-tonneaux de vin, & l'autre plus célèbre encore, en avoit avalé trente de plus, quoiqu'il eût vécu vingt-ans de moins.

Dans la plupart des païs de l'univers, on est enterré le lendemain du jour qu'on a fini de vivre ; ici on n'est enseveli que longtems après son trépas. Il y a tout plein de gens dans cette ville qui, après s'être abrutis par la débauche, & être morts civilement, existent encore machinalement.

Ces cadavres descendent tous les jours régulièrement dans leur caveau, où ils boivent à longs traits de cette liqueur vermeille qui les a déjà tués, & qui leur don-

ne



ne à présent une nouvelle vie artificielle.

Tu peux bien t'imaginer que ces excès forcent les traits. S'il y avoit ici un peintre, je t'enverrois une demi-douzaine de ces visages bourgeonnés. Nos phisiciens apprendroient, en les voïant, jusques à quel point la crapule peut défigurer la nature & la rendre hideuse.

Ne t' imagine pas que ces gens-ci, tels que je viens de te les représenter, ne sachent rien. Ce sont peut-être les plus grands politiques de l'Europe. Il est vrai que le matin à jeun, ils n'ont pas la moindre idée des intérêts des princes : mais vers les quatre-heures après midi l'esprit leur vient ; & environ la-minuit, ils ont tant de génie qu'ils peuvent régler toutes les affaires de l'Europe.

A l'égard des femmes, je ne t'en parlerai point ; car il n'en est pas question. On voit ici un être femelle, qui parle grossièrement, qui joue continuellement, qui querelle journellement & qui paie rarement. Voilà les dames de la société où je me trouve actuellement.

LET.

## L E T T R E X C X I X .

*Le Mandarin Champ-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**J**E t'annonce la chute d'un principal ministre de cette monarchie. Il y a des orateurs en Europe qui échouent, faute d'une virgule; celui-ci a péri, faute d'un point. Après avoir contribué à porter l'Angleterre à un degré d'élévation, où elle n'étoit jamais parvenue depuis l'établissement de la république, il n'avoit, dit-on, qu'à arrêter la rouë, & mettre un point à la puissance Britannique; chose qu'il n'a pas su, ou qu'il n'a pas voulu faire. Les grands hommes d'Europe ressemblent à des horloges; lorsqu'ils sont une fois montés, il faut qu'ils aillent.

Sa chute est un projet de Versailles; il y avoit longtems que cette Cour sollicitoit celle de Madrid de s'allier avec elle offensivement & deffensivement contre l'Angleterre. Les raisons qu'alleguoit la France, pour porter cette puissance à prendre parti dans cette guerre, étoient aussi fortes, que celles de l'Espagne à  
rester

rester neutre. Vingt-volumes ne suffiroient pas, pour t'exposer les motifs pour & contre.

Il y avoit six-ans qu'on débattoit ces points, lorsque le cabinet de Versailles insinua adroitement à celui de Madrid, que la paix générale de l'Europe étoit impraticable, attendu que l'Angleterre qui vouloit anéantir la marine de toute l'Europe, ne vouloit point la signer aux conditions même les plus avantageuses. Il est vrai que le ministre plénipotentiaire d'Espagne à Londres y avoit tâché plusieurs fois, & qu'on avoit toujours éludé le point décisif.

Ce discours rendit plus attentif le monarque d'Espagne, qui commença à prêter l'oreille aux propositions de la France; mais comme il vouloit une conviction certaine, il fut convenu que Louis députeroit vers George, & que dans ses propositions il se relâcheroit de certains droits, pour faciliter les opérations de la tranquillité générale. C'étoit où la France attendoit l'Espagne & le ministre Anglois.

On envoia ici un homme qui étoit tout juste celui qu'il falloit pour réussir; c'est-à-dire, pour ne point faire la paix. On ne peut pas exiger plus de qualités dans un négociateur pour échouer. Il n'étoit pas  
aimé

aimé du Roi, il avoit l'inimitié des grands & la haine du peuple. Comme il parloit précisément pour n'être point écouté, on ne l'écouta pas; & comme il faisoit des mémoires pour n'être point lus, on ne les lut point.

Le ministre Anglois qui soupçonnoit une partie de la manœuvre, mais qui ne voïoit pas tout, battit froid, & les conférences finirent. L'agent de la France, aiant terminé si heureusement sa négociation, se retira. Ce fut alors, qu'on vit paroître à la Cour de Madrid, & dans celles de toutes les puissances neutres de l'Europe, un mémoire sur cette rupture, revu, corrigé, augmenté, & amplifié. L'Espagne, alors, se déclara pour la France, & le ministre Anglois fut remercié.

On l'accuse de deux-griefs principaux; le premier, d'avoir employé son génie à porter les esprits à continuer la guerre: & le second, d'avoir mal conseillé l'état dans cette dernière occasion.



## L E T T R E C.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.*

de Londres.

**I**L y a un proverbe Européen qui dit, que qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Depuis ma dernière, j'ai appris les raisons justificatives qui ont porté le ministre remercié, à ne pas vouloir la paix. Il ne convient point d'avoir mal conduit le vaisseau de l'état; il prétend au-contraindre ne lui avoir donné que les voiles nécessaires, & soutient que la plus grande faute que puissent faire les pilotes politiques du navire de la république d'Angleterre, c'est de jeter l'ancre dans le moment présent. Voici le précis de son raisonnement: c'est une de ces vues d'ambition, qui tirent au grand coup, sans s'arrêter en chemin.

“ L'Angleterre, dit ce Ministre, a actuellement dans ses mains les clefs de l'océan; sa puissance est supérieure à tous les autres états de l'Europe, encore deux ou trois-campagnes, & le tout est consommé. A quoi bon donc ces

“ ces pauses ? Pourquoi donner le tems

“ aux puissances de respirer par la paix ?

“ D'où vient ne pas finir l'ouvrage de no-

“ tre grandeur ?

“ L'Europe, dit on, commence à soup-

“ çonner, & cet éloignement que nous

“ témoignons pour la paix, irrite les

“ gouvernemens qui ne se sont pas en-

“ core déclarés ; ils menacent de se lier

“ ensemble. Qu'importe que l'Europe

“ soupçonne ? Il faut dissimuler en poli-

“ tique, jusques à ce qu'on ait aquis la

“ supériorité ; mais lorsqu'on en jouit,

“ la dissimulation devient inutile. Que

“ pouvons-nous craindre des alliances des

“ états neutres ? Ne sommes-nous pas

“ plus forts nous seuls, que tous les états

“ maritimes ensemble ? L'Espagne se

“ déclare contre nous précisément dans

“ le tems qu'il faut, ou du moins dans

“ celui qui nous convient. Si elle eût

“ rompu la neutralité au commencement

“ de la guerre, elle nous eut beaucoup

“ embarrassés ; mais elle a attendu que

“ la France fût écrasée, pour se déclarer

“ pour elle, & se faire écraser à son tour.

“ Nos ennemis nous servent mieux, que

“ nous ne pourrions nous servir nous-

“ mêmes ; quand nous leur ordonnerions

P 2

“ de

“ de prendre des mesures conformes à  
“ nos intérêts, ils n’y réussiroient pas  
“ mieux. La continuation de la guerre  
“ est le seul moïen qui nous reste, pour  
“ maintenir l’équilibre, & empêcher qu’  
“ une grande puissance ne soumette  
“ l’Europe. La France est abîmée par  
“ mer, mais elle ne l’est pas dans le con-  
“ tinent; trois-ans de paix lui rendront  
“ toutes ses forces. Si nous lui laissons  
“ cet intervalle, c’est toujours à recom-  
“ mencer. A quoi nous servira l’Améri-  
“ que, si nous ne lui ôtons, pas pour tou-  
“ jours les moïens de nous inquiéter?  
“ Nous avons fait plusieurs-paix avec  
“ cette Couronne; à quoi nous ont-elles  
“ servi? A nous obliger de recommencer  
“ de nouvelles guerres. Nous sommes  
“ en avance de sommes immenses pour  
“ les fraix de cette guerre; si nous ne  
“ faisons pas la paix à des conditions très  
“ avantageuses, avec toutes nos victoires  
“ nous aurons plus perdu que gagné.  
“ De quelle grande utilité nous peut être  
“ le Canada, sans la possession libre &  
“ tranquille de la pêche de Terre-neuve?  
“ Ce qu’on veut nous céder ne vaut pas  
“ la vingtieme partie des dépenses que  
“ nous avons faites.

“ Le

“ Le peuple, dit on, demande la paix ;  
“ & fait-il jamais ce qu’il veut, ce peu-  
“ ple ? C’est un corps malade qui est  
“ presque toujours en délire : il faut  
“ qu’on pense pour lui, car il ne fait  
“ point penser lui-même. Il n’est pas en  
“ état, dit-on, de continuer à paier les  
“ impôts ; il le disoit de même la seconde  
“ année de la guerre, & le diroit de mé-  
“ me, si elle duroit encore dix-ans. L’é-  
“ tat, ajoute-t-on, est abîmé ; mais tous  
“ ceux qui font la guerre avec nous le  
“ font-ils moins ? & les gouvernemens  
“ ne sont riches ou pauvres que relative-  
“ ment, &c.”

Tu vois que voilà des raisons de reste,  
pour redoubler les sièges & les batailles,  
& continuer de s’exterminer.



## L E T T R E C I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas.

**P** A R M I les automates au milieu desquels je vis à présent, j'ai trouvé un homme qui en fait \*. C'est un fameux artiste que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoié ici pour construire un nouveau moulin à soie. Celui-ci donne l'ame à la matiere. & fait parler l'airain: c'est un nouveau créateur.

Dans les païs inhabitables, on est enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puisse habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux: mais je t'avoue que j'ai du regret que tout son génie soit au bout de ses doigts. Les talens supérieurs en Europe ne le sont que pour une certaine chose: il n'y a presque point d'hommes généraux. L'esprit de celui-ci est renfermé dans un étui. Lorsqu'il sort de la mécanique pratique, il est plus machine que celles qu'il fait.

\* Il veut parler de Mr. de Vocanson.

On

On s'assemble ici tous les soirs dans une maison qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuse selon son goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part, il y en a même qui s'occupent aux beaux arts; car on voit dans cette maison l'ombre d'un clavecin & on y trouve un soupçon de musique: ce qui est beaucoup dans un pays, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le Maître de cette maison est le frere de Dom G \* \* \* que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales sur le commerce, les arts & l'industrie. Il ne manque pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui sont nés avec de l'esprit; mais qui, faute d'avoir été cultivés, restent toujours esprit.

Le premier jour que j'allai chez lui, nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle, où cet homme me parla ministre, ministere, état oeconomique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini: Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici? il me semble que vous n'y êtes pas placé: chaque homme a besoin d'être monté sur son pied-d'éstal, sans  
 P. 4 quoi

quoi le talent reste enfoui ; & le premier mérite est inutile en France dans un endroit, d'où l'on compte plus de cent-lieuës jusqu'au temple des honneurs & des richesses.

Que voulez-vous ? me dit-il. Il y a environ trente-ans que le vent de la fortune me poussa sur ce rocher. J'y vins d'abord pour y travailler à une chose, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive presque toujours.

Depuis le grand Colbert la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens : mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'orient, dont elle fait un usage continuel. Je m'appliquai à une teinture que nous manquions totalement. Dès mes premières opérations, je soupçonnai que j'y réussirois. Je fis part de mes espérances au Ministre qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces messieurs-là ; & pour que ses paroles eussent plus d'efficace sur moi, il y joignit la promesse d'une grande récompense.

Je réussis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie ; car dans les arts, dont on commence la découverte à un certain

certain

certain âge, il faut se faire une main-d'oeuvre ; & le génie peut seul alors y suppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorsqu'il prit la peine de mourir ; & de cette manière il emporta avec lui dans le tombeau la récompense dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un ministre en France, celui qui lui succède ne pense jamais comme lui. Ces Messieurs croiroient n'être pas ministres, s'ils suivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

Je fus néanmoins appelé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches : mais elle ne me récompensa pas suivant mon travail & mes dépenses.

J'ai travaillé depuis à d'autres découvertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réussi ; mais encore sans récompense.

Il me reste à savoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce pais-ci, & vous conformer au génie de ce peuple ? Fort aisément, me répondit-il, car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette ville. Quand on a l'esprit affecté d'un projet qu'on veut faire réussir, tous les pais sont bons ; peut-être même que les plus mauvais

font alors les meilleurs, parcequ'on y est moins distrait par les amusemens généraux, & que la dissipation est un obstacle invincible pour la réussite. Au milieu du désœuvrement universel, où vous voiez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parceque mes occupations se succèdent de même. Cet homme me dit encore plusieurs autres choses fort sensées.

Monsieur, lui dis-je, est-ce que vous n'avez point de successeur, & ne laisserez-vous à votre mort d'autre monument sur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant une jeune & belle dame de l'assemblée; voilà une teinture de ma façon: c'est ma fille. Voilà, lui dis-je, une très jolie couleur, je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.

L E T.

## L E T T R E C I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

**L**A paix entre la France & l'Angleterre est annoncée. Les plénipotentiaires des deux couronnes sont déjà nommés. Un duc Anglois part pour Paris, & un duc François doit se rendre à Londres.

Leurs instructions portent qu'ils doivent se croiser sur la route, se voir, se saluer, & passer leur chemin sans se rien dire.

Ils ont ordre de garder le silence jusqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des ministres respectifs, où leur langue a la permission de se délier : & bien leur en vaudra alors de n'être pas muets ; car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorsqu'il est arrivé ; c'est que personne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'état, laissent agir les princes qui les dirigent comme il leur plait.

Le

Les politiques, après avoir tourné long-tems sur le pivot de leurs spéculations, font obligés de les accommoder aux démarches des souverains, qui par-là deviennent comme l'ame de leurs raisonnemens.

Souvent ceux qui ont soutenu un système pendant dix-ans, sont obligés de l'abandonner pour se ranger du parti contraire ; mais cela revient au même pour les Européens qui ne s'embarassent gueres sur quoi ils raisonnent, pourvu qu'ils raisonnent. La politique ici est une maladie contagieuse, & qui est indépendante des causes qui l'excitent.

On est déjà informé des préliminaires de paix ; ils contiennent en substance, qu'après vingt-batailles, la mort de plusieurs-millions d'hommes, la dévastation du continent, la désolation des peuples, la ruine du commerce, des arts, de l'industrie, chaque nation retournera à peu près dans ses anciens droits.

Quand on fait réflexion aux guerres des états Chrétiens, on ne peut qu'avoir pitié des peuples Européens, qu'un caprice ou un mal-entendu de la part de leurs souverains réduit presque toujours au désespoir ; on a compassion des monarques

narques eux-mêmes qui s'affoiblissent pour s'agrandir ; & qui commencent par diminuer leur pouvoir pour augmenter leur puissance. Il est impossible de calculer au juste les dommages qu'ont souffert les deux monarchies dans la guerre dont on vient d'arrêter le cours. Elles sont si écrasées que dix lustres de paix ne sauroient les rétablir ; & les peuples si abîmés que la meilleure administration possible ne fera pas en état de les indemniser. A l'égard de la dépopulation respectueuse, il faudra deux siècles pour lui faire reprendre le niveau. Je ne dis rien du relâchement des loix qui, dans ces tems de trouble & de division, perdent toujours de leur vigueur : ce qui jette partout le désordre & la confusion. Je ne fais pourquoi les rois d'Europe qui ont tant d'ambition, n'ont pas celle de ne pas se faire la guerre pour devenir puissans.

L E T





## L E T T R E C I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin  
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

**L'**Impératrice du vaste continent de l'Europe, dont les états confinent avec le nôtre, vient de mourir : son successeur a fait aussitôt retirer les troupes Russiennes qui se battoient en Allemagne contre celles du Roi de Prusse, & on prétend qu'il les joindra à celles de ce monarque dont l'Impératrice vouloit diminuer le pouvoir.

Je ne connois rien qui serve mieux à prouver les malheurs des peuples Chrétiens que ces changemens subits de ceux qui occupent les trônes, qui font comme une circulation de l'effroi & du carnage. Il prouve démonstrativement que tout est arbitraire dans la république universelle, & que le gouvernement politique & civil tire sa source du hasard.

On tue dans un tems ceux avec qui on étoit associé pour tuer les autres dans un autre. Les traités, les alliances, les sièges, les batailles, & tout ce qui constitue

stitue la politique des Cours, tient presque toujours à la vie ou à la mort d'un seul prince : on dit que lorsque Louis XIV. eut fermé les yeux, tous les plans des cabinets changerent. Un mariage établit un système, un enterrement le détruit ; une tête couronnée de plus ou de moins change la face du monde Chrétien.

Quel malheur n'est-ce pas pour des hommes, d'être nés dans un climat où la volonté captieuse d'un souverain fait qu'on change continuellement les alliances, qu'on est ami dans l'été avec un peuple, & ennemi dans l'automne, & qu'on égorge aujourd'hui ceux à qui on vouloit hier conserver la vie.

Pour moi, je t'avoue que j'aimerois mieux être né dans les bois de l'Amérique parmi les sauvages sans système politique, qu'au milieu des gouvernemens civilisés des peuples Chrétiens.

L E T.

## L E T T R E C I V .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin  
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas.

**O**UTRE l'assemblée dont je t'ai parlé dans ma précédente, il y a encore un autre rendez-vous public qu'on nomme le château; c'est proprement le palais du prince; ou la maison du seigneur du lieu.

Je me rendis hier à ce château; car dans les petites villes de province, on passe pour singulier, si on ne fait pas tout ce que les autres font.

Le marquis de V\*\*\*, qui est ce seigneur, me reçut poliment, mais froidement. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air si sérieux; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bon sens & l'esprit fort juste. Il a pris le parti des armes dès sa tendre jeunesse, & a passé la plus grande partie de sa vie à se battre pour l'état; car en France l'honneur ne permet pas à un gentilhomme de s'occuper à faire valoir son bien. Il faut, pour être de bons sujets du roi, que les nobles  
confient

confient leurs terres à des fermiers qui les ruinent, tandis que, de leur côté, ils achevent de dissiper le reste de leur fortune à la guerre ; ce qui fait que le domaine de la couronne & celui des gentilshommes dépérissent, & que la monarchie entière tombe en friche.

Ce gentilhomme a un fonds de connoissances générales, qui fait qu'il n'est jamais en deffaut sur quelque matiere qui se présente. Après que l'assemblée fut formée, on raisonna politique & il raisonna politique. Ensuite on parla morale & il parla morale. Un moment après la conversation tourna sur les finances, & il traita l'objet des finances, le tout avec autant de flegme que de sérieux.

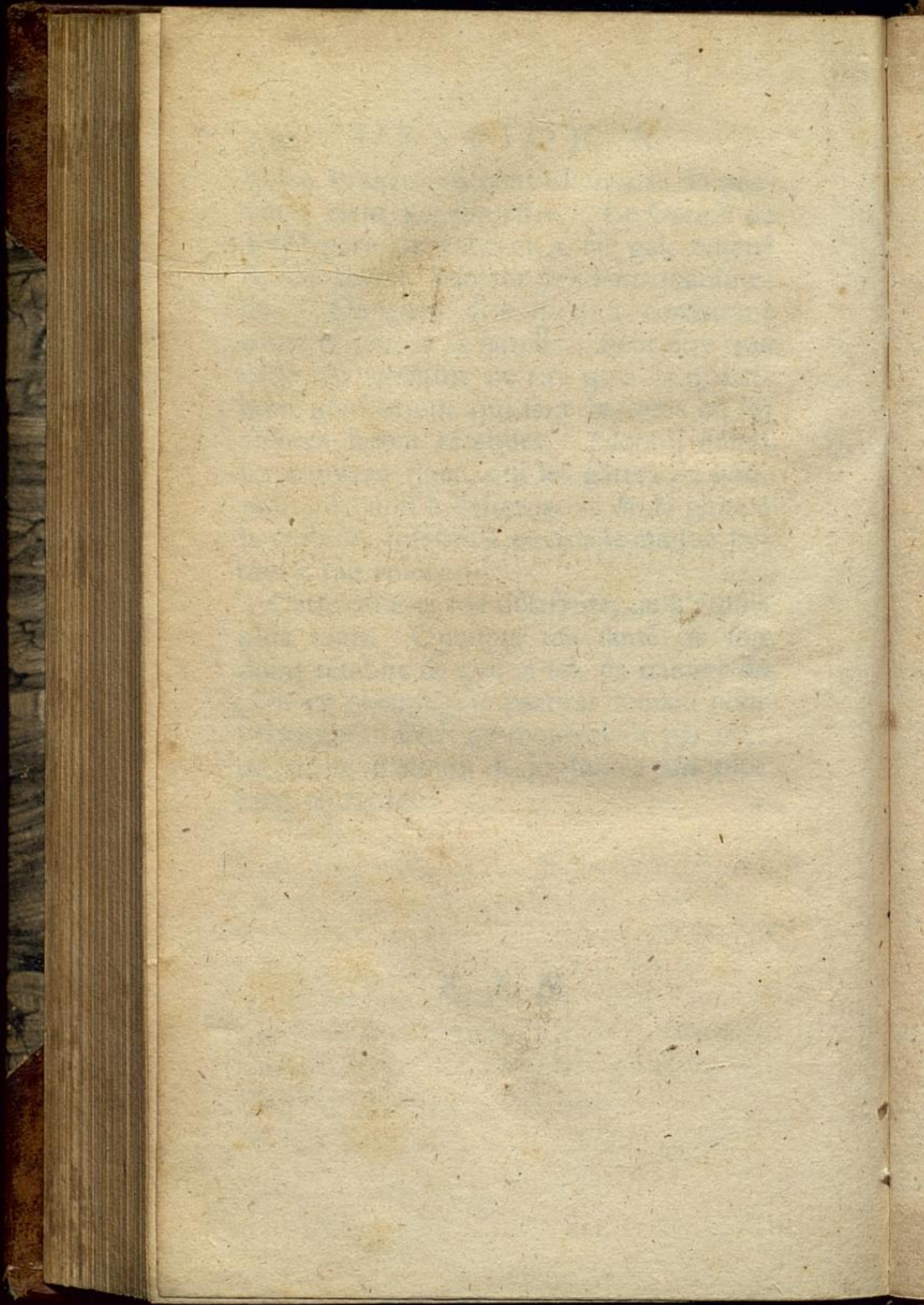
Ce caractere morne, qui n'est point du tout celui des gentilshommes François me surprit. Monsieur, dis-je tout bas à un homme de l'assemblée qui étoit à côté de moi, est-ce que votre seigneur n'a jamais l'air plus gai. Non, me répondit celui-ci, il y a trente-ans que je le fréquente, & je ne lui ai jamais connu d'autre visage que celui que vous lui voïez : mais cela ne doit pas vous surprendre, ajouta t-il ; car il faut que vous sachiez, qu'en

qu'en France nos gentilshommes de province rient par semestre. Le Comte de V\*\*\* pere de celui-ci a été gai, enjoué & de bonne humeur pendant quarante-ans. On peut dire qu'il a consommé toute la joie de la famille. Peut-être que celle du marquis ne rira qu'à la quatrième génération, qui sera le tems où ses affaires seront rétablies. Alors il naîtra un nouveau rieur, qui les gâtera de nouveau; & ainsi à l'alternative de la gaieté à la tristesse, jusques à ce que la maison soit tout-à-fait ruinée.

Cette ville-ci me désespere, je n'y puis plus tenir. Quoique ma santé ne soit point rétablie & que je sois en danger de périr en chemin, je partirai demain pour l'Espagne. Eh! ne mourrois-je pas tout de même d'ennui, si je faisois un plus long séjour ici?

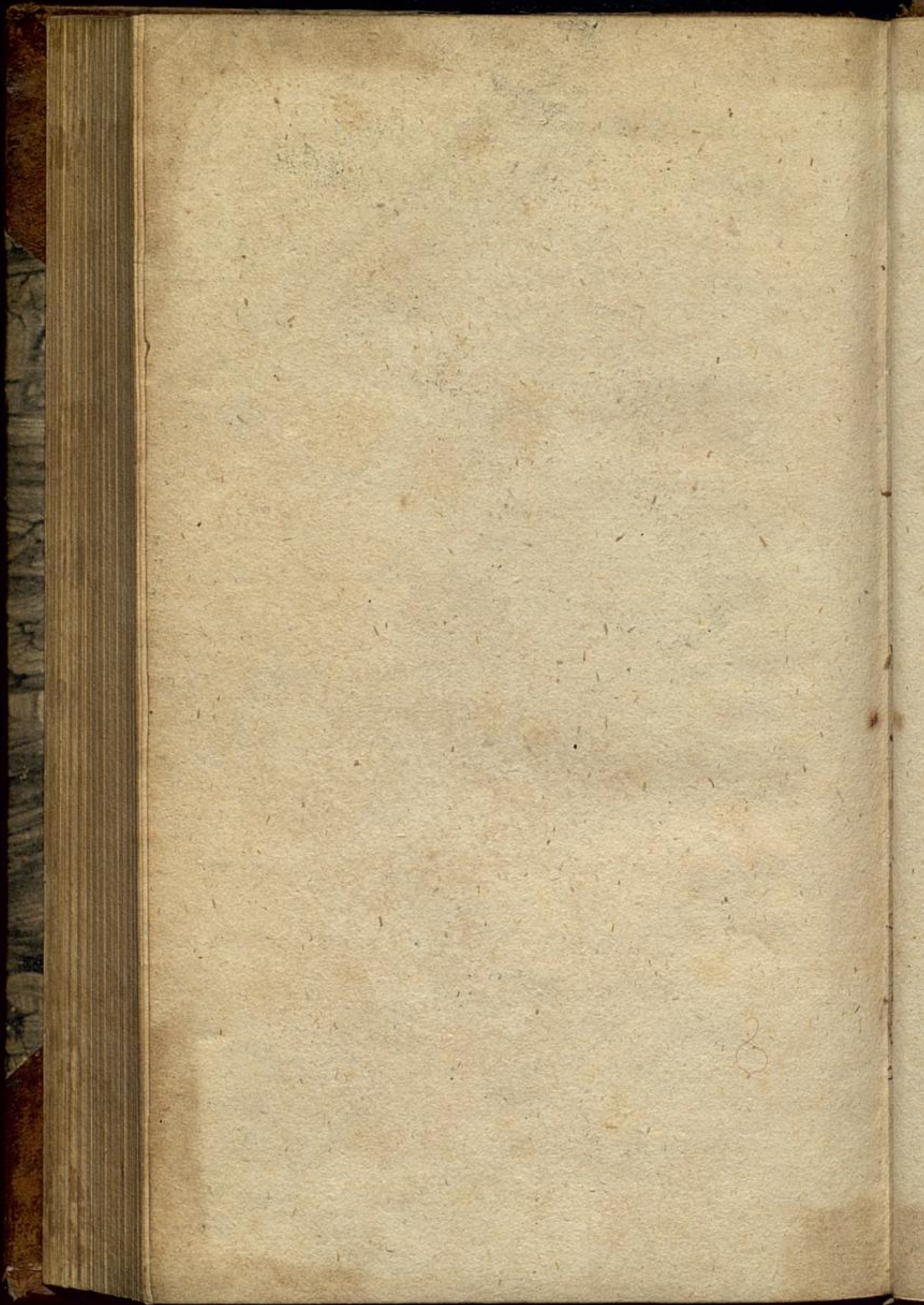
F I N.



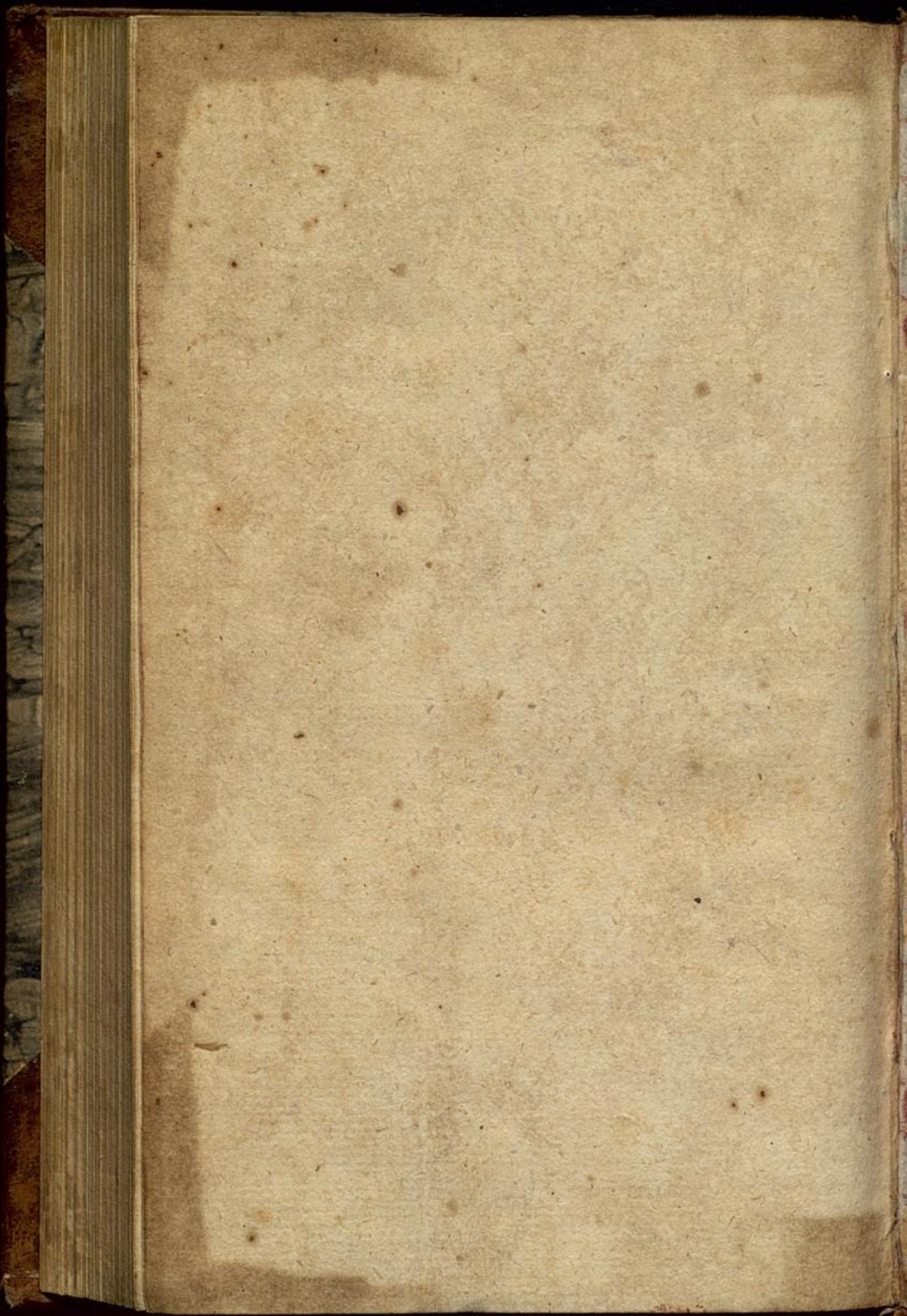




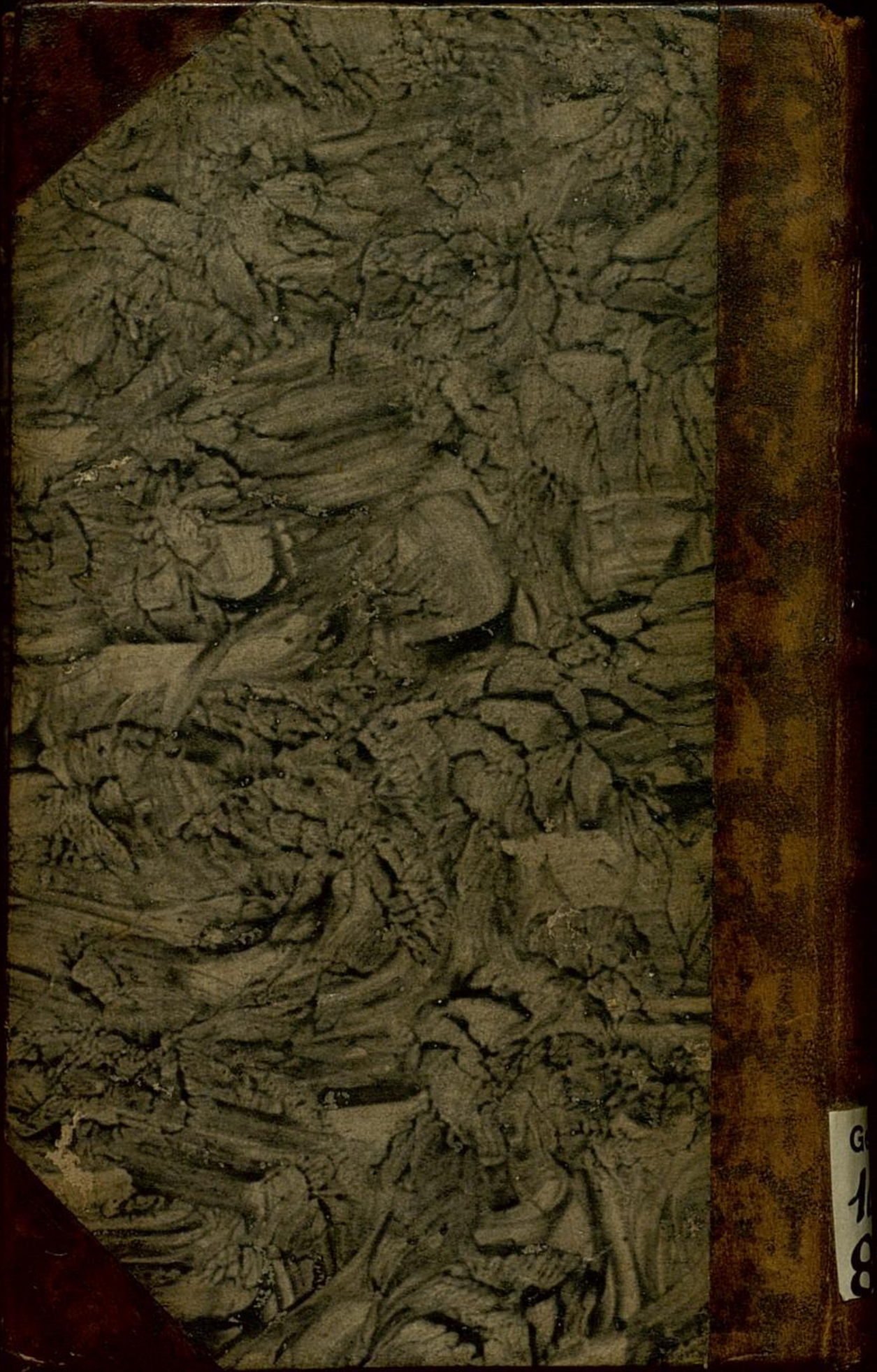












G  
1  
8





ESPION  
CHINOIS

TOM. IV.



Ge III  
1d  
82: 4